L'Altana, ou la Vie vénitienne (1899-1924)... (Dixième édition) Henri de Régnier,...



L'ALTANA

OU

LA VIE VÉNITIENNE

1899-1924

II

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Altana
ou
La Vie vénitienne
1899-1924
II



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

VENISE D'ÉTÉ

Venise. Mai-juin 1912.

AUJOURD'HUI, pour la première fois depuis la mort de Mme de la Baume, je suis entré dans le Palais Dario. Que de souvenirs cette visite a, non pas réveillés en moi, car ils y étaient présents en toute leur vigilance, mais ramenés à ma pensée en une présence encore plus vivante! Ici, je me sens tout près de l'amie disparue. Son ombre pensive ne hante-t-elle pas ce vieux et doux palais qu'elle aimait tant, cette Venise qui offrait son calme et

son silence à son esprit tourmenté et à son cœur anxieux?

Venise! comme elle l'a aimée! Et cependant elle en parle fort peu dans les deux livres qu'elle a écrits : *Une leçon de vie* et *le Danger*. Venise lui semblait un thème et un décor trop usés et elle avait le goût du rare et du singulier. Son talent original était curieux de complications imaginatives auxquelles elle s'appliquait avec une ingéniosité inquiète à donner une forme elliptique et minutieuse. De cet effort, toujours sincère et souvent maladroit, résultait une certaine bizarrerie où des vues psychologiques très profondes se mêlaient à une sorte de pittoresque humoristique et à une espèce de fantastique de la réalité. Sur ses travaux, elle était d'une discrétion et d'une modestie charmantes, mais elle y apportait un amour d'autant plus passionné qu'elle y trouvait, sous le couvert de la fiction, le moyen d'exprimer sa pensée, timide en ses hardiesses et audacieuse en sa réserve. Mais ce n'est

pas à l'écrivain que je pense aujourd'hui. Un jour, j'essaierai de le mieux définir (1); aujourd'hui, c'est à l'amie des jours heureux que je songe, à l'amie vénitienne du Palais Dario et du Palais Venier, à la compagne de tant de promenades et de tant de flâneries à travers Venise, à celle grâce à qui je suis monté pour la première fois sur l'altana.

La voici, cette altana, dominant, de son léger édifice aérien, le toit aux vieilles tuiles rousses du Palais Dario que j'aperçois du campiello Barbaro. Pour y arriver, j'ai suivi le chemin accoutumé qui y conduit en venant de la Casa Zuliani où je suis de nouveau installé depuis quelques jours. J'ai longé le mur du jardin Venier, traversé le rio della Torresella sur son pont où est ménagé un bizarre petit banc. Le campiello Barbaro est désert. Il fait beau et l'air est

(1) On trouvera cette définition dans mes *Portraits et Souvenirs* où j'étudie l'œuvre de Laurent Evrard, pseudonyme de la comtesse de la Baume-Pluvinel.

doux. Le Palais dresse le haut mur rougeâtre de sa façade terrestre où les fenêtres s'encadrent d'un mince liseré de pierre blanche et où les deux *loggie* superposent leurs colonnettes de marbre. Un instant, je reste hésitant. Une femme vient remplir son seau à la fontaine publique qui coule dans le campiello et me lance en dessous un subtil regard vénitien où il y a tant de curiosité et d'indifférence.

Cependant je m'engage dans l'étroite calle Barbaro. Comme elle est sonore et comme le pas y résonne! Vais-je rebrousser chemin? Pourquoi ai-je voulu revoir ce Palais Dario? Est-ce que je ne le possède pas tout entier dans ma mémoire? Ai-je besoin d'en franchir le seuil pour être entouré de tout le passé qu'il me représente? Que de fois déjà, à l'angle de quelque calle ou au coin de quelque campo, n'ai-je pas évoqué la longue silhouette errante de l'amie perdue, flânant au hasard ou s'arrêtant devant quelque boutique de fleuriste ou d'an-

tiquaire? N'est-elle pas là, à mon côté? Serai-je plus près d'elle dans le salon du Palais Dario, témoin de tant d'amicales causeries? A quoi bon? Mais il est trop tard. J'ai sonné et la sonnette a retenti. Une serrure grince. La porte s'ouvre. Carlo!

Il est toujours le même, le même qu'au temps où sa gondole est venue nous chercher à la gare, le soir de notre première arrivée à Venise, il va y avoir treize ans. Peut-être a-t-il un peu engraissé depuis qu'il abandonna son métier de gondolier pour sa fonction de gardien de palais, mais cet embonpoint s'est répandu dans sa maigreur et il est toujours le Carlo d'autrefois; seulement il semble avoir oublié les quelques mots de français qui composaient son vocabulaire, comme si dorénavant il ne devait plus en avoir besoin. Après une bienvenue vénitienne, il m'introduit. Je foule les dalles de marbre du vestibule. Les orangers nains y arrondissent toujours leurs boules taillées et s'y alignent en leurs grands pots de terre

cuite. Le fanal de galère dresse toujours au haut de sa hampe sa lourde lanterne dorée. Carlo m'a précédé dans l'escalier aux parois luisantes... Je m'arrête au premier palier; nous voici à la porte du salon rose. Des figures vont être là qui ne seront pas celle que je suis venu évoquer ici, mais la porte s'ouvre. Carlo s'efface. J'entre. Tout le salon rose m'apparaît. Personne. Je suis seul dans le passé.

Tout est pareil. La soie rose, rubanée et fleurie, tend toujours les murs. Les meubles sont à leur place. On n'a touché ni à un fauteuil, ni à une table, ni à aucun objet. Le grand paravent peint à la chinoise déplie ses feuilles avec les mêmes angles que jadis. Le haut miroir doré domine les ors en rocaille de la console aux volutes contournées. Le lustre pend au plafond avec les mêmes scintillements de ses pendeloques. Les choses semblent se souvenir. Au mur, la Patricienne de Longhi considère toujours en face d'elle la Vénitienne au

masque ovale qui, en mes heures de fièvre et de rêverie, venait me visiter dans ma chambre haute et penchait sur moi l'énigme de son visage invisible auquel j'imaginais le sourire même de Venise. Les malades n'ont pas seuls des idées bizarres. Pourquoi ai-je eu celle de revoir, vide d'une présence amicale, ce palais devant lequel j'ai passé si souvent, l'an dernier, sans avoir le courage d'y pénétrer? Tout m'en éloignait alors et il m'eût semblé, je ne sais pourquoi, en profaner la solitude, tandis que, cette année, dès mon arrivée à Venise, je m'y suis senti attiré comme si m'y appelait une voix muette qui me disait : « Venez, vous m'y retrouverez. Rien ne m'a changé de cette demeure qui fut celle de l'amitié. Elle est intacte et telle que je l'ai tant aimée. Venez. Mon ombre l'habite et elle vous y accueillera les mains tendues. »

La porte s'est ouverte. Des voix vivantes ont prononcé des paroles délicates et rassurantes qui dissipent le malaise dont je souf-

frais. Le beau Palais Dario est en bonnes mains et il restera le témoignage d'une mémoire respectée. Rien n'y sera changé et on le conservera tel qu'il est. Il sera habité rarement. Et pendant qu'on me parle, il me semble qu'aux voix vivantes s'en mêle une autre, faite de souvenir et de passé.

En sortant du Palais Dario, je me suis presque heurté à un peintre qui a installé son chevalet sur le campiello Barbaro. Il y sera en paix pour travailler, car il y a tant de peintres à Venise qu'ils n'y attirent guère l'attention des passants! On en rencontre partout qui, la palette au pouce et le pinceau aux doigts, sur la toile ou sur le papier, s'essayent à fixer les aspects de Venise, à en rendre la couleur et la lumière, à en noter le pittoresque et la beauté, à en évoquer le mystère et les magies. Postés à l'angle des calli, et au coin des campi, au croisement des rii, le long des fondamente, sur le dos des ponts, ils sont là,

du matin au soir, attentifs, patients, en train d'interpréter le « motif ». Ils sont un des ornements de Venise, qu'ils embellissent de leurs tenues d'artistes ou d'amateurs. Les uns recherchent les points de vue célèbres : Saint-Marc, la Piazza, le Palais Ducal, les grandes églises, le Grand Canal, le pont de Rialto. San Giorgio Maggiore est une des perspectives les plus en faveur auprès d'eux. D'autres préfèrent des coins plus intimes et moins connus. Un palais décrépit, l'intérieur d'une cour, une façade aux balcons fleuris, une vieille porte, une devanture de boutique, un mur rouge ou jaune que dépasse une glycine ou au-dessus duquel pointe un cyprès leur suffisent. Il y a des peintres de margelles de puits, des peintres de filles à châle,. des peintres de pigeons. Il y a des peintres de Lagune dont la gondole stationne entre les gros pali. Il y a des peintres de chefs-d'œuvre qui copient les tableaux des maîtres vénitiens. Il y en a de tous les âges et de toutes les nations, d'anglais, d'alle-

mands, de suédois, de russes, d'américains, sans compter les dames et les demoiselles. Venise se prête à tous et à toutes.

Il en résulte une formidable dépense de couleurs, de siccatifs, de châssis, de brosses, de pinceaux et une énorme production picturale d'œuvres sérieuses, d'études, de pochades, de barbouillages qui va porter au loin la gloire de Venise, en compagnie de milliers de clichés photographiques, mais, de toute cette peinture, il ne demeure pas grand'chose. Cependant Venise a gardé le souvenir de quelques grands artistes à qui elle a livré quelques-uns de ses lumineux secrets et qu'elle avait attirés à ses prestiges. De Venise, un Turner rapporte des « Venise » magnifiques; un Ziem, de charmantes en leurs féeries conventionnelles. Whistler y grave quelques-unes de ses plus délicieuses eaux-fortes. Albert Besnard vient y étudier Tiepolo. Renoir y demeure curieusement impressionniste. Combien d'autres encore à qui je me suis amusé,

dans mon roman *la Peur de l'amour*, à ajouter l'imaginaire Cyrille Buttelet, propriétaire d'un Palais Aldramin qui n'exista jamais que dans mon imagination de romancier. Si je n'ai rencontré à Venise ni Whistler, ni Renoir, ni Albert Besnard, j'y ai croisé plus d'une fois, lors de mon premier séjour, le peintre R... Venu d'Espagne, il était installé à Venise et y peignait un certain nombre de fois chaque année, à peu près le même tableautin, délicieux d'ailleurs, et qu'il vendait fort cher. Cela fait, il vivait le plus paresseusement du monde, se distrayant, en bon Espagnol, à jouer de la guitare et à ne rien faire. C'était un homme sec et noir, d'une soixantaine d'années et qui ressemblait au diable, mais à un diable qui ne songeait guère à se faire ermite. Il était tombé amoureux fou d'une petite Vénitienne de treize ou quatorze ans et attendait pour l'épouser qu'elle fût nubile. En attendant, il la promenait dans sa gondole et on les voyait passer ainsi sur le Grand

Canal, lui, grave et cérémonieux; elle, sa poupée sur les genoux et, dans le dos, sa longue natte encore de petite fille.

Quel bon portrait eût fait d'elle mon ami Maxime Dethomas, car tout, de Venise, l'intéresse! Pour en rendre les aspects et les types, il préfère le crayon au pinceau. D'un trait appuyé et toujours caractéristique, il les note avec une vérité admirable. Ses beaux dessins sont des œuvres d'un art original et d'une valeur documentaire. Il a illustré de quelques-unes de ses plus solides compositions mon petit volume d'*Esquisses vénitiennes*, mais il n'est pas à Venise, cette année. En revanche j'y fréquente deux peintres, M. H... et R. D.., qui me fournissent le sujet d'assez plaisantes observations.

R. D... est un petit homme maigre et nerveux, à la physionomie têtue et au regard obstiné. Il est vêtu sans recherche, mais avec une stricte correction. Il est sérieux et ponctuel. Chaque matin, il part de bonne heure avec son attirail. Il se dirige vers le « motif »

choisi et ne le quitte plus guère jusqu'au soir. Il travaille avec acharnement. De Venise, il ne voit que ce qu'il peint et son pinceau est prodigieusement expéditif. Il « enlève » une toile avec une promptitude qui fait honneur à sa dextérité de métier. Une toile terminée, il passe à une autre. Toutes sont tendues sur des châssis d'égale grandeur. Combien en rapportera-t-il de ces toiles? Dieu seul le sait. C'est un producteur acharné, un « laborieux ». Sa peinture est consciencieuse et elle n'a guère d'autre intérêt que celui qu'il y prend. Il est sympathique, d'ailleurs, et il y a quelque chose de touchant dans cet effort assidu, silencieux, inutile.

Son confrère M. H... ne lui ressemble guère. C'est un grand garçon au corps mou et à l'allure dégingandée. Il porte d'amples vêtements qui marquent certaines prétentions à un « cachet » personnel. Il se le croit et il s'en croit. Sa vanité est pleine d'ardeur et d'ambitions. On dirait que Venise ne va

pas suffire à sa dévorante activité. Ses départs pour le travail sont des manifestations. Il s'agite, se démène, parle, s'interrompt. Il est pressé, mais le temps passe et il est toujours là. Enfin, le voilà prêt. Il est dehors. Il se frappe le front, revient sur ses pas. Il a oublié quelque chose; il repart. Tout à coup, il se souvient d'une course urgente, d'une visite qu'il ne peut remettre. Le plan de sa journée est changé. D'ailleurs la lumière n'est pas favorable ou il va pleuvoir ou il fait sirocco et, quand il fait sirocco, personne ne travaille, à Venise. Il l'avait bien prévu, ce sirocco, il a mal dormi! Aujourd'hui est une journée gâchée, mais demain, on verra. Et, le lendemain, la même comédie recommence. Cependant, parfois, les raisons de flânerie lui manquent tellement qu'il est bien obligé de se mettre à l'ouvrage. Le voici debout, devant quelque façade pittoresque. Le croquis, l'étude qu'il en fait sont d'une rare justesse. Il a un sens remarquable du décor et de la perspective.

Il a du talent. Ce qu'il rapporte de ces brèves séances prouve un vrai don, mais cet effort l'a accablé. Le voici rentré au logis. Il n'en peut plus. De pareilles fatigues ne se supportent pas deux jours de suite. Aussi, le lendemain, le verrez-vous revenir après une de ces journées de flâneries comme il les aime; seulement, pour ne pas rentrer les mains vides, et comme, au retour, il craint le regard ironique de sa jeune femme, il s'est muni pour l'amadouer d'un paquet de gâteaux, d'un bibelot, à moins qu'il ne lui offre la bonne surprise d'une paire de souris blanches ou d'un bocal où nage un couple de poissons rouges.

Car mes deux peintres sont mariés : R. D... avec une aimable mondaine pour qui Venise, en cette saison, est une villégiature un peu sévère et qui manque de société, mais une villégiature, en somme, de bon ton dont s'accommode son snobisme. Mme H. M.., au contraire, adore cette douce et sigulière vie vénitienne. C'est une petite Parisienne

active, vive, drue, de fin visage malicieux. Pour elle, Venise a été une révélation, Venise l'enchante. Elle s'y « débrouille » à merveille. En un rien de temps, elle s'est familiarisée avec le dédale vénitien. Elle en goûte les plaisirs et les beautés, silencieusement, comme en secret. On la rencontre dans les quartiers les plus retirés, sur les campi les plus solitaires, rapide, furtive, foulant les dalles de son bref pas décidé. Elle me fait penser à ces petites figures dont Guardi anime ses architectures et qui y montrent leurs minuscules silhouettes, si prestes, si vivantes.

Si la Venise d'aujourd'hui a ses peintres, la Venise du XVIIIe siècle a eu les siens qui se sont attachés particulièrement à nous rendre ses aspects divers et à nous laisser des images de sa vie civique et de sa vie intime. C'est à quoi se consacrèrent un Pietro Longhi, un Antonio Canaletto, un Francesco Guardi. Ces deux derniers sont de grands

artistes, mais leur œuvre est assez mal représentée dans les musées vénitiens. Cette pénurie a sa cause en ce que ces « vues » de Venise que peignaient Guardi et Canaletto constituaient, de leur temps même, un objet d'exportation, des « souvenirs » dont se rendaient volontiers acquéreurs les visiteurs de l'illustre Cité. Ils aimaient à en rapporter quelques-unes de ces toiles d'une belle facture et dont, en outre, les « sujets » leur rappelaient leur voyage aux rives de la Lagune. Ils conservaient ainsi la mémoire de telle cérémonie, de telle solennité auxquelles ils avaient assisté et se plaisaient à contempler, une fois revenus chez eux, l'image du Bucentaure évoluant dans le bassin de Saint-Marc ou quelque brillant épisode des Régates qui se donnaient, chaque année, sur le Grand Canal. C'est ce qui explique le grand nombre des ouvrages de Canaletto et de Guardi qui se trouvent en France, en Angleterre et en Allemagne. On a conservé le nom d'un certain Smith, con-

sul d'Angleterre à Venise, qui achetait ou commandait à ces peintres des tableaux pour les céder ensuite à ses compatriotes ou à de riches étrangers. Sa maison était à la fois une galerie d'art et un bureau de vente, car M. Smith était en même temps amateur et marchand, homme de goût et homme d'affaires. Ajoutons à ces causes que l'artiste lui-même allait hors de Venise exécuter des commandes. Nous suivons Canaletto à Londres. Son imitateur et neveu Bellotto travailla à Dresde et finit par s'y fixer. La renommée d'un Canaletto était considérable et dépassait le territoire de la Sérénissime République. Renommée méritée. Canaletto est un maître.

Ses vues de Venise sont admirables. Dans la magnifique lumière vénitienne, Venise nous apparaît en sa plus minutieuse exactitude. La justesse des perspectives se complète de la précision des détails. C'est la perfection même d'un art que des règles, comme mathématiques, maintiennent au

plus vrai de la réalité. Certains grands thèmes y dominent, certains aspects célèbres s'y répètent, ceux qui étaient sans doute les plus demandés par les amateurs. Ces demandes, Canaletto y satisfaisait avec une sorte de magistrale facilité, une espèce d'indifférence tranquille. Ce bon peintre semble accomplir en peignant une fonction à laquelle il est docile. La beauté que lui offre le visage de Venise, il s'efforce à la rendre en toute sa noblesse et toute sa grâce. Les traits n'en seront-ils pas reproduits par la gravure qui en portera à travers le monde le témoignage durable? A cette manière de responsabilité, Canaletto ne montre nulle appréhension et nulle lassitude. Il se recommence avec un égal souci de perfection. Son pinceau et son art sont infaillibles.

Parfois pourtant, il semble éprouver le désir de se distraire de cette monotonie. Alors il abandonne le pinceau pour la pointe, la toile pour la plaque de cuivre. Il

oublie ses modèles habituels. Il invente des architectures de fantaisie; il se crée un monde à sa guise, fait de réalités déformées et d'éléments imaginaires, de portiques, d'arcades, de ruines. Il se souvient de son séjour de jeunesse à Rome où il fréquentait Pannini, mais il revient vite à son labeur habituel. Je l'imagine dans son atelier, ponctuel, sérieux, appliqué. Venise l'a repris. Il y était né le 18 octobre 1697; il y mourut le 20 avril 1768. J'ai cherché la maison où il habita. Elle était située dans la salizzada San Lio. C'est une étroite calle qui, de l'église du même nom, aboutit à la calle delle Bande par laquelle on va de San Zulian à Santa Maria Formosa. On est là au cœur même de Venise.

Continuons notre route et allons voir la maison où naquit, vécut et peignit l'autre grand paysagiste vénitien, Francesco Guardi. Elle existe encore. Guardi y avait son atelier au premier étage. Elle est située sur le campo della Madonna, dite la Madonetta

delle Grazie, dans le quartier du Cannareggio, près de l'église San Canciano, au lieu dit : « In Birri ». Gagnons le campo di Santa Maria Formosa. Prenons la Calle Lunga, traversons le rio del Pestrin et atteignons San Giovanni e Paolo. La calle Gallina nous conduira au rio Widmann et nous nous trouverons dans le rio terrà Birri. La maison de Guardi au campo della Madonna porte le numéro 5443. C'est une pauvre maison que celle où est né en 1712 Francesco Guardi et le quartier est pauvrement habité. C'est là que furent peints quelques-uns des plus beaux tableaux qui reproduisent la figure de Venise au XVIIIe siècle, car Guardi fut un grand peintre, un coloriste hardi, en avance sur son temps. Sa maîtrise égale celle de Canaletto et la dépasse par une aisance plus brillante, par une verve plus libre. Guardi n'a peut-être pas la certitude mathématique, l'exactitude calculée de Canaletto, mais quel sens de la couleur, de la lumière, du mouvement et de la vie! Quelle science

des ciels et des eaux! Quelle fantaisie dans ses architectures imaginaires où, comme Canaletto, il se distrait parfois à des inventions ravissantes, mais le plus souvent Venise suffit à ses caprices. Alors il fausse certaines perspectives, dénature certains emplacements, simplifie certains détails, se joue avec la réalité. Comme Canaletto, il traite les grands thèmes pittoresques vénitiens, mais avec quelle vivante liberté! Il n'a pas besoin, pour animer ses « vues », du secours d'une main étrangère. Mille figures les peuplent de leurs minuscules et spirituelles silhouettes. Tout un monde en miniature s'agite avec une charmante variété de mouvements et d'attitudes. On croit entendre le bruit des pas, la rumeur des paroles. Venise vit vraiment dans ces admirables petites toiles.

Si les musées vénitiens n'en sont guère pourvus, il n'en manque pas chez les antiquaires; seulement, elles sont fausses, car il y a, à Venise, un merveilleux « faiseur » de

Guardi qui s'est assimilé à un point surprenant la manière du maître. Je ne dirai pas le nom de cet habile homme. On me l'a montré. C'est un vieux monsieur très bien, de haute taille, coiffé d'un large feutre. Si les deux célèbres tableaux de Guardi qui sont exposés au Museo Civico : *le Ridotto* et *le Parloir des religieuses à San Zaccaria* ne figuraient pas, depuis longtemps, dans les collections, je les croirais volontiers de la main de ce virtuose de l'imitation, car la paternité de ces deux ouvrages est contestée à Guardi. D'abord ils passèrent pour être l'œuvre de Pietro Longhi, puis la critique les lui enleva pour les attribuer à Guardi jusqu'au jour où elle s'avisa qu'ils n'appartenaient peut-être ni à l'un ni à l'autre et qu'ils pourraient bien provenir de l'atelier de Tiepolo. Qu'ils soient de Longhi ou de Guardi ou dus à une palette tiépolesque, *le Ridotto* et *le Parloir des religieuses à San Zaccaria* n'en sont pas moins d'agréables peintures et de précieux documents sur

l'ancienne vie vénitienne, de même que l'œuvre tout entière de Pietro Longhi.

Là, encore, nous sommes en présence de bien des incertitudes d'attribution. Il y a des Longhi qui, sans être d'un grand peintre, sont d'un artiste qui sait son métier; il y en a d'autres si pauvrement peints et dessinés qu'il n'est guère possible d'y reconnaître la même main. Les personnages y sont de simples mannequins. D'ailleurs, bons ou mauvais, les Longhi ont un intérêt indépendant de leur valeur artistique. Ils sont la gazette en images des mœurs, des coutumes, des modes de Venise pendant une grande partie du XVIII[e] siècle. C'est toute la vie patricienne et bourgeoise que Pietro Longhi nous retrace avec une scrupuleuse vérité. Gestes, costumes, parures, mobiliers sont pris sur le vif et rendus avec une minutieuse exactitude. L'art de Longhi est un art d'observation. Et que de scènes pittoresques et amusantes dont il nous donne le spectacle avec une bonhomie toute

goldonienne! Occupations de l'existence quotidienne, divertissements, usages, plaisirs, rien ne lui échappe depuis le lever jusqu'au coucher. Voici la toilette, les repas, les visites, les conversations, la leçon de danse, l'essayage du tailleur, l'assiduité du sigisbée, la promenade en maschera e baüta, la station devant le charlatan ou devant l'exhibition de l'éléphant et du rhinocéros. Toute cette comédie, Pietro Longhi la peignit dans sa petite maison du Pontesello San Rocco, derrière la Scuola que Tintoret remplit des tumultes bibliques de son génie. Mais le bon Longhi avait des ambitions plus modestes, celle de représenter au naturel les mœurs de ses contemporains.

Parfois aussi il s'essaya à nous rendre leur visage et il a laissé d'eux un certain nombre de portraits, dont certains pourraient bien plutôt revenir à son fils Alessandro, portraitiste de talent, comme l'attestent quelques toiles qui lui appartiennent sans conteste. Cependant Pietro Longhi

n'était pas incapable d'œuvres plus considérables que les scènes de mœurs qu'il produisit durant sa longue vie et dont les imitateurs augmentèrent le nombre. En 1734, il avait décoré de fresques mythologiques le Palais Sagredo à Santa Sofia; en 1740, il peignit celles qui ornent le grand escalier du Palais Grassi. Elles représentent une réception donnée dans une galerie à colonnes de marbre séparant des niches ornées de statues. Sur ce décor en trompe-l'œil et qui s'ouvre en sept arcades, se détachent à mi-corps, au dessus d'une balustrade, les invités du *recivimento*. Ce sont des membres ou des familiers de la famille Grassi. Des domestiques circulent, portant des plateaux de rafraîchissements. Un Suisse se penche sur la rampe comme pour annoncer les arrivants. L'un a encore conservé sa maschera. D'autres s'empressent auprès des dames. Deux d'entre elles ont le visage voilé de dentelle noire; deux autres sont coiffées d'un galant tricorne; une est en

élégant déshabillé, une en riches atours; c'est sans doute la *padrona della casa.* Elle s'appelait Veronica Lama et était l'épouse d'Angelo Grassi qui fit construire par l'architecte Massari le vaste Palais dont elle fait les honneurs à ses hôtes, et je crois bien reconnaître en elle la patricienne peinte aussi par Pietro Longhi et qui orne un des panneaux du salon rose au Palais Dario.

J'AI fait la connaissance de l'homme qui connaît le mieux Pietro Longhi, sur qui il a publié un excellent ouvrage. Il s'appelle Aldo Ravà, véritable Vénitien du XVIII[e] siècle, car son érudition settecentiste est aussi ingénieuse que précise. On s'étonne de ne pas le voir porter le tabaro, la baüta et la maschera. Imaginez un grand diable noir, aux traits accentués, à l'allure dégingandée, au pas alerte, l'œil au guet, l'esprit en éveil, attentif à tout et informé de tout, fureteur passionné d'archives et d'antiquaires. Il habite la Cà Cavalli, à San Luca,

sur le Grand Canal, près du pont de Rialto. Il a rassemblé chez lui maints objets curieux. C'est là qu'il faut le voir parmi ses livres et ses fiches. Il va, vient, cause, toujours prêt à répondre au renseignement qu'on lui demande. Il sait tout ce qui est à vendre à Venise : tableaux, meubles, bibelots, palais. Il a ce « teint africain » que le prince de Ligne reconnaissait à Casanova, aussi est-il « casanoviste » enragé. Il est au fait, mieux que personne, des moindres circonstances de la vie de l'aventurier, tant de sa vie vénitienne que de sa vie cosmopolite. Il a fait le voyage de Dux en Bohême pour examiner les papiers laissés par l'auteur des *Mémoires* dont il rêve d'éditer le texte original. Il a fait maintes découvertes casanoviennes. C'est un plaisir de l'entendre parler de l'illustre Giacomo. Comment ne pas penser à lui quand on est à Venise et qu'on a sous les yeux le théâtre de ses exploits, qu'il s'évade des Plombs, qu'il fasse la pyramide cabalistique avec le bon M. de Bragadin ou par-

tage avec l'abbé de Bernis les faveurs de la Religieuse de Murano, de cette belle M.M... qui s'appelait, paraît-il, en réalité, Maria-Maddalena Pasini? Comment ne pas parler de lui à deux pas de cette salle du Ridotto où il venait tenter la fortune aux tables de pharaon, tout en la « corrigeant », à l'occasion, d'une main habile, aux dépens des pontes naïfs? Comment ne pas songer à lui en flânant sous les galeries des Procuraties où il promenait sa prestance avantageuse, toute scintillante de breloques et de bagues?

C'est au cours d'une de ces flâneries que j'ai rencontré l'aimable prince de Hohenlohe. Il a maintenant épousé morganatiquement l'agréable personne brune qui était sa compagne depuis de longues années. A la suite de cette rencontre, me voici invité à dîner à la Casetta Rossa. J'ai revu avec plaisir le petit salon tendu de soie et la galante salle à manger, maintenant toute en miroirs encadrés de rocailles dorées. La Signora Z., devenue la comtesse de W., préside avec

une bonne grâce tout italienne. Son sourire s'agrémente de mouches habilement posées. Elle ne se sépare pas de son caméléon favori et la hideuse bestiole a sa place à la table autour de laquelle s'asseoient plusieurs convives dont un curieux gentleman anglais, venu à Venise, il y a quinze ans, pour écrire un ouvrage sur Catherine Cornaro, reine de Chypre. Son ouvrage achevé, le gentleman anglais l'expédia en Angleterre par bateau, mais le bateau fit naufrage avec le manuscrit. Stoïquement, M. L. B... recommença son travail. Une fois terminé, il l'envoya à destination par chemin de fer, mais le wagon prit feu et le manuscrit fut brûlé. M. L. B... en compose une troisième rédaction qu'il est bien décidé, cette fois, à porter lui-même à Londres. On est donc entre auteurs, car le prince de Hohenlohe a publié en français plusieurs gentils livrets d'impressions vénitiennes. L'un de ces livrets contient de curieux détails sur le port du masque et sur ce que fut jadis le Car-

naval, ce rite singulier qui, pendant six mois, transformait Venise en une ville de joie, de musique et de rires, en une ville de mystère et de folie.

Il a été chanté, célébré, décrit mille fois, ce carnaval vénitien, et il a laissé dans la mémoire des générations un souvenir éclatant et délicieux. Son prestige, qui attirait une foule d'étrangers, curieux du spectacle unique que donnait la Cité enchantée, est si fort qu'il a survécu à sa désuétude. C'est en vain que le temps a passé èt que les mœurs ont changé, le Carnaval de Venise continue à exister dans les imaginations séduites. C'est en vain que Venise est devenue la ville silencieuse; elle a conservé un écho du rire d'autrefois, de ce rire masqué qui faisait d'elle une énigme vivante.

Il n'était pas seulement, ce carnaval, un divertissement de société, une réjouissance populaire, mais aussi une institution d'Etat. Il avait une raison d'être, politique et sociale. La Sérénissime République l'admet-

tait comme un tempérament et un répit à la rude et despotique autorité qu'elle exerçait sur ses sujets. Il était un moyen de gouvernement et à cette qualité est due une des plus étranges coutumes nationales qui ait jamais existé, et qui autorisait le masque durant six mois de l'année, du premier dimanche d'octobre à la Noël, et du jour des Rois au Carême, à l'Ascension, pour deux semaines, et aussi au jour de la fête de Saint-Marc, à chaque élection de doge ou de procurateur, à la moindre occasion. Alors Venise entière se masquait ou se travestissait. A ce dernier jeu, la fantaisie prenait libre cours. Sur la Piazza, la Piazzetta, le Môle, la Riva couverts de tréteaux et de parades, une foule hétéroclite se pressait. Toute la comédie italienne était là, de Tartaglia à Pantalon, de Brighella à Arlequin, coudoyant des Moresques, des Turcs, turbans, bonnets pointus, souquenilles, oripeaux, nez postiches. Mais ce n'était pas au travestissement que le Carnaval de

Venise devait son caractère particulier. Son insigne propre était le masque, ce masque blanc, si étrange et qu'encapuchonnaient la dentelle et le satin noirs de la baüta. Sous le masque, il n'y avait plus de différences de rang. Masqué, on pouvait entrer partout, dans les salons comme dans les couvents, au Palais Ducal comme au Ridotto. Le faquin devenait l'égal du patricien, le pauvre du riche, et tous, sous l'abri inviolable de la maschera n'avaient plus qu'un même souci : le plaisir. Le masque est l'incognito, le secret, l'impunité assurée. Il est l'indépendance momentanée, l'oubli de tout dans l'oubli de tous, la liberté dans la fantaisie.

Et ce dut être un spectacle extraordinaire que le spectacle d'un peuple entier, masqué aux couleurs de la nuit et du jour, dans le plus beau décor du monde. D'ailleurs, de nombreux témoignages écrits et peints sont là pour l'attester. Les tableaux de Guardi et de Longhi nous en offrent de vivantes

images que confirment les récits de voyageurs et dont le charmant petit livre du prince de Hohenlohe nous donne le commentaire. Aussi, avec quel regret, en quittant la Casetta Rossa, ai-je considéré les baüte et les maschere suspendues aux patères du vestibule! Ah! comme j'aurais voulu m'envelopper de la sombre étoffe et me couvrir le visage de la blanche maschera et, par leur vertu magique, pouvoir aller me mêler, au fond du passé, à la foule de jadis, qui, sous les mêmes atours, discrets et funèbres, emplissait de sa gaîté carnavalesque les mille détours de la ville où, même en habits modernes, on goûte le mieux l'oubli de soi-même et la mystérieuse illusion d'être un autre.

Au sortir de la Casetta Rossa, je suis allé sur la Piazza. C'est dimanche et les promeneurs s'y pressent. Leur va-et-vient piétine les dalles. Ils se suivent, se dépassent, se croisent, se groupent, dans une lumière d'une blancheur blafarde et d'un éclat cru

où le moindre détail des costumes et des visages est visible avec une terrible netteté. C'est dimanche, et, le dimanche, les corniches des Procuraties sont éclairées par une rangée de lampes électriques puissantes qui répandent sur la Piazza une impitoyable clarté, en chassant tout mystère et toute poésie. Ces illuminations y furent installées lors des fêtes qui célébrèrent l'achèvement de la reconstruction du Campanile et on en gratifie, chaque dimanche, les bons Vénitiens. On y ajoute le divertissement de feux de bengale rouges, bleus ou verts dont on embrase le Palais Ducal et la façade de San Giorgio Maggiore. Ces soirs-là, il faut fuir la Piazza ou attendre qu'illuminations et embrasements se soient éteints et que les spectateurs de ces féeries multicolores se soient dispersés. Alors la Piazza redevient la Piazza. Venise est rendue au silence, au mystère et à la nuit. Elle remet sur son beau visage son masque d'ombre.

MAI s'achève. Voici juin, ses longs jours, ses nuits transparentes et cristallines. Le soleil a chauffé les dalles brûlantes, les marbres ardents, recuit les tuiles, pailleté la Lagune étincelante et bleue. Le roucoulement des pigeons se gonfle dans l'air immobile que déchire l'éclair ailé et frénétique des hirondelles. Le vernis se craquelle au bordage des gondoles. Le cuir de leurs coussins se recroqueville. Une brève fraîcheur vous délasse quand on passe dans l'ombre des grands palais. L'ocre des stores dore de ses reflets les façades. Il fait chaud. C'est l'été. Les jardins sentent bon et les canaux sentent fort. Jadis les bons Vénitiens s'y baignaient, mais maintenant on lit de loin en loin l'inscription qui interdit les baignades. Le temps n'est plus où Byron, ses habits en paquet sur la tête, s'en allait dîner en ville, à la nage. C'est l'été. On sent peser sur soi la douce paresse vénitienne. C'est la saison des lents crépuscules et des nuits étoilées. On s'attarde sous leur splen-

deur. On n'a guère hâte à regagner sa chambre et à s'emprisonner sous les plis de la moustiquaire, et puis on y retrouve sa malle commencée, sa valise à demi faite, car le départ est proche. Un jour, deux encore et l'heure sera venue. On se promet de revenir bientôt et l'on prend rendez-vous avec soi-même...

Avant qu'il quittât le Palais Dario, le neveu de Mme de la Baume m'a fait remettre la clé du jardin Venier. Je suis allé plus d'une fois m'y promener. M'y voici pour la dernière, car je pars, ce soir. Le jardin est en fleurs. Les roses sont surchargées de scarabées. Un grand papillon rôde autour d'elles au mol battement de ses ailes mosaïquées. Sous la tonnelle, de l'eau coule, d'un robinet mal fermé. Je suis monté jusqu'à la chambre que j'occupais lors du séjour de 1907. La glace montre toujours sa grande gerçure dentelée qui ressemble à une branche de fougères. Redescendu au jardin, j'ai ouvert la grille de fer qui donne accès aux petites

terrasses dont les balustrades s'arrondissent en corbeilles sur le Grand Canal. Les deux valets rustiques en manteau et en tricorne ne sont plus là avec leur lanterne et leur chauffoir. La fine pierre d'Istrie dont ils étaient faits se détériorait aux effluves salins. Ils sont maintenant à l'abri dans le jardin du Palais Dario, au service sans doute des plantureuses filles de Pomone qui, souriantes et robustes, se dressent hors des gaines de bois par où elles s'implantent au sol vénitien.

PROMENADES TIÉPOLESQUES

Venise. Octobre 1912.

J'AI rejoint à Venise mes amis Jean-Louis Vaudoyer et Edmond Jaloux. La douce vie vénitienne a recommencé. Nous avons retrouvé « le Chinois », le punch à l'alkermès et le marasquin de Zara. Rien ne manque à la Venise de cette année, pas même l'ivrogne que j'avais observé, toute une soirée, au Florian et qui m'est réapparu, l'autre soir, sous une autre forme. Nous étions entrés au bar Giacomuzzi. Un homme était là, debout devant le comptoir. Il était à la fois sordide et beau, ivre d'une ivresse qui avait l'air de se jouer elle-même. Il gesticu-

lait. Tour à tour son visage disait l'orgueil, la joie, la malice, la douleur. Son visage était une comédie et une tragédie. Il exprimait mille sentiments. L'alcool faisait de cet homme un mime prodigieux. Le bar était plein de monde et personne ne faisait attention à lui. On l'eût dit invisible pour tous les assistants, comme si nous seuls avions le privilège de sa fantastique présence. D'où venait-il, ce singulier personnage? Etait-il sorti de ce Casino degli Spiriti qui se dresse au bord de la Lagune non loin de la Madonna dell'Orto et que l'on prétend hanté par les esprits, ou plus simplement quelle misérable déchéance humaine représentait-il, quel passé se racontait-il, quel oubli ou quels souvenirs venait-il chercher dans ce bar crûment éclairé? Quel fantôme fuyait-il, à la clarté des lampes, parmi les flacons et les nickels étincelants?

Combien ce spectacle nocturne contrastait avec celui que je venais de quitter!... J'étais venu, ce soir-là, rejoindre mes amis

après avoir dîné chez une belle Vénitienne. J'avais vu chez elle des femmes parées et des hommes élégants dans un décor de vie somptueux. Là, tout donnait une impression de loisirs intelligents, de bien-être raffiné, d'assurance du lendemain. C'est, en effet, un fort beau palais que le Palais Contarini degli Scrigni, à l'angle du Grand Canal et du rio San Trovaso, qu'habite la comtesse R. M.., une grande jeune femme avec un visage aux pommettes un peu fortes, mais dont les yeux sont beaux, et qui est encadré par une chevelure d'un noble blond. La demeure est digne d'elle. Quatre ou cinq salons en enfilade donnent sur le Grand Canal, ornés de portraits et de ces meubles de laque qu'a créés en grand nombre l'art du XVIIIe siècle vénitien.

La comtesse R. M... parle fort bien français et son accueil est plein de bonne grâce. Parmi les convives se trouve l'historien Pompeo Molmenti, haut vieillard aux traits énergiques et à la voix éloquente. Je con-

nais son livre sur Gian-Battista Tiepolo, dont un plafond nous domine de ses figures volantes aux gestes aimables et aux draperies aériennes.

Or, cette année, je suis extrêmement « tiépolesque » et enthousiaste de ce grand et charmant peintre. Aussi, dès mon arrivée, suis-je allé rôder dans le quartier où il est né en 1696. C'est non loin de l'Arsenal, dans la corte San Domenico, près du rio di Santa Anna et du rio della Tana, d'un père qualifié de *parcenevole di vascello,* c'est-à-dire de capitaine d'un vaisseau marchand. Le petit Gian-Battista Tiepolo passa donc son enfance parmi les gens de mer, lui qui devait peindre plus tard sur le mur du Palais Labia la galère où s'embarque en noble pompe souveraine la belle Cléopâtre, reine d'Egypte. Bientôt il fréquenta l'atelier de Gregorio Lazarini, mais son vrai maître, plus que Sebastiano Ricci ou Piazetta qu'il imita à ses débuts, son vrai maître fut le Génie de la Peinture. Il en est

ainsi de tous les vrais peintres et Tiepolo fut le dernier grand artiste de la magnifique Ecole vénitienne.

Né pour peindre, Gian-Battista Tiepolo peignit donc, comme peignirent aussi ses fils Domenico et Lorenzo qui furent ses collaborateurs. Il peignit et il peignit avec joie et avec science. Il peignit avec abondance, avec facilité, avec prodigalité. Il peignit jeune, il peignit vieux. Il connut tous les bonheurs de la couleur et de la ligne, tous les plaisirs de la composition, toutes les réussites du pinceau. Il peignit sagement et follement. Il se risqua à des improvisations calculées, qu'une chance merveilleuse arrêta toujours aux limites où la hardiesse touche à l'extravagance. Il inventa une grâce à lui, un style propre. Il inventa un ciel tiépolesque pour le peupler librement de figures si aériennes qu'elles semblent s'y soutenir naturellement. Les Dieux de la fable et les Saintes du paradis se prêtèrent à toutes ses fantaisies. Il disposa à son

gré des Anges et des Nymphes. Les plus belles filles de Venise lui offrirent leurs nudités qu'il déguisait en allégories si voluptueuses qu'elles ressemblent toutes un peu à l'amour.

Heureux Gian-Battista Tiepolo! A dix-huit ans, il exposait son premier tableau, un *Passage de la Mer rouge* et il entrait dans la terre promise. Dès lors, il peignit partout où l'appelait sa réputation vite grandissante, d'abord dans les églises de campagne, puis dans les palais vénitiens. Il peignit à Udine, à Milan, à Bergame, à Vérone, à Vicence. Il peignit à Wurzbourg en Allemagne où l'appelait l'évêque Charles-Philippe de Greiffenklau, à Madrid où le manda Charles III qui livra les grands salons de son palais royal à ses prestigieux pinceaux. La mort seule interrompit en même temps son œuvre et sa vie, son œuvre si belle, sa vie si heureuse. Il vécut *signorilmente,* comme dit un de ses biographes, parmi les beaux objets, les belles étoffes. Il

s'entourait de lévriers, d'oiseaux. Il possédait même un « esclave », un jeune Turc nommé Ali qu'il avait fait baptiser. Il aurait dû peut-être, par la même occasion, faire exorciser sa femme Cecilia qui lui causa bien des tourments, s'il est vrai que, possédée par la passion du jeu, elle perdit, en une seule soirée au Ridotto, les ébauches du peintre, sa maison et sa villa, cette villa de Zianigo, près de Mirano, que son fils Domenico avait décorée de charmantes fresques pulcinellesques. Souhaitons que Tiepolo se soit consolé des déboires qu'il subit de la part de son épouse Cecilia, sœur du peintre Francesco Guardi, dans les bras de cette voluptueuse Cristina qui fut son modèle et, espérons-le, sa maîtresse et dont il nous a probablement laissé l'image en sa *Vierge dans la gloire* de la Scuola dei Carmini.

C'est une des plus belles décorations de Tiepolo que le plafond qu'il peignit pour cette scuola, et je vais souvent l'admirer. En

flânant par les calli, je gagne le campo San Barnaba et le campo di Santa Margherita. La Scuola dei Carmini est tout à côté, non loin de l'église Santa Maria dei Carmini. Après un regard donné à la façade, j'entre. Je monte un grand escalier décoré de stucs baroques et me voici dans une vaste salle. La composition principale nous montre la Vierge dans sa gloire. Elle monte dans un ciel délicieux, tenant entre ses bras l'enfant, entourée d'anges; elle monte d'un vol bienheureux, miraculeux et facile. Elle monte lumineuse dans la lumière, tandis qu'aux quatre angles du plafond d'exquises figures féminines personnifient les Vertus : la Foi avec la croix et le calice, l'Espérance avec l'ancre, la Charité avec l'orphelin qu'elle protège, mais c'est vous que j'aime entre toutes, vous, l'Humilité et vous, la Mansuétude si mollement étendue et serrant contre vous un agneau innocent. Comme j'aime votre doux visage, votre corps paresseux et cette jambe un peu grasse qui sort

nue des lâches draperies qui vous couvrent et où vous vous allongez si vivante et si tiède !

Il y a bien d'autres promenades tiépolesques à faire à Venise, et, presque chaque jour, je vais visiter quelqu'une des œuvres du grand Vénitien. Je n'y mets volontairement aucun ordre. Il me plaît de laisser se succéder au hasard les fresques et les toiles. Un jour, j'admire les deux plafonds de l'église des Scalzi : la *Sainte Thérèse* et le *Transport de la sainte maison de Lorette;* le lendemain à l'Accademia, *l'Invention de la Sainte Croix,* et à Sant' Alvise *le Calvaire;* un autre jour, à la Fava, *l'Education de la Vierge,* ou, aux Santi Apostoli, la *Communion de sainte Lucie.* Parfois je retourne aux Gesuati, riches en fresques et en peintures du maître, ou je vais revoir, à la Pietà, le *Couronnement de la Vierge.* Partout Tiepolo me charme, au Palais Labia comme au Palais Rezzonico où il a représenté la glorification d'un membre de la

famille Rezzonico et l'allégorie des noces d'une Savorgnan et d'un Rezzonico. Quelle verve magnifique en ces grandes compositions de circonstance où se mêlent les Génies, les Renommées, les Nymphes, les Grâces, les nuées, les architectures, où se cabrent dans un ciel de triomphe les chevaux du char d'Apollon et d'où l'on emporte le souvenir du groupe délicieux formé par deux jeunes femmes nues qui, en leur savoureuse jeunesse, contemplent, en se souriant à elles-mêmes, toute cette pompe nuptiale et mythologique!

Du Palais Rezzonico, allons au Palais Labia. Il est situé à l'angle du Grand Canal et du Cannareggio. C'est le palais de Tiepolo. Il est le maître du lieu. La somptueuse demeure est inhabitée, mais il la remplit tout entière de sa glorieuse présence. Allons lui rendre hommage. Montons le large escalier. Une porte s'ouvre. Nous voici devant le spectacle. C'est en effet à un magnifique opéra que nous convie le grand musicien

des couleurs qu'est Tiepolo. Contemplons-en le décor et les personnages. Sous un plafond à riches volutes et à fastueuses arabesques de stuc, se dresse, de chaque côté d'une haute arcade accompagnée de pilastres, de consoles, de corniches, une étonnante architecture, peinte en trompe-l'œil et où l'habile Mangazzi Colonna a imité avec un art admirable l'éclat des marbres et leurs reliefs. Dans l'ouverture de la haute arcade s'encadre la scène héroïque qu'a représentée Tiepolo. Répété sur deux parois, ce même décor nous offre l'un l'*Embarquement*, l'autre le *Banquet* de Cléopâtre. La belle reine d'Egypte y apparaît, dans l'un, prête à monter dans sa galère, au milieu d'un cortège de guerriers, de courtisans et de dames, dans un luxe magnifique d'étoffes, d'atours et de joyaux. Dans l'autre, nous la voyons, sur une noble terrasse entourée d'un portique. On lui présente la coupe où elle va faire fondre la perle inestimable, tandis que, du haut d'une tribune, des musiciens

lui jouent des airs de gloire et d'amour.

Cet opéra pictural de Cléopâtre, reine d'Egypte, est une des grandes œuvres de Tiepolo et un des plus beaux ensembles décoratifs de l'art vénitien au XVIIIe siècle. Tiepolo en a complété les fresques murales par un lumineux plafond allégorique où la Poésie se laisse emporter au vol d'un Pégase vers une pyramide entrevue parmi des nuées qui ont la couleur même de la perle orientale que mêla à son breuvage la voluptueuse Lagide. Et, comme s'il avait voulu ajouter une moralité à cette païenne histoire d'amour, à côté des ravissantes figures de la Justice et de la Paix, Tiepolo a placé un groupe où le Temps, vieillard barbu, enlace dans ses bras noueux le corps nu et charmant de la Beauté et tente de la ravir en son étreinte rapace.

En face du Palais Labia, un pont de marbre traverse le Cannareggio : il est orné de quatre petits obélisques. Est-ce une allusion

à la royale Egyptienne dont Tiepolo a tracé l'image immortelle sur le mur du palais voisin?

Si les Pisani ont confié à Alessandro Longhi le soin de peindre leurs portraits dans une grande toile de famille où s'atteste le réel talent du très bon peintre que fut le fils de Pietro Longhi, c'est à Gian-Battista Tiepolo qu'ils eurent recours pour décorer la grande salle de leur somptueuse villa de Strà. Cette riche et puissante famille patricienne quittait en été son énorme palais de Venise à San Vitale pour sa résidence des bords de la Brenta. Continuant mes visites tiépolesques, me voici donc en route pour Strà. Sur la Lagune lumineuse et plate flotte une brume légère où, derrière nous, Venise s'enveloppe. De ce fin tissu d'air irisé, elle emmaillote ses dômes, ses campaniles, comme des choses précieuses et fragiles et qui demandent des soins parce qu'elles sont très vieil-

les et très délicates. Devant nous, il n'y a plus que l'étendue de l'eau voilée qui se déchire à notre course et qui est piquée, çà et là, par les grosses épingles noires des pali. Une fois dépassée la petite île de San Giorgio in Alga, qui émerge solitaire avec son bouquet d'arbres et son mur rouge à l'angle duquel se dresse une vierge debout sur le ciel clair, on aperçoit la terre basse et les pauvres maisons de Fusina.

La remontée de la Brenta se fait par une série d'écluses. Le premier de ces barrages est à Malcontenta. Une de ces grosses barques marchandes, comme nous en avons déjà croisé plusieurs, passe l'écluse avant nous. A notre tour, nous entrons dans la cuve de pierre dont on ferme les portes inférieures, puis peu à peu le niveau s'élève et nous dépassons la grosse péotte ventrue qui déplie paresseusement sa voile molle à dessins bizarres. Tout ce pays de la Brenta est un pays humide, bas, un pays d'arbres et de vignes. La lente rivière tra-

verse des villages aux maisons décrépites, longe des murs de jardins dont le portail est soutenu par des colonnes surmontées de statues mythologiques. Quelques-unes de ces villas montrent de vieilles façades palladiennes que blasonne un écusson et qu'ennoblit un fronton à pilastres. Certaines sont trop blanches et trop réparées. Après Oriago et Mira, nous atteignons Dolo où la Brenta se fait plus étroite et moins profonde. Enfin, des arbres apparaissent au-dessus d'un long mur percé de portes monumentales à grilles ouvragées et rococo. On aborde à une vaste esplanade. Nous sommes devant la villa des Pisani.

Elle est emphatique et pompeuse, théâtrale et faite pour la mise en scène d'une vie noble et fastueuse, une vie de fêtes et de loisirs. Un ample vestibule donne accès à une double cour dont les murs sont décorés à la fresque de sujets mythologiques détériorés, d'Hercules, de Neptunes à demi effacés. Un large escalier conduit à une

interminable suite de salons, de chambres, de boudoirs, de cabinets garnis de meubles d'un aspect à la fois campagnard et galant. Ici des panneaux peints de chinoiseries vénitiennes; là des tableaux de fleurs délicatement brodées sur soie. Puis succèdent à ces pièces, d'un goût, si l'on peut dire, pisanien, d'autres où le mobilier de style empire et les tentures rouges ou vertes à couronnes de laurier font songer au décor de Fontainebleau et de Compiègne et où un lit aux aigles dorées, aux rideaux empanachés et au matelas de satin blanc rappelle le séjour à Strà du prince Eugène de Beauharnais.

On va ainsi jusqu'au grand salon où Tiepolo a glorifié à la fresque les illustrations de la famille Pisani et il a bien fait les choses, notre Tiepolo! Il nous montre les diverses parties de la terre applaudissant à la lutte soutenue contre les infidèles par les Pisani et nous fait voir les portraits des rejetons de cette illustre lignée, un sujet qui n'a rien en lui-même de bien palpitant, mais

qu'importe à un Tiepolo pourvu que, dans un air subtil et coloré, il puisse peindre des nuées lumineuses et des figures volantes. C'est ce qu'il a fait au plafond de la villa de Strà. Quelle peinture facile, abondante et gaie et qui a on ne sait quoi de dansant! Il a su l'encadrer de volutes, d'écoinçons, d'entablements. Et quel magnifique perroquet rouge et jaune il a représenté sur un balustre en trompe-l'œil et qui semble s'être envolé jusqu'ici d'un tableau de Paul Véronèse!

Allons rêver à la gloire des Pisani dans le jardin de leur villa. Nous y retrouverons leur faste et leur orgueil. Au bout d'une vaste pelouse côtoyée de quiconces où des percées ombragées aboutissent aux grilles monumentales qui donnent vue sur la campagne, au bout de la pelouse, les Ecuries se dressent, démesurées... Avec leur fronton à l'antique, leurs statues, leurs pots à feu, elles ont l'air d'un temple élevé par le génie du baroque et du rococo à la mé-

moire du quadrige de Saint-Marc. L'intérieur ne le cède en rien à l'extérieur. Les stalles y sont séparées l'une de l'autre par des colonnettes de marbre où se cabrent des petits chevaux de bronze. Le faste des Pisani ne va pas sans quelque comique, mais on le leur passe, car leur immense villa est un bien curieux témoignage de la puissance pécuniaire des grandes familles vénitiennes, des forces d'argent dont disposait cette noblesse marchande,même à l'époque de la décadence politique et commerciale de Venise.

Mais Strà, outre ses écuries monumentales, a encore une autre curiosité : son labyrinthe. Ses détours calculés, entre deux murs de feuillages, semblent les circuits d'une conque de verdure. Ses méandres gentiment ingénieux s'enroulent, bifurquent, se dédoublent, se rejoignent, se séparent de nouveau. On avance ainsi dans l'enchevêtrement de ces allées, dans l'entrelacement malicieux de ces chemins verts que domine, au centre de l'énigme, une tour au sommet de la-

quelle veille un héros empanaché, Thésée solitaire qui attend qu'une Ariane invisible lui offre le fil conducteur, mais le labyrinthe de Strà manque de Minotaure et il n'a rien de tragique. Où est l'horreur sacrée des grands buis noueux à l'odeur amère qu'a si bien décrite, dans son roman *Le Feu,* Gabriele d'Annunzio? Le labyrinthe des Pisani n'est qu'un jeu de jardinier, un amusement d'architecte, tout au plus un piège à pucelles. Laissons-y le pauvre Thésée, dans son armure moussue, debout au sommet de sa tour qui s'effrite sous lui. La Brenta va nous servir de fluide fil d'Ariane pour gagner la Lagune et Venise.

C'est au retour que j'ai compris mieux le charme de cette Brenta. L'approche du soir donnait aux choses une grâce molle et calme. Le long chemin d'eau de la rivière se déroulait lentement. Le crépuscule est venu, puis la nuit. En approchant de Fusina, du voisinage de la Lagune monta dans l'air pur une odeur marine.

J'AIME Vicence, noble, pompeuse, discrète aussi, ses rues solitaires, son unique tramway, son Corso; Vicence, ville de bourgeoisie et de dévotion, avec ses beaux palais, ses rivières où, sur la berge, des laveuses battent le linge en chantant un chant nasillard et en balançant le corps comme des derviches, son Retrone et son Bacchiglione qui font tourner des moulins, sa grandiose Basilique Palladienne et son étonnant Théâtre Olympique, tout en stucs peints, en statues de plâtre en trompe-l'œil, avec ses gradins, sa scène en perspective de tragédie d'où s'exhale une odeur de poussière humide, de pipi de rat, de carton et de bois pourris. Aujourd'hui, quand nous en sortons, la pluie tombe; elle tombe sur le toit en carapace de la Basilique Palladienne, ruisselle de ses corniches, inonde ses statues; elle tombe sur les larges dalles de la Place où s'érige sur une colonne le Lion de Saint-Marc, où se dresse le maigre et haut cam-

panile qui porte une horloge dont le cadran est peint en bleu; elle tombe avec une exagération tout italienne. Puis, soudain, elle s'arrête de tomber et nous profitons de l'éclaircie pour tenter une promenade jusqu'à la Villa Valmarana.

La route monte en lacets sur les pentes du Monte Berico et longe le mur du Campo Santo. A mesure que l'on s'élève, Vicence se découvre, ceinturée d'ombrages ruisselants, sous un ciel gris. A un carrefour, on quitte la route qui mène à la Madonna del Monte et l'on prend un chemin rocailleux jusqu'à un mur sur lequel sont placées des figures de naines et nains grotesques sculptés dans la pierre et dont la difformité grimace en attitudes comiques. Ils semblent railler le tintement grêle de l'antique sonnette au branle de laquelle une porte finit par s'ouvrir. La gardienne nous précède à travers le jardin vers la Villa. Son fronton triangulaire est orné de trois statues, dont

celle de la Victoire étend dans l'air humide de singulières ailes de pierre, des ailes bizarrement ajourées.

La Villa est inhabitée. Elle appartient aux héros de la guerre de Troie qu'y a peints Tiepolo. Voici le Sacrifice d'Iphigénie, Minerve prenant aux cheveux Achille furieux, l'Amour présenté à Didon sous la figure d'Ascagne. Tout cela se passe entre les colonnes d'un péristyle, dans une emphase éloquente, dans une claire jeunesse de couleurs et d'attitudes. Les draperies s'enflent pour découvrir un beau corps ou pour laisser voir une belle gorge. Les gestes sont outrés et exagèrent leur grâce ou leur force, mais les mouvements sont heureux. Les héroïnes s'abandonnent aux bras des guerriers dont les casques s'empanachent et dont les torses bombent sous les cuirasses. Des drapeaux roses flottent sur des tentes safranées. Des voiles palpitent, des nuages se gonflent. De nobles architectures offrent de nobles perspectives. On dirait la mise en scène d'un

opéra de Métastase dont les accords vous accompagnent dans les deux salons contigus où Tiepolo a peint des épisodes empruntés au Tasse et à l'Arioste. Le romanesque succède à l'héroïque.

Nous retraversons le jardin pour aller à la *Foresteria* sous l'œil malveillant des nains de pierre. Ces nabots contrefaits ricanent sous la pluie qui a repris de plus belle. La Foresteria qui servait au logis des hôtes est un bâtiment bas composé d'une longue galerie sur laquelle s'ouvrent des chambres, peintes aussi à fresque par Tiepolo. Ici, il a représenté des paysanneries; là, des chinoiseries. Sur un trône cocasse surmonté d'un parasol à clochettes, une dame chinoise reçoit les hommages d'un gros mandarin. De belles contadines s'en vont au marché ou préparent un repas rustique. Ailleurs, c'est un escalier en trompe-l'œil. Un nègre enturbané en descend les marches, tandis qu'un singe s'apprête à dérober un panier de fruits posé sur la rampe. Plus

loin, ce sont des scènes de carnaval, des masques.

Nous nous sommes accoudés à l'appui d'une fenêtre ouverte qui donne sur une terrasse et qui a vue sur la campagne. Des vignes, des prés d'où monte une odeur humide et fraîche, et un lointain fumet d'étable. Un bœuf a mugi longuement. Dans le vestibule, à une longue perche posée sur deux chaises, sont suspendues des grappes d'un beau raisin ambré.

Nous n'irons pas, cette année, à Vérone, voir les Tiepolo au Palais Canossa et écouter, du haut des rampes caillouteuses du jardin Giusti, la plainte des fontaines dont l'humble force semble envier le jet puissant et la fusée aiguë des inflexibles et noirs cyprès.

PALAZZO VENDRAMIN AI CARMINI

Venise. Octobre-novembre 1924.

Je connaissais depuis longtemps cet étonnant mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini, mais je ne me doutais guère que j'y habiterais un jour. C'est cependant là que, chaque matin, je m'éveille et que, chaque soir, je m'endors de ces sommeils que Venise favorise par ses longs silences nocturnes. Lorsque les pas des derniers passants ont retenti aux dalles de l'étroite fondamenta sur laquelle donne la fenêtre de ma chambre, quand les ivrognes, qui, parfois, s'y arrêtent pour des colloques confus, ont cessé leurs palabres avinées, il se fait un

merveilleux silence, un silence profond, absolu, un silence d'éternité. Il dure jusqu'au moment où les cloches voisines de l'église del Carmine sonnent l'Angélus de l'aube, de leurs voix fêlées. Puis leurs tintements s'espacent. Ils se ralentissent et tout se tait de nouveau jusqu'au moment où le patron de la grosse péotte qui s'amarre sous ma fenêtre descend dans sa barque. Lorsqu'il est parti, le silence se rétablit, mais ce n'est plus le même silence. Il est comme transparent. plus fragile, attentif, inquiet d'un bruit de rame dans l'eau, de l'écho d'un pas lointain. C'est la journée qui commence, la douce et lente journée vénitienne.

Car me voici encore une fois à Venise, en ces mois d'octobre et de novembre que j'y aime entre tous. Certes, cette fois encore, j'en goûte le charme reposant et mélancolique. J'y retrouve ce plaisir de vivre que je ne ressens qu'ici, cette même curiosité où je suis sensible à toutes les variations de la lumière, à toutes les nuances des couleurs,

à tous les aspects des choses. Venise est inépuisable et on ne la connaît jamais entièrement. Elle réserve toujours des surprises et ce que l'on sait le mieux d'elle garde une merveilleuse nóuveauté, mais, cette année, il me semble que je suis moins attentif à ses pierres et à ses eaux; je n'éprouve plus le besoin de la parcourir en tous sens avec cette avidité des yeux qui cause une sorte de vertige enchanté. Néanmoins je ne laisse pas de me confier à son labyrinthe, mais je me sens attiré vers un point, toujours le même. C'est là qu'est le sortilège auquel tout me ramène. Le dirai-je, Venise m'intéresse moins que l'étrange lieu que j'y habite. C'est à lui que vont ma pensée et ma rêverie. Mes pas y reviennent d'eux-mêmes.

Je viens de l'autre bout de Venise; j'ai suivi bien des calli, passé bien des ponts pour arriver au campo di Santa Margherita et, de là, gagner la proche église del Carmine et son campo que borde un rio. Presque en face du pont qui le traverse, sur la fonda-

menta opposée, est un vaste palais qui fut jadis une magnifique demeure et qui, maintenant, morcelé, divisé, décrépit, est habité par de petites gens. Aux balcons végètent des pots de fleurs. Des stores d'un ocre délavé pendent aux fenêtres. Par la porte on aperçoit un vestibule imposant, soutenu par de fortes colonnes et où s'amorce un large escalier de pierre. Ce palais est un ancien palais de la puissante famille des Foscarini et il donne son nom à la fondamenta qui longe le rio di Santa Margherita. A sa masse principale, s'ajoute une partie en retrait devant laquelle se trouve une petite cour carrée, séparée de la fondamenta par un mur percé d'un portail. A droite de cette cour s'élève un autre palais, également assez délabré. Ses trois étages atteignent la hauteur de son voisin, mais sa façade inégale se continue vers la droite plus basse et réduite à deux étages. L'ensemble présente une rangée de six fenêtres, celles du mezzanino plus étroites et sans balcons.

Ce palais-là est un Palais Vendramin. Pour le distinguer du somptueux Vendramin dont s'enorgueillit le Grand Canal, on l'appelle le Palais Vendramin ai Carmini.

Le portail, qui donne accès, de la fondamenta Foscarini, dans la petite cour commune aux deux palais, est presque toujours ouvert, de même que la porte que l'on trouve à droite à côté d'un puits à margelle de marbre, à demi engagé dans la muraille. L'entrée est assez sombre ainsi que l'escalier dont les vingt marches de pierre aboutissent à un étroit palier d'où l'on pénètre dans un vestibule obscur. Cependant on y distingue des médaillons à la romaine où sont représentées des figures casquées ou laurées. Ces médaillons sont entourés d'entrelacs de stuc jaune et rose. Toute cette décoration stuquée, assez indistincte, est en bien mauvais état. Ce vestibule se prolonge par un long couloir humide. Si on le suit, on arrive à une chambre dont les deux fenêtres donnent sur la fondamenta. De là on aper-

çoit, au delà du rio di Santa Margherita, le campo et l'église del Carmine, à droite; à gauche, une antique maison qui porte à son angle la statue d'un guerrier. On l'appelle la Casa del Moro et la légende veut qu'Othello l'ait habitée. Cette chambre offre les marques d'une extrême vétusté. De longues déchirures laissent pendre en lambeaux le papier tendu sur la muraille, mais le plafond est décoré d'ornements de stuc et une cheminée d'un beau marbre encadre et surmonte un large foyer. Une porte, d'un bois ronceux, poli et luisant, fait communiquer cette chambre avec la pièce voisine.

Celle-là n'a qu'une seule fenêtre. Des moulures de stuc, jaunes et vertes, entrelacent leurs rubans en relief, sur fond blanc, autour de médaillons à figures mythologiques et de panneaux dont les peintures ont été remplacées par un papier vert, bien déchiré et bien éraillé, mais qui s'accorde avec les stucs des murs et avec le beau

pavimento dont la blanche mosaïque est bordée de guirlandes de fleurs et de volutes qui, aux quatre angles de la pièce, se relient à quatre cornes d'abondance d'où s'épanchent des fruits de toutes couleurs.

Je ne pousse jamais la haute porte de bois ronceux qui sépare cette pièce de la suivante sans me préparer à la surprise qui m'attend et que l'habitude ne parvient pas à atténuer. Chaque fois, il me semble pénétrer au cœur d'un passé mystérieux, dans un étrange lieu de rêverie. Nous l'appelons la « chambre dorée », à cause de l'impression de luxe suranné qui se dégage de sa noble et pauvre magnificence. Carrée, elle prend jour sur le rio par deux fenêtres, entre lesquelles se dresse la cheminée. Sa tablette est surmontée d'un miroir à compartiments dont la rocaille, d'un vieil or somptueusement terni, forme une sorte de pyramide, et où est gravé l'Amour avec son arc. Les murs de cette chambre sont couverts d'un crépi jaune, d'un jaune très doux,

ambré et comme mielleux. Les panneaux, de dimensions différentes, sont entourés d'une bordure blanche. Les trois plus grands portent, chacun, à leur centre, un bateau de faïence, accompagné de deux plus petits au bas desquels sont fixés des bras de verre destinés à recevoir les bougies.

Ces tableaux sont composés de plaques de faïence blanche aux jointures presque invisibles. Aux angles s'enroulent de fines arabesques qui imitent une dentelle d'or. Le milieu en est occupé par des motifs décoratifs et par des personnages qui s'y détachent en noir, pareils à des ombres chinoises. De sobres touches d'or animent ces obscures silhouettes. Celui de ces tableaux que l'on a à sa droite quand on s'adosse à la cheminée représente le Triomphe de Junon. La fière déesse guide un char volant attelé de deux paons et qu'escortent en cortège d'autres oiseaux. Au bas, parmi les arbres dont les branches se ramifient autour du char aérien, divers petits assistants font fête

à la déesse. Deux font des gestes de respect et d'enthousiasme. Un autre joue d'une sorte de trompette qui pourrait bien être celle de la Renommée. Un autre souffle dans un instrument bizarre qui a la forme d'une espèce de cor.

Face à la cheminée est représentée une scène plutôt pastorale, mais dont je ne puis guère définir le sens. De chaque côté se tordent de gros troncs d'arbres, tandis que s'agitent de minuscules petites bonnes femmes noires et dorées dont il est assez difficile de déchiffrer la pantomime, mais qui, sur le fond blanc de la faïence, font un effet délicieux. Quant au troisième tableau, en pendant au Triomphe de Junon, il est plus lisible. Il nous donne le spectacle d'une chasse au lion. Le lion est posé sur une manière de tertre aérien qu'il partage avec un cavalier monté sur un cheval fougueux. De chaque côté se tordent les troncs des mêmes arbres noueux. Au bas de l'arbre de gauche, s'élance un second cavalier et, à la fourche

de l'une de ses branches, est posté un archer qu'abrite un svelte petit palmier poussé là on ne sait comment, tandis qu'au pied de l'arbre de droite se tient un homme armé d'une lance. Des quatre coins du plafond, juchés sur des arabesques de stuc, coiffés de chapeaux pointus, balançant des parasols ou haussant des bannières, quatre ravissants Chinois contemplent le pavimento où sont incrustés de gros fragments de nacre qui y font miroiter comme des reflets de clair de lune. Autour d'eux volent des oiseaux peints et frétille, pareil au bout coupé de leur longue natte, un lézard qui semble figurer dans la fresque une vivante fissure.

Car toute cette splendeur qui fut jadis intacte en son éclat est maintenant éteinte en sa beauté mélancolique. Si les lisses faïences ont gardé leur fraîcheur, les ors se sont ternis; les stucs sont en plus d'un endroit ébréchés; leur pâte colorée est tombée en poussière. A plus d'une place le doux crépi jaune s'écaille; çà et là, la mosaïque

du pavimento se disjoint. Néanmoins, en ses décrépitudes partielles, l'ensemble garde un aspect de luxe raffiné. Qu'importe si les fenêtres ferment mal, si les hautes portes en bois ronceux ont perdu leurs serrures! Elle n'en est pas moins belle, cette chambre dorée; elle n'est pas seulement belle, elle est étrange et mystérieuse.

Quelle singulière fantaisie, quel singulier caprice ont donc ajouté à ses trois portes cette quatrième qui se dresse encadrée d'un chambranle de marbre jaune! Elle est tout entière en glaces et le temps en a fait le plus inquiétant miroir. Il ne l'a ni terni, ni éraillé, mais il lui a donné l'aspect d'une sorte de métal liquide qui, dans sa transparence et sa profondeur plutoniennes, reflète les objets et les figures à une distance d'au-delà où ils prennent une teinte nocturne et un lointain d'apparition. Quand on s'en approche, on s'y voit son propre fantôme et la chambre tout entière, en s'y reflétant, s'y décolore comme si elle était

envahie d'une nuit soudaine. Sur quoi peut-elle bien s'ouvrir, cette porte de miroirs? Quel secret cache-t-elle derrière sa surface de verre métallisé? Une poignée de cuivre invite à la faire tourner sur ses gonds invisibles. Lentement, lourdement, sournoisement, elle s'entre-bâille. Quelle cachette va-t-elle nous découvrir? Dissimule-t-elle quelque escalier dérobé? Mais non, elle ne révèle qu'une sorte d'armoire vide, peu profonde, simple réserve pour l'en-cas d'un souper galant ou resserre à pendre des oripeaux et des défroques de carnaval.

Ces trois pièces sont les seules restées habitables de ce singulier Palais Vendramin. Toutes les autres ne sont plus que ruine. Certaines sont si obscures qu'on n'y distingue rien; elles n'existent que par leur odeur de moisissure. Il y en a une qui, en des cadres rompus, montre des peintures indistinctes qu'on devine avoir été des portraits. D'un de ces cadres pend lamentablement une toile dont on ne voit que l'envers.

Si on la soulève, on y reconnaît vaguement une effigie à mi-corps d'homme en perruque. Quelque Vendramin sans doute. Peut-être celui qui fit construire le palais et le fit décorer de stucs délicats et de faïences à personnages? Est-ce la gondole dont il se servait qui, rétournée, est suspendue entre deux arbres et achève de pourrir dans la petite cour humide qu'on aperçoit à travers les vitres, dépolies et verdies par le temps, d'une fenêtre qui ne s'ouvre plus et dont le volet extérieur vacille démantibulé? Puis la série des étroites pièces se continue, toujours avec le même délabrement, jusqu'à une vaste salle, d'où un escalier conduit à un jardin. Ses plates-bandes plantées de légumes sont entourées de fil de fer et séparées par de minces sentiers le long desquels sèchent des linges et qu'encombrent des culs de bouteille et des détritus de toutes sortes. Pauvre jardin qui fut jadis un jardin d'agrément et de plaisance, comme l'atteste l'élégant casino qui s'élève

au bout et que ses colonnes et son fronton à l'antique font une manière de petit temple du Plaisir.

Il fallait quelque audace pour s'aviser, malgré l'attrait de ses faïences et de ses stucs, d'habiter ce mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini, mais, quand on aime Venise, on est capable de toutes les folies. Ne poussâmes-nous pas la nôtre jusqu'à l'idée de louer, non plus pour quelques semaines, mais à l'année, ce mezzanino, et d'y faire les réparations les plus nécessaires. Quand nous en vîmes l'impossibilité, nous nous résignâmes à n'y être que des hôtes de passage et à en tirer parti de notre mieux avec les amis décidés à tenter comme nous cette audacieuse expérience et à en partager l'aventure. Il s'agissait donc d'entrer en pourparlers avec le propriétaire de cette inconfortable merveille, mais, à Venise, rien ne se fait aisément. D'abord le propriétaire demeura introuvable. Un Vénitien est rare-

ment visible à son domicile. Enfin, cette première difficulté résolue, nous apprîmes que le mezzanino était loué à une certaine signora G... Elle ne fut pas, elle non plus, d'abord aisé. Cependant nous parvînmes à la joindre. C'était une personne à la fois vague et méticuleuse. Il fallut lui signer de nombreux papiers et prendre des engagements multiples, à la suite desquels nous entrâmes en possession du mezzanino convoité, d'ailleurs absolument vide et dépourvu de tout meuble, sauf de quelques ustensiles de cuisine et d'un vieux fourneau à gaz.

Avant de songer à quoi que ce fût d'autre, il s'agissait d'assurer le nettoyage des pièces que nous comptions habiter. A ces fins, nous engageâmes à notre service une vieille Vénitienne qui répondait au nom d'Ardiana. Ardiana, munie de balais, d'éponges, de torchons, se livra à des lavages paresseux et à des époussetages sans zèle qui cependant firent disparaître les toiles d'araignées et

rendirent son lustre au pavimento. Cela fait, nous nous occupâmes du mobilier. D'heureuses recherches nous procurèrent la literie et le linge indispensables, des couchettes de fer à sommier métallique, des toilettes et leur complément. On trouve à louer tous ces objets à Venise, mais il nous fallait aussi des tables, des sièges, et qu'ils ne fussent pas de nature à déparer trop le caractère décoratif de ce coin de palais magnifiquement délabré. Nous eûmes donc dans ce but recours à nos amis les antiquaires.

Ils se prêtèrent aimablement à nos requêtes, soit par complaisance, soit en échange de légères indemnités. Nous obtînmes d'eux quelques tables, des fauteuils anciens, des chaises de bonne époque, une commode suffisamment rococo. Peu à peu notre mezzanino prenait tournure. Chez les verriers, nous achetâmes des flambeaux, des bras de lumière, des vases à fleurs. Octobre est le mois des tubéreuses et bien-

tôt le mezzanino fut embaumé de leurs forts et doux parfums. Eclairée aux bougies, la chambre dorée s'éveille en ses stucs et en ses faïences; une sorte de vie mystérieuse l'anime. Parfois, à la clarté des cires se joint l'éclat des flambées qui transforment l'âtre profond de la belle cheminée de marbre jaune en une brûlante fantasmagorie d'étincelles brillantes et de braises rougies. Parfois aussi, quand la soirée est fraîche, la brève flambée est remplacée par un sérieux feu de bûches, de ces longues bûches qu'apportent à Venise les trains de bois et dont les verriers se servent pour alimenter leur fournaise. Nous les avons entassées en provision dans une des chambres inhabitables du palais, où elles mêlent leur forestière senteur d'écorce à l'odeur moisie des vieilles boiseries et des pierres salpétrées.

Car le salpêtre ronge ses assises, à notre vieux palais. Les murs de son rez-de-chaussée, qui se compose d'obscures salles basses,

sont tapissés de ses couches épaisses et veloutées. Là, règne une humidité glaciale où l'on ne peut guère s'attarder. Aussi en remonte-t-on vite par l'escalier dérobé qui aboutit dans le corridor du mezzanino et qui est dissimulé au fond d'une armoire où nous l'avons découvert par hasard en furetant dans notre bizarre domaine. C'est de la même façon que notre attention a été attirée par une porte à peine visible dans un angle d'une des chambres abandonnées. A force de la tarabuster, nous sommes parvenus à faire céder sa serrure démantibulée. Elle ouvre, cette porte, sur un escalier qui appartient au palais voisin, le Foscarini. Quand on a gravi ses marches roides, on arrive à une pièce assez vaste qui sert de débarras à on ne sait qui et où sont entassés de vieux meubles hors d'usage, des cadres brisés, de la vaisselle, des hardes. Le plafond de cette pièce s'appuie à des pilastres peints en blanc et surmontés de chapiteaux de bois doré. Entre deux de ces

pilastres, plus écartés l'un de l'autre et reliés par un fronton également de bois doré, est ménagé un renfoncement qui a dû former alcôve et que flanquent en retrait deux cabinets obscurs dans l'un desquels est installée une garde-robe où l'on imagine volontiers quelque Vénitien d'autrefois, le foulard noué au front, ramenant les pans de sa robe de chambre à fleurs et attendant les effets de quelque drogue curative que lui a pesée dans sa balance et vendue comme souveraine l'apothicaire à besicles du campo di Santa Margherita ou de San Pantaleone.

Le plaisir d'habiter cet étrange palais n'est pas le seul que nous goûtons à Venise. Elle nous offre toujours les beautés de son automne, la lumière de ses eaux et de ses ciels. Comme chaque année, la gondole nous conduit à travers le dédale des rii vers les silencieuses étendues de la Lagune. Comme chaque année, nous allons revoir, dans les

musées et les églises, nos tableaux préférés. Comme d'ordinaire, sur la banquette du Florian, nous nous asseyons « sous le Chinois ». Nous y retrouvons nos amis Jean-Louis Vaudoyer et Edmond Jaloux qui logent fidèlement à la Casa Zuliani. Ils promènent dans Venise le jeune Emile Henriot qui y fait ses débuts. Sur la place Saint-Marc nous rencontrons Henri Gonse qui sort, un livre sous le bras, de la librairie Rosen pour se rendre à la librairie Ongania, à moins qu'il ne vienne de chez quelque antiquaire. Nous allons à l'hôtel Danieli visiter Mme Bulteau. C'est la première fois qu'elle revoit Venise depuis la mort de Mme de la Baume. Elle est venue, l'autre jour, jusqu'à notre lointain Vendramin, qui n'a pas le délicieux confortable du cher Palais Dario où nous avons passé auprès d'elle de si douces heures, mais le somptueux délabrement de notre mezzanino l'amuse et elle sourit à notre « installation » de fortune.

Si rudimentaire qu'elle soit, cette installation, elle ne nous empêche pas de recevoir nos amis. Ils viennent parfois goûter dans la chambre dorée. Ce jour-là, on renouvelle les tubéreuses des vases et on sort toute la vaisselle. Puis, le goûter fini, on part pour aller dîner ensemble au Vapore. La vieille mendiante qui guette à l'entrée est toujours là et c'est toujours le garçon que nous appelons, je ne sais pourquoi, Francesco et qui se nomme en réalité Luigi, qui nous sert. Après dîner, nous allons flâner dans la Merceria, la Frezzaria ou la Spadaria. C'est ainsi qu'un soir nous avisâmes à la devanture du bar Giacomuzzi une antique et poussiéreuse bouteille d'aleatico. Nous décidâmes de l'acquérir et de la boire à la santé du mystérieux Vendramin dont nous occupions le mezzanino décoré de stucs et de faïences.

Le lendemain donc, avant l'heure du dîner, nous nous sommes rendus chez Giacomuzzi. La bouteille acquise, ce fut Edmond

Jaloux qui assuma le soin de la transporter au palais avec toutes les précautions nécessaires à n'en pas troubler le précieux contenu. Conscient du rôle qui lui était dévolu, Jaloux s'avançait d'un pas grave et mesuré, précédé de Jean-Louis Vaudoyer qui écartait les passants pour éviter au porteur tout coudoiement. Nous arrivâmes ainsi sans encombre au palais où nous attendait un repas de pâtes, de légumes et de poissons servi dans la chambre dorée. Dans la cheminée flambait un magnifique feu de bûches. Toutes les bougies étaient allumées. La table éclairée par quatre flambeaux se reflétait avec ses bouquets de tubéreuses au fond du grand miroir nocturne de la porte en glaces dressée en son chambranle de marbre. Quand on déboucha la bouteille fameuse, il en coula un vin épais, doux et fort, brun et parfumé, d'une force secrète, qui semblait pesant dans les verres de verrerie ancienne où nous le buvions et qui en paraissaient plus fragiles.

Ah! cet aleatico du Palais Vendramin, du vieux palais aux chambres de stucs, j'y repenserai plus d'une fois! Je reverrai le pavimento de mosaïque où brillent, incrustés, des fragments de nacre qui sont comme la trace marine qu'y auraient laissée les pas humides de l'Amphitrite de la Lagune. Je songerai souvent à cet aleatico bu devant la haute porte en miroir aux profondeurs limpides et mortes, devant cette cheminée, aux ardentes bûches embrasées, bu en ce soir d'un automne d'insouciance et de liberté, au cœur enchanté du mystérieux sortilège vénitien, bu à la santé du Vendramin inconnu qui, aux panneaux de faïence blanche dans la chambre dorée, avait fait représenter en noir et or les figurines dont les silhouettes, en gentilles simagrées, et comme projetées sur l'écran par quelque lanterne magique, y jouent leur petite comédie d'ombres silencieuses.

Qui fut-il, ce Vendramin? Certes, il ne serait pas impossible de le savoir. Tout le passé de Venise gît dans les riches archives qui contiennent toute l'histoire publique et privée de la Cité Sérénissime et dont le trésor occupe les vastes bâtiments que l'on voit près de l'église des Frari. Elles satisferaient sans doute notre curiosité, mais le temps nous manque pour ces recherches. Et le plus simple n'est-il pas d'imaginer ce qu'on ignore? Faisons-nous donc un Vendramin à notre guise. Inventons-lui une histoire (1) et prêtons-lui tout d'abord un visage... A quoi pouvait-il bien ressembler, ce patricien d'il y a deux siècles? A quel type humain se rattachait-il? Aux gras ou aux maigres? Avait-il la figure osseuse

(1) Cette histoire, qui a pour titre *l'Entrevue*, on la trouvera dans mes *Histoires incertaines* publiées en 1917. Vendramin y est devenu Alvenigo, mais le mezzanino de son palais y ressemble singulièrement à celui que nous habitions en octobre-novembre 1913 et auquel le regretté Aldo Ravà a consacré une étude dans la revue d'art : *Dedalo*.

ou épanouie, ronde ou longue? le teint brun ou frais, pâle ou coloré? Parfois, je lui donne quelque chose des traits de ce Querini dont le portrait, peint par Tiepolo et conservé à la collection Stampalia Querini, nous le montre contracté de ruse, d'ambition et d'orgueil, intelligent et dangereux. Le plus souvent, je me refuse à voir ainsi notre Vendramin, et je cherche de lui une autre image. Il me semble la trouver dans le petit buste en pâte blanche qui est placé dans une vitrine du Museo Civico. Sous la perruque qui l'encadre, s'offre un visage agréablement allongé, au nez fin, à la bouche spirituelle, et sur lequel est répandu un air de distinction et de finesse. Il dut être raffiné et galant, ce personnage, à la fois discret et tendre et non sans quelque mélancolie. Cette physionomie sympathique paraît s'accorder bien avec le décor somptueux et délicat du mezzanino que notre Vendramin fit orner selon son goût et qui en atteste encore l'exquise qualité. Ce-

pendant j'hésite à lui composer un visage de mon choix. Les ombres sont susceptibles et n'aiment pas qu'on entreprenne sur leur indépendance. Aussi est-il plus prudent de respecter celle de notre Vendramin. Qu'il cache donc sa figure sous la maschera de fine toile blanche, qu'il s'enveloppe des plis de la baüta de satin noir! S'il avise de revenir ainsi dans son palais des Carmini, il y sera le bienvenu. Sa présence ne nous surprendra pas. On s'y sent si loin d'aujourd'hui, si proche du passé où il vécut, que je n'éprouverais aucune surprise de le voir apparaître.

D'ailleurs, s'il vient, ne sais-je pas par où il viendra? N'est-elle pas faite pour lui, cette haute porte en glaces qui dresse devant moi sa surface polie? Il n'aura pas à la faire tourner lourdement sur ses gonds. Il viendra du fond de son lointain. Son image se formera des mille reflets qui se croisent, se brouillent en ses glauques profondeurs, qui tour à tour dorment et s'éveillent dans son

mystère, mais entre notre visiteur et nous s'interposera la plaque de verre et il ne la franchira pas, car les fantômes n'aiment pas à se mêler aux vivants. Et cependant, nous vous eussions fait bon accueil, seigneur Vendramin. Nous aurions débouché en votre honneur une autre bouteille d'aleatico, nous eussions fait grand feu de bûches dans la cheminée, car on doit avoir froid lorsqu'on arrive du Pays des Ombres. Vous vous seriez assis sur ce vieux fauteuil, auprès de ce bouquet de tubéreuses, et vous vous seriez chauffé les jambes aux flammes du foyer. Par exemple, vous auriez gardé votre masque, car les fantômes n'ont pas bonne mine et vous n'auriez pas voulu effrayer les deux charmantes jeunes femmes qui, pour vous plaire, auraient revêtu des costumes de votre temps.

Regardez-les, seigneur Vendramin. Ne vous rappelle-t-elle pas les beautés que vous avez aimées, celle-là, grande et si souple en son corps harmonieux dont la grâce pa-

resseuse semble faite pour le balancement de la gondole et l'alanguissement des lits de repos, dont les mains, longues et fines en leurs gestes lents, semblent toujours cueillir des fleurs invisibles. Regardez son tendre visage aux beaux yeux où la mélancolie s'unit à la malice, l'esprit à la rêverie. Elle aussi, comme vous, vient du pays des songes et mêle les siens à la vie. Elle sait les exprimer en mots qui troublent le cœur et charment la pensée. Elle est crédule à toutes les belles choses qui nous consolent des laideurs de la réalité. Elle croit aux fées et n'a pas peur des fantômes. La méchanceté l'étonne toujours et le mensonge lui semble un effort dont elle ne serait pas capable. Elle est simple comme l'eau et comme le feu. Elle en a toutes les subtilités et toutes les souplesses. Elle est bien belle, seigneur Vendramin, et elle aime votre Venise parce qu'elle lui ressemble par son séduisant mystère et par sa lumineuse tristesse.

Ecoutez maintenant ce rire net et clair,

Retournez-vous vers lui. Ne regardez pas trop haut, car cette rieuse est une toute petite personne, mais qu'elle est à l'aise dans sa petitesse! Elle n'est que vivacité et prestesse. Sa physionomie a la mobilité de ses mouvements. Ses sentiments s'expriment à nu sur son visage. Ses yeux savent persuader, mais ses fines dents savent mordre et sa langue est affilée pour la riposte. Le comique des choses et des gens lui apparaît et elle le caractérise prestement. Ses yeux voient jusqu'en elle-même. Prenez garde, seigneur Vendramin, les fantômes même n'échappent pas à son regard, mais elle leur préfère la réalité, car elle en goûte pleinement les plaisirs et elle y mêle son rire qui sonne clair dans votre vieille demeure qu'elle anime du claquement de son vif talon autoritaire, de même qu'elle parcourt Venise, de son pas alerte qui ne s'égare jamais et qui sait toujours où il va. Je comprends, seigneur Vendramin, qu'il vous serait agréable d'emporter, dans un pli de

votre tabaro, cette menue personne au menu corps musclé et à la gracieuse figure, mais laissez-nous-la, bon Seigneur, et tordez plutôt le cou à son mari qui trouble la paix de votre mezzanino par son agitation de gros bourdon et qui est vraiment mal assorti à cette fine mouche...

HÉLAS! le seigneur Vendramin n'est pas venu nous visiter et bientôt il va falloir quitter le mezzanino et sa chambre dorée. Je ne verrai plus sur ses panneaux de faïence le Triomphe de Junon et la Chasse au lion, ni, aux angles de son plafond, les ravissants Chinois et leurs parasols à clochettes, ni dans le pavimento de mosaïque les lunaires fragments de nacre qui y sont incrustés. Je n'entendrai plus les grêles cloches fêlées de l'église del Carmine sonner dans l'air sensible, ni se quereller les ivrognes sur la fondamenta Foscarini, ni le patron de la grosse barque détacher sa chaîne de l'anneau, ni le silence de la nuit. En

partant, mon dernier regard sera pour la haute porte en glaces devant laquelle j'ai rêvé si souvent, à moins que, dans la petite cour, je n'aille jeter encore un coup d'œil sur la vieille carcasse de gondole qui, noirâtre et craquelée, y pourrit, tandis que sur le rio di Santa Margherita, attendra, chargée de nos bagages, celle qui va nous conduire à la gare.

VENISE MENACÉE

Paris. 1915-1918.

C'EST un de ces soirs de lune semblables à celui par lequel j'arrivai pour la première fois à Venise et où, pour la première fois, je montai sur l'altana du Palais Dario. En pensée, je franchis la distance qui me sépare de tant de beaux souvenirs et, en pensée, me voici revenu, une fois encore, dans la ville bien-aimée. Elle est toute au silence et à la nuit; elle est toute à la solitude lunaire. Je parcours ses calli désertes, je traverse ses campi vides qu'encadrent des façades obscures, ses ponts

où mon pas ne croise nul pas. Pas une gondole sur les canaux; pas un fanal au traghetto. Aucune lumière aux fenêtres soigneusement closes. De loin en loin, une ampoule répand à travers un verre teinté une clarté bleuâtre. Je marche comme dans un rêve, le rêve d'une ombre qui errerait dans une ville morte, et cependant je sais fort bien où je vais. Ce chemin, je l'ai parcouru cent fois; j'en connais tous les détours, les heures de lumière et de soleil, aussi bien que les aspects nocturnes. Cent fois, j'ai tourné l'angle de cette calle, monté les marches de ce pont, suivi cette fondamenta. Cent fois, mon pas a retenti sur les dalles de ce campo, sous la voûte de ce sotto portico. Je reconnais ce campiello où coule une fontaine. Maintenant je n'ai plus qu'à contourner le mur rouge de ce jardin et à enfiler ce ramo. Me voici arrivé. Au branle de la sonnette, cette porte va s'ouvrir et je n'aurai même pas à dire : c'est moi...

La porte s'est ouverte, en effet, quoique

la sonnette ait tinté bien sourdement dans le silence, car tout est silence en cette Venise nouvelle. Silencieusement, je fais signe à Carlo que je n'ai pas besoin qu'il m'accompagne. Ne le connais-je pas dans ses recoins, ce Palais Dario? Je m'y dirigerais les yeux fermés. Mon pied trouve de lui-même les degrés de l'escalier. Je monte doucement, posément. A chaque étage, je m'arrête. Au dernier, je pousse la petite porte et je grimpe les marches roides qui s'offrent à moi. Soudain l'air me frappe au visage et je débouche en plein clair de lune. L'astre éclatant est juste au-dessus de l'altana, comme en ce soir de jadis où, pour la première fois, j'ai atteint sa plate-forme aérienne, mais, ce soir, je n'y suis pas seul. Quelqu'un m'y a précédé. Je vois un homme accoudé à la rampe de bois. Il m'apparaît de dos. Immobile, il a la tête levée vers le ciel. Que regarde-t-il donc ainsi avec tant d'attention? Le ciel est pur. Pas un nuage. Le dôme voisin de la Salute y gonfle sa rondeur

argentée, et les volutes de marbre qui le soutiennent ont la blancheur du sel marin. Qu'épie-t-il donc, ce veilleur taciturne? Qu'attend-il ainsi du haut de cette altana?

Soudain, l'homme a fait un geste. Est-ce un signal, un appel? Est-ce ce geste qui a déchiré le silence où s'enveloppe la ville endormie en son suaire lumineux, est-ce lui qui a déchaîné l'orage de bruit qui, tout à coup, s'amasse sur son transparent repos lunaire? Ce grondement rauque et lointain qui remplit l'air, est-ce le rugissement de bronze du Lion de Saint-Marc? Sa gorge fabuleuse avertit-elle de quelque danger Venise guerrière, Venise menacée qui se hérisse d'une crinière de fusées, qui bourdonne de voix tonnantes, les unes graves, profondes, les autres aigres, aiguës? A l'horizon se croisent des lignes de feu. Venise en sursaut s'exalte d'une sorte de fête terrible. Le formidable concert s'organise. Du rivage du Lido, des îles, de tous les points de la Lagune, le tir de barrage éclate contre l'invisible

ennemi qui s'approche et qui rôde, ailé et sinistre, autour de la magnifique proie qu'il convoite de dominer de son vol néfaste. Venu de loin, il a profité de la nuit de lune, de même qu'il choisit aussi les nuits obscures, pour tenter son œuvre barbare, malgré les projecteurs qui, de leurs longs pinceaux de lumière, le recherchent à travers l'espace. Qu'une chance heureuse le favorise et un instant lui suffira pour accomplir son furtif et mortel exploit! Qu'un doigt pousse un déclic et la lourde bombe, sur le but touché, dispersera ses éclats meurtriers! Un instant, et l'atroce, l'aveugle torpille aura détruit quelque antique, quelque inestimable merveille, brisé quelque statue, émietté quelque sculpture, produit son stupide ravage! Il y aura des murs écroulés, des pierres fracassées, des voûtes percées, des plâtras et des débris. Il y aura du sang dans l'eau de quelque rio, sur les dalles de quelque campo. Il y aura des blessés et des morts. Et le messager de ruine et de deuil repartira dans le

ciel sombre ou clair et regagnera son aire pour y annoncer sa criminelle réussite. Tant pis! N'est-ce pas la guerre? Pourquoi le grand port adriatique échapperait-il au sort commun?

La guerre! Que de fois, durant ces années, n'ai-je pas fait ce même rêve éveillé! Que de fois ma pensée inquiète n'est-elle pas allée vers Venise menacée, en attendant l'heure où elle serait enfin Venise sauvée! Bien souvent, je me suis fait conter la vie de la belle assiégée. Je la voyais, comme me la décrivaient ses visiteurs; je la voyais, après ses nuits d'attente tragique ou d'attaque aérienne, reprenant patiemment son existence résignée et stoïque, sa vie transformée et réduite. Je la voyais, remplie d'uniformes, centre de défense marine et terrestre, vivant les espoirs et les angoisses des heures successives. Parfois on y sentait l'approche de la catastrophe, quand le canon grondait sur les bords voisins du Piave, quand la victoire semblait fuir, les ailes brisées, et que la dé-

faite montrait sa face déplorable. Je voyais la ville illustre panser ses plaies. J'imaginais ses monuments les plus précieux protégés par des sacs de sable et par des remparts de béton. Malgré ces précautions, que de buts irréparables n'offrait-elle pas, et la nouvelle du désastre nous parvenait! Tantôt c'était la belle fresque de Tiepolo à l'église des Scalzi réduite en poussière, tantôt nous apprenions qu'une bombe avait effondré la voûte de Santa Maria Formosa. Si le voisinage de la gare du chemin de fer et de l'Arsenal expliquait ces deux attentats, que visait l'avion autrichien dont l'engin s'abattit au parvis de la basilique de Saint-Marc? La beauté même de Venise était une cible.

On en avait sauvegardé tout ce qui pouvait être déplacé et mis à l'abri. Le Lion ailé avait quitté le sommet de la haute colonne de porphyre, suivi du quadrige de bronze, héritage de Rome et de Byzance. Les objets d'art des musées avaient été envoyés en lieu

sûr. Enlevés de leurs cadres, roulés, les tableaux fameux, gloire de l'Ecole vénitienne, avaient pris le chemin de l'exil. On m'avait raconté le départ de l'*Assomption* de Titien. Comme on ne pouvait enlever la toile de son châssis sans risquer de la détériorer, on l'avait placée debout sur une grosse barque qui devait la transporter par eau à Padoue. Ce fut ainsi que le chef-d'œuvre vénérable traversa la Lagune et remonta la Brenta, tandis que la population riveraine, accourue le long des berges, saluait, agenouillée et en se signant, l'image illustre et priait pour son retour.

Mais c'était Venise entière qu'il eût fallu transporter loin des risques qu'elle courait. Que lui réservait demain? Quel sort l'attendait? Entendrait-elle de nouveau les sabres autrichiens traîner sur les dalles de la place Saint-Marc? Anxieuse, certes, devant son destin, mais calme en son anxiété, elle continuait à vivre. Ceux des nôtres qui la visitaient en rendaient témoignage. J'en-

tends encore mon ami Jean-Louis Vaudoyer me décrire son attitude et ses aspects de guerre. Envoyé avec sa batterie, d'abord à Brescia, puis à Vicence où ses canons s'alignaient entre la Villa Valmarana et la Rotonda, il était, plus d'une fois, allé jusqu'à Venise; il avait dîné au Vapore; il était entré au café Florian; il s'était assis « sous le Chinois ». Je ne me lassais pas de l'interroger. Il avait passé devant le Palais Dario.

Il était encore une autre demeure vénitienne vers laquelle se reportait souvent ma pensée, cette Casetta Rossa, où habitait le prince de Hohenlohe. Je savais que, dès l'entrée en guerre de l'Italie, il avait quitté Venise, mais, Vénitien de cœur, il n'avait pu se décider à rentrer en Autriche et il s'était établi en Suisse, à Lugano, laissant sa Casetta Rossa à Gabriele d'Annunzio. Le poète, devenu un des héros de l'aviation italienne, n'y séjournait guère que le temps de reprendre haleine entre deux randonnées audacieuses. Il regagnait vite son poste de

commandement au Lido. C'était de là qu'il partait pour ses rondes aériennes et ses pointes aventureuses. Tantôt il allait survoler Vienne; tantôt, comme si les dangers de l'air ne lui eussent pas suffi, il tentait la fortune marine. Ce fut lui qui conçut et accomplit l'héroïque défi qu'on appela la beffa de Buccari. Une terrible jeunesse l'animait et il allait joyeusement, connaissant déjà toute la gloire, au-devant de la mort.

Il avait failli la trouver dans un de ses vols où il la provoquait. Relevé sous les débris de son avion brisé, une blessure atroce l'avait immobilisé de longs mois à la Casetta Rossa dans une cécité dont il ne s'éveilla qu'à demi. Avec quelles anxiétés nos amitiés recueillaient les nouvelles de ces semaines de souffrances et de ténèbres! Nous écoutions, le cœur serré, le récit de sa douloureuse épreuve, de son courage torturé, de sa patience martyrisée, puis les détails de sa convalescence et ses héroïques

ingéniosités : ces longues bandes de papier où il écrivait à tâtons les chants pathétiques de sa douleur et de sa nuit. Parfois nous relisions les strophes enflammées et magnifiques de la grande Ode qu'il avait composée au début de notre guerre et dont il avait offert à des mains amies le manuscrit superbe et précieux, auquel ses encres rouges et noires donnaient un aspect de deuil et de sang. Puis, il était parti pour « sa guerre » et sa voix nous était parvenue d'au delà des monts, du seuil de l'histoire, avec l'éloquence de ses généreux appels et de ses irrésistibles harangues.

Que de fois n'ai-je pas songé, au cours de ces années, Gabriele d'Annunzio, à nos rencontres passées! Que de fois ne me suis-je pas redit ce que je savais de cet étonnant personnage, depuis le jour où je l'avais entrevu, du haut de l'altana du Palais Dario, quittant cette Casetta Rossa, désormais historique et où, entre deux vols audacieux, il venait se reposer à entendre de la musi-

que et à réciter des vers! Figure déjà légendaire, la guerre lui avait ajouté des traits. Fils d'Apollon, il était devenu aussi fils de Mars.

En lui le poète s'était achevé en soldat. Ses Muses avaient donné la main à Bellone, accusant sa ressemblance avec les grands aventuriers italiens du Quattrocento, aussi habiles à rimer un sonnet qu'à manier l'épée. Je me le rappelais, avant sa consécration héroïque, déjà prodigieux de vie subtile et puissante, d'instincts souverains, en possession de toutes les inspirations et de toutes les ruses du génie. J'avais hésité à l'approcher durant le premier séjour qu'il avait fait à Paris lorsque l'on y avait représenté son drame : *La Ville morte*. Je craignais un peu sa gloire bruyante. J'avais tort, car je m'aperçus plus tard que ce grand poète était le plus charmant des amis. J'en fus convaincu dès que le prince de Hohenlohe nous eut présentés l'un à l'autre dans un petit thé, à Venise, chez Sante

Ortes, via del Venti due Marzo, près de san Moisè.

Nous nous retrouvâmes plus d'une fois à Paris, mais ce fut surtout à l'époque où, exilé volontaire, il s'était fixé au Moulleau, près d'Arcachon, que nos relations prirent un caractère plus familier. Gabriele d'Annunzio, éloigné momentanément de sa patrie, avait choisi ce coin de terre mi-landaise, mi-girondine pour y planter sa tente parmi les sables blonds et les pins odorants. Cette tente était une très agréable villa, la Villa Saint-Dominique, dont il avait fait un logis fort annunziesque, orné de belles photographies et de nobles moulages, meublé avec goût, confort et raffinement, logis de retraite, de rêverie et de travail. Le portique en était décoré d'une rangée de ces tridents dont les pêcheurs de la Teste de Buch se servent pour percer d'un triple dard les thons ensanglantés. Auprès de la villa se voyait le chenil des lévriers aux beaux noms et aux formes souples et,

dans le jardin qui descendait jusqu'à la grève, un haut mât permettant d'arborer sur l'enclave d'exil du poète le pavillon national aux armes de Savoie.

Car c'était une véritable principauté que cet enclos Saint-Dominique, apanage d'un prince du Verbe et de l'Esprit, souverain des mots, des images et des rythmes. On y était accueilli avec toutes les grâces de l'amitié; il en sortait mille prévenances charmantes et délicates. J'ai connu peu d'hommes plus attentifs à faire plaisir que Gabriele d'Annunzio, surtout si ses courtoisies étaient destinées à faire sourire quelque beau et sympathique visage féminin. C'étaient alors les présents les plus gentiment inattendus : bonbons, friandises, flacons d'essence distillée par le poète lui-même, fleurs délicieusement assorties, messages de haut et galant style, écrits de la magnifique écriture du maître sur de larges feuilles de papier qu'illustrait la devise choisie par lui et inscrite sous une branche

de laurier, messages qu'apportait, au galop de son cheval, un étonnant serviteur à mine brigandesque et romantique, la moustache en croc, la plume au feutre, la cravache en main et que Gabriele d'Annunzio désignait du nom mystérieux de « l'homme pisan ».

Ces souvenirs me sont revenus bien souvent lorsque je songeais avec angoisse au sort de Venise. Echapperait-elle au tragique destin qui la menaçait? Laquelle de ses merveilles subirait demain l'éclat destructeur de la bombe imbécile? La guerre ne laisserait-elle de Venise qu'une ville en ruine? Quel palais, quelle église ne seraient plus demain qu'un amas de marbres brisés et de briques émiettées? Serait-ce le Dario? Serait-ce la charmante et baroque Santa Maria del Giglio plus connue sous le nom de Maria del Giglio, plus connue sous le nom de Santa Maria Zobenigo, devant laquelle nous avions passé tant de fois en débarquant du traghetto San-Gregorio? Fondée par la famille des Zobenigo, celle des Bar-

baro l'avait reconstruite au XVIII[e] siècle. C'est de cette époque que date sa façade d'un bon et amusant style baroque. Les statues des principaux membres de la famille Barbaro occupent les niches pratiquées entre les colonnes du portail. Des bas-reliefs y représentent les batailles navales où s'illustrèrent sans doute les personnages dont nous pouvons admirer les sages et valeureuses attitudes et, pour compléter cette décoration guerrière et civique, l'architecte a fait figurer dans le marbre du soubassement les plans d'un certain nombre de villes dont les noms proclament l'étendue de l'antique puissance vénitienne.

Je me suis arrêté maintes fois devant ces plans orgueilleux et naïfs, placés à la hauteur du passant et qu'il polit de la main. Certes ces représentations cartographiques ont peut-être plus de pittoresque ornemental que d'exactitude documentaire, mais elles retiennent l'attention et l'amusent. On y voit

marquée la forme des enceintes et des fortifications. On y suit l'emplacement des tours et des bastions comme dans une vue à vol d'oiseau quelque peu schématique et approximative. Des cartouches portent inscrit le nom de la cité. Grâce à cette précaution, nous savons que nous sommes devant Zara ou Spalato, devant Corfou, devant Candie ou Famagouste et il n'en faut pas plus pour que notre imagination se mette en branle et pour que nous évoquions l'époque où Venise, reine des mers, enfonçait dans le sable des lointains rivages les ongles de son Lion ailé au vol triomphal.

En songeant à ce nom de Famagouste gravé au marbre de Santa Maria Zobenigo, ma pensée allait vers cette île de Chypre où Gabriele d'Annunzio a placé la scène de son beau drame : *la Pisanella;* à Chypre, jadis vénitienne et que Venise ne se laissa arracher qu'après un siège héroïque et mémorable que soutint, à Famagouste, contre les Turcs du sultan Selim, le procurateur

de Saint-Marc, Marc-Antoine Bragadin, dont la peau d'écorché vif servit d'enseigne sanglante à la férocité des vainqueurs et dont le tombeau vide s'élève parmi les sépultures dogales en l'église de San Giovanni e Paolo. Je me souvenais d'avoir visité à Famagouste les ruines de son palais. Quelques pans de murs, quelques colonnes encore debout, permettent d'en restituer à peu près l'aspect. A l'intérieur, on a disposé une sorte de jardinet où s'amoncellent, en pyramides, de gros boulets de pierre qui datent du fameux siège de 1571 auquel ne survécut pas la grande ville cypriote, maintenant simple bourgade perdue dans l'énorme enceinte fortifiée qui l'encercle d'une rude couronne murale.

J'y avais pénétré, quelques années auparavant, au cours d'une croisière en Méditerranée. C'était par un jour brûlant. Quand nous débarquâmes sur le quai, on sentait à travers les semelles la chaleur de la dalle foulée. Dans la haute et massive muraille,

une poterne ouvrait sa voûte oblique. Le Lion de Venise, sculpté dans un bloc de marbre, semblait garder l'entrée de la cité défunte. Ah! que n'agitait-il sur nos fronts ses ailes immobiles! Leur souffle bienfaisant eût rafraîchi l'atmosphère de fournaise qui nous entourait et où nous avancions dans une épaisse poussière qui étouffait le bruit de nos pas.

Nous parcourûmes la déserte Famagouste. Çà et là, un poivrier dessinait sur le sol son ombre parcimonieuse; çà et là, un palmier dressait vers le ciel ses palmes sèches. Tout était solitude et désolation, silence et aridité. Dans cet isolement, l'antique cathédrale Saint-Nicolas arquait sa nef gothique, montrait son portail majestueux, élevait ses tours robustes. Seule, elle témoignait encore d'un passé glorieux que la foi et le courage de ses défenseurs n'avaient pu protéger contre la conquête musulmane, et sa protestation rendait encore plus mélancolique l'aspect de ces remparts inutiles qui l'entou-

raient de leurs bastions trapus, de leur triple fossé et dont l'appareil guerrier avait été impuissant à résister au furieux assaut des soldats du Croissant.

Ce fut cette impression de destruction et de désastre que j'emportai de ma visite à Famagouste lorsque je revins à bord du bateau. Il était seul à l'ancre dans le port où se pressaient jadis les nefs franques, les barques génoises et les rouges galères de Venise. Lentement le soleil se couchait dans une pourpre magnifique. Les eaux, les pierres, l'air étaient teints d'une égale splendeur. Au-dessus de la ligne crénelée de la haute muraille qui longeait la mer, les tours et le chevet de Saint-Nicolas apparaissaient dans une gloire de résurrection. Les cimes des palmiers évoquaient des jardins invisibles. On pouvait croire que, derrière ce mur qui la masquait, l'antique cité groupait ses palais et ses maisons, enchevêtrait ses rues, avait repris sa vie populaire et superbe. Ce que nous venions de voir n'était

qu'un sortilège maléfique et nous avions été les jouets d'une illusion néfaste. Famagouste n'était pas morte. Elle existait encore, telle qu'en son temps de chevalerie et de chrétienté, elle allait, des cendres chaudes sous lesquelles le magicien nous l'avait cachée, renaître comme un merveilleux phénix, et tout à l'heure, par la poterne de la muraille, n'allions-nous pas voir sortir et venir à nous le cortège du prince de Tyr ou du procurateur de Venise?

Non, les hauts murs qui entourent Famagouste ne veillent qu'une cité morte et qui s'obstine dans son néant. Famagouste s'est refusée à revivre et c'est ce qui en fait un lieu unique en sa grandeur désolée. En vain, on a creusé son port, en vain on a élargi ses quais, en vain on a percé dans ses murs des ouvertures, en vain un chemin de fer la relie à Nicosie, capitale de l'île. Famagouste est demeurée inerte. Quelques maisons abritent ses rares habitants. De plus rares touristes la visitent. A ceux qui veulent prendre

une idée de ces villes d'ancienne chrétienté qui furent les boulevards militaires de la Croix contre le Croissant, Malte ou Rhodes suffisent, plus accessibles et moins lointaines. Elles ont certes leur pittoresque, l'une avec ses « auberges » et ses bastions, l'autre avec sa rue des Chevaliers dont les façades s'illustrent de blasons héraldiques et où doivent rôder, le soir, des fantômes armés. Mais Famagouste est plus éloquente encore en sa solitude et en son silence et elle a aussi ses ombres fameuses. N'est-ce pas dans son port, aujourd'hui déserté, qu'aborda jadis la galère qui conduisait à Chypre le More basané à qui la République de Venise remettait le sort de ses armes? N'est-ce pas sur ce même môle, où la flotte des pirates débarqua la mystérieuse Pisanella de Gabriele d'Annunzio, que la blonde Desdémone attendait la venue du sombre Othello? Aussi bien morte que vivante, Famagouste a inspiré les poètes. Ils ont mêlé des pierreries à sa cendre et tressé à sa lourde et

guerrière couronne de pierre une double feuille de lauriers.

Plus d'une fois, pendant que je me laissais aller à ces rêveries, une voix les interrompait, une voix qui était un gémissement et un cri. Dans le silence nocturne, sur Paris endormi, elle s'élevait soudaine et vigilante; elle emplissait l'espace de sa sonorité successivement profonde, grave, stridente, aiguë, et elle se prolongeait avant de s'éteindre pour recommencer sa modulation sinistre, qui était un avertissement et un signal. A l'appel lancé par la sirène, d'autres voix bientôt répondaient, tandis que les projecteurs fouillaient le ciel dangereux où bourdonnaient les moteurs et que les canons de la défense barraient la route de l'air à l'invisible ennemi. Un grondement de fer et de feu enveloppait Paris, auquel s'ajoutait parfois l'éclatement des bombes et des torpilles que laissait choir sur la ville survolée

le passage furtif et meurtrier des gothas. Alors ma pensée unissait à Venise menacée Paris sur qui planait la même menace et je frémissais d'une même angoisse à songer qu'un projectile stupide pouvait écorner la colonnade du Louvre ou défigurer la façade du Palais Ducal, crever les voûtes séculaires de Notre-Dame ou défoncer les antiques coupoles de Saint-Marc, détruire une de ces « choses de beauté » qui sont, selon l'expression de Keats, « une joie pour toujours ». Puis l'alerte prenait fin et, dans le ciel, les cloches se mettaient à sonner. Je les écoutais lointaines, fraîches, cristallines; j'écoutais leurs voix d'espérance qui, un jour, dans tous les clochers de France et dans tous les campaniles d'Italie, sonneraient les Pâques de la paix et le Noël de la victoire.

LES PALAIS ET LES JARDINS

Paris. 1920.

J'ÉTAIS allé, l'autre jour, passer la journée à Versailles, une de ces journées d'octobre, si belles en leur beauté d'automne, car l'automne est vraiment la saison royale en cette cité des eaux et des arbres. Certes, le printemps y a de graves et douces délices, de fières grâces qui préparent les magnifiques et pesantes pompes de l'été; l'hiver dénude mieux l'harmonie de ces lieux dont l'équilibre est de symétries répétées et de correspondances calculées, mais l'automne y étale l'accord de ses or-

gueilleuses splendeurs et de ses souveraines mélancolies. C'est la saison des après-midi voilés de brumes légères ou éclairés de tendres soleils, où les couchants resplendissent de tous les feux et s'apaisent en toutes les cendres de la lumière. C'est la saison où l'odeur des eaux dormantes se mêle à celle des feuilles tombées et où se compose, de leur contact, un enivrant parfum d'adieux et de solitude; où le pas se fait mystérieux dans les allées jonchées, sous les voûtes d'ombre qui se dorent et s'allongent en perspectives et en percées indéfinies. C'est la saison où les bassins pensifs reposent en leurs margelles de porphyre, où les statues sont le plus vivantes et se transforment au crépuscule en fantômes de marbre et de bronze, où les dieux deviennent plus divins et les déesses plus humaines, où les sphinx parlent tout bas aux enfants nus qui les chevauchent, où les fontaines murmurent le mieux leurs humides secrets et retombent des vasques dans plus de silence, où les

ronds-points offrent à nos incertitudes les issues les plus indécises, où les bosquets enferment le plus de mystère. C'est la saison des jardins, où les parterres se parent de leurs dernières fleurs, où l'amertume éternelle des buis et des ifs en pyramides survit au parfum éphémère des frêles corolles. C'est la saison de Versailles...

J'étais venu, une fois de plus, y saluer la fête qu'elle donne aux yeux. Elle commence aux premières dorures des frondaisons, atteint son apogée quand leurs ors en font un frémissant décor végétal, et elle marque son déclin par des éclaircies en leur masse diminuée. Alors même, s'il s'en dégage quelque mélancolie, le spectacle de ce déclin conserve un charme persistant. Versailles est davantage à ceux qui ne lui demandent nul attrait exceptionnel et se contentent de sa beauté quotidienne. Je l'aime en ces fins d'automne où dans le parc moins fréquenté on ne croise plus guère que de rares promeneurs. C'est le temps où les orangers

regagnent sous les terrasses leur domaine souterrain. On rassemble leur troupeau dispersé. On les rencontre en leurs larges caisses pachydermiques rejoignant, à lents tours de roues, leur abri hivernal. Mais l'instant de leur migration n'est pas venu tant que le parc est encore en sa maturité dorée. Il en était ainsi, en ce jour d'octobre de l'autre jour. Après avoir rapidement visité quelques aspects préférés du Palais, j'en étais sorti sur le Parterre d'eau et, par maints circuits, j'avais gagné le Bassin d'Apollon. De là j'allais me diriger vers les Trianon et, comme je passais devant l'enclos rustique que l'on appelle la Petite Venise, je m'arrêtai.

La Petite Venise! A ces mots que je me répétais comme une sorte d'incantation, j'éprouvai une impression singulière. Un appel irrésistible m'entraînait loin des lieux où je me trouvais. Toute la beauté qui m'environnait avait disparu soudain. La Petite Venise! Le Grand Canal! C'était Venise tout

entière qui s'imposait à ma pensée et à mon désir. Pourquoi étais-je ici, en ce jour d'octobre, au lieu d'être là-bas dans l'autre Cité des eaux, celle qui avait été l'enchanteresse de tant de mes automnes? Soudain, je me sentais saisi d'une brusque envie de retrouver l'enchantement dont les circonstances m'avaient privé. Versailles, ses nobles architectures, ses perspectives, ses jardins, je les eusse échangés avec une joie ingrate, contre un de ces jardins vénitiens qui, au flanc de quelques palais, enclosent de leur mur rouge les parterres où fleurissent la blanche tubéreuse et la sauge écarlate, où, du sol limoneux s'élève un cyprès dont la pointe aiguë fait une ombre pareille à celle du gnomon anguleux sur la table du cadran solaire, car Venise dispose du peu de terre ferme que lui conserve la parcimonieuse Lagune, pour y ménager, çà et là, des enclos d'arbres et de fleurs. Et voici que tout à coup ils reparaissaient à ma pensée, ces lointains jardins vénitiens, et j'adressais

à leur souvenir un salut de tendresse et de regret.

LE premier jardin vénitien où je pénétrai fut celui du Palais Dario. Dès le matin de ma première arrivée, du haut de la loggia sur laquelle donnait ma chambre, je l'aperçus, carré, en son mur de briques rouges, avec ses allées et ses parterres symétriques. Bientôt il me fut familier et j'y allais faire ma cour aux grasses filles de Pomone qui, de leurs gaines de bois vermoulu, haussaient leurs bustes opulents et soutenaient de leurs bras vigoureux les arceaux d'une treille. Elles avaient de robustes appas et le soleil chauffait leurs seins rebondis et leurs ventres bombés. J'aimais à marcher auprès d'elles sur la terre molle et un peu spongieuse des allées, mais bientôt Venise m'appelait et je laissais là mes ligneuses amies pour les mille curiosités qui m'attiraient, parmi lesquelles une haute porte que dominaient les verdures secrètes d'un jardin.

Je l'imaginais composé de bosquets, et orné de statues. Je ne pensais guère alors que j'en aurais les clés, un jour, et qu'un jour j'habiterais le bizarre Palais Venier dont il dépendait.

A cette époque, le Palais Venier dissimulait son nom patricien sous la dénomination bourgeoise de Casa Barbier. Il était devenu une de ces pensions de famille comme il y en a beaucoup à Venise. Celle-là était volontiers fréquentée par des Français et elle avait en ce moment pour pensionnaire Jean Lorrain. En apprenant mon séjour dans son voisinage, car tout se sait à Venise, il m'avait fait demander de l'aller voir. Je le trouvai en train de se promener dans le jardin de la Casa. J'avais, avec Lorrain, des relations amicales. Mon aîné, il s'était montré sympathiquement et généreusement favorable à mon début dans les lettres. C'était un écrivain de talent et un satiriste dont l'observation déformait curieusement la réalité et en tirait de singuliers effets de comique et de

tragique, une sorte de fantastique inquiétant et saugrenu. Grand, gros, la face carrée et puissante, les yeux saillants, il se vêtait volontiers d'étoffes voyantes que rehaussaient des cravates excentriques. Il se coiffait de feutres pittoresques et se parait de bagues bizarres. Ainsi accoutré, il allait et venait, remuant, agité, encombrant, bavard, exubérant, naïf et roué à la fois, se répandant en paroles et en gestes, contant avec esprit et verve des histoires baroques, caustique et cruel, médisant, injuste, exagéré en ses haines et cachant sous sa causticité et sa médisance de réelles qualités de cœur, de même que sous ses façons de journaliste à la mode, survivaient un sincère amour du beau et le respect de la poésie. Nous causâmes. Venise le ravissait. Il prétendait y respirer une atmosphère morbide. Il voyait en elle le lieu de rendez-vous des vices cosmopolites, le théâtre de toutes les décadences et de toutes les pourritures, Venise la vénéneuse distillant ses poisons. Son imagination de conteur

se complaisait à ces chimères et, tout en parlant, il me désignait, du bout de sa canne, l'honnête Casa Barbier qu'il déclarait hantée de spectres et de fantômes. J'eus plus tard l'occasion, quand j'habitai la Casa Barbier redevenue le Palais Venier, d'en expérimenter par moi-même les prétendus maléfices et le seul revenant qui y troubla jamais mon repos fut le rat familier, le taupo qui montrait parfois en quelque interstice des boiseries ses longues moustaches et sa longue queue.

Il est vrai que ce vieux Palais Venier ne fut pas toujours un asile de silence et de repos. Après la mort de Mme de la Baume, il fut loué par la marquise V... dont la beauté avait quelque chose de fantomatique. Très grande, très maigre, très pâle, la belle Italienne, qui avait un peu les allures d'un modèle de Rops, et l'aspect macabre d'une goule élégante, y donna des fêtes costumées, où l'on voyait un pianiste nu, peint en or, et où l'on exhibait de jeunes

léopards que l'on avait prudemment piqués à la morphine avant de les produire en société.

Je n'ai pas assisté à ces fêtes, car elles avaient lieu pendant la « saison », au moment où affluent les touristes et où le Lido est envahi par les baigneurs. Or, j'ai toujours évité cette « saison » vénitienne. Venise me suffit et je ne recherche pas d'autres plaisirs qu'elle-même. Cependant, je ne dédaigne nullement celui des agréables et sympathiques rencontres que l'on y fait. Parmi celles-là, je note le souvenir d'avoir pris part à un dîner offert au Vapore par le comte Primoli à M. et Mme Raymond Poincaré. Ce fut aussi une charmante promenade que celle que je fis en Lagune avec Mme la comtesse de Behague, en compagnie du grand peintre Sargent et j'ai gardé une vive mémoire d'avoir, dans le beau décor de la place Saint-Marc, conversé avec Mme la comtesse de Noailles, venue chercher à Venise quelques-uns de ses « Eblouissements ».

Mais ce n'étaient pas des agréments de société que je demandais à Venise. Les visages que j'y recherchais étaient les visages de marbre de ses palais. Ce sont eux qui forment devant notre esprit la figure de Venise et j'aimais aller en méditer les traits dans le silence des jardins qui offrent à la rêverie leurs secrets abris et leur mystérieuse retraite.

Ces jardins vénitiens, je ne les connais pas tous. Discrets, ils se dissimulent derrière les murs qui les protègent et n'en laissent dépasser que la cime d'un arbre ou la pointe d'un cyprès. Leur verdure enclose prend je ne sais quoi de plus rare et de plus inattendu qu'ailleurs. Certains se cachent sournoisement et il faut les chercher à l'écart, parmi les détours de la ville inextricable, dans ses quartiers éloignés. Il en est un, de ces jardins imprévus, dont je me souviendrai toujours, quoique je n'aie fait que l'entrevoir en passant. Je longeais une calle solitaire où était dressée une palis-

sade de planches dans laquelle une étroite porte s'entre-bâillait que je poussai du coude et qui s'ouvrit. Elle donnait sur un petit enclos, occupé presque en entier par une tonnelle feuillue d'où pendaient, à leurs souples filaments, de ces coloquintes grimpantes à écorce dure et qui ont la forme de gourdes ou de bouteilles. Il y en avait de diverses couleurs, de jaunes comme de l'or et lisses, de grenues dont se gonflait la peau verdâtre, d'autres striées et couvertes de dessins bizarres. Elles avaient je ne sais quoi de cabalistique et semblaient renfermer des élixirs mystérieux que l'on imaginait doux comme le miel ou amers de poisons. J'en touchai une, de ma canne; elle rendit un bruit sec. On eût dit que quelque magicien avait suspendu là, privées par son maléfice de leurs transparences et de leurs cristallines sonorités, tout cet étalage de verreries ensorcelées.

C'est aussi un jardin singulier que celui du signor A. Le signor A. est Turc et on dit

qu'il a été marchand d'esclaves à Khartoum avant de se retirer à Venise et de se mettre à collectionner des antiquités dont il consent parfois à se défaire. Ce fut en vue de quelque achat que Mme de la Baume me conduisit chez lui, au Palais qu'il habitait, non loin de l'église del Carmine et du rio di Santa Margherita. M. A. était absent, mais nous nous consolâmes de son absence, en nous promenant dans son jardin. On s'y promène parmi des dieux, des déesses et des héros dont les statues mutilées et moussues vous accueillent avec de nobles postures et de nobles gestes dont la perte d'une jambe compromet parfois l'équilibre et dont parfois le manque d'un bras interrompt la muette éloquence. Olympe d'invalides qui fait signe de son mieux au promeneur de continuer sa promenade sous le berceau d'une longue treille qui commence à se dépouiller et que bordent des carrés de potager où l'ombre d'un torse en cuirasse rampe sur les choux, où celle de quelque tête casquée se dessine

sur un linge qui sèche suspendu à une ficelle.

Il n'y a pas très loin du rio di Santa Margherita, au Palais Cappello sur le rio Marin. Là aussi est un jardin et un des plus charmants de Venise et qui voisine avec celui du Palais Gradenigo. Entrons-y. N'est-ce pas au Palais Cappello que logea Bonaparte durant les courtes heures qui lui suffirent pour détruire la Sérénissime République? Car ce fut lui qui brisa l'aile séculaire du Lion de Saint-Marc et signa le décret qui mettait fin au pouvoir des Doges. Désormais le Bucentaure ne les conduirait plus jeter dans l'Adriatique leur anneau nuptial. Ils s'éclipsaient devant ce jeune général, le vainqueur de Marengo et de Lodi. Par lui, Venise cessait d'être la ville des patriciens, des marchands et des masques pour devenir la ville des rêveurs, des artistes et des amants et s'endormir en sa merveilleuse mélancolie avec ses palais délabrés, ses canaux silencieux, ses jardins.

Un jour que je me promenais avec Aldo Ravà, il s'arrêta devant un Palais où il me proposa d'entrer. Il m'en dit le nom : le Palais Mangili. Il était situé non loin du pont de Rialto et contenait un plafond et quelques tableaux intéressants. La visite terminée, et comme nous allions nous retirer, j'avisai une lampe posée sur un guéridon. C'était une lampe ancienne, munie d'un abat-jour de soie verte. Elle n'avait rien de remarquable et cependant je l'avais remarquée. Comme je la considérais, Aldo Ravà s'approcha. « Ah! oui, cette lampe, elle a servi à Bonaparte lorsqu'il logea au Palais Cappello. Voyez, il y a une inscription. » Je me penchai et soudain j'évoquai le maigre et pâle profil, la main fine soutenant le front génial, l'habit à larges revers et l'œil d'aigle fixant cette clarté nocturne, humble sœur des éblouissements de l'avenir, parcelle déjà lumineuse de l'astre qui devait resplendir au ciel impérial.

La première fois que je pénétrai dans le

jardin du Palais Cappello, ce fut sur la fin d'une belle journée. Des fleurs d'automne parfumaient les plates-bandes et, dans l'une d'elles, un grenadier gonflait ses grenades éclatées et mûres. Je m'y suis promené si lentement qu'il me semblait avoir vécu des années et des années, dans cet étroit et long jardin qui aboutit à une sorte de temple dont le fronton à l'antique s'appuie sur des colonnes palladiennes et qu'enferment de hauts murs dont l'un s'orne d'un singulier décor architectural. Il se compose d'une arcade centrale abritant une statue mythologique à demi brisée qu'accompagnent, placées dans des niches et accostées de pilastres d'ordre rustique, deux autres statues que leur qualité de déesses ou d'héroïnes de la Fable n'a pas préservées des injures du temps et que j'ai revues, plus tard, par un jour de soleil, toutes chaudes d'été dans l'air où bourdonnaient des abeilles et où tiédissaient les molles odeurs des glycines fleuries.

A BEAUCOUP des palais de Venise, et des plus beaux, manque l'agrément d'un de ces jardins. Ils se contentent de leur beauté architecturale, mais certains n'offrent pas seulement le spectacle magnifique, charmant ou singulier de leurs façades où le byzantin se mêle au gothique, où le style élégant et noble de la Renaissance voisine avec les pompes emphatiques et contournées du baroque, avec les fantaisies tarabiscotées du rococo. A Venise, maints palais sont accessibles au visiteur, même de passage. Pour les autres, il est bien rare qu'une insistance adroite ou quelque occasion favorable ne vous en permette l'entrée. Les propriétaires de ces belles demeures sont généralement complaisants aux curiosités sans indiscrétion et qui témoignent d'une sincère admiration artistique. La juste fierté de la merveille dont ils sont les heureux dépositaires les rend accueillants par le sentiment de ne pas s'en réserver à eux seuls le

privilège. Ils ne s'attribuent que celui de les entretenir dignement et d'en assurer la conservation et le bon état. Quelques-uns poussent ce soin jusqu'au scrupule.

J'en eus une preuve dans une visite que je fis à la Cà d'Oro, qui est un des joyaux parmi les plus précieuses « pierres de Venise ». Après avoir passé par des mains diverses, elle était échue à celles du baron F... mais y était parvenue avec des marques visibles de délabrement. Or le baron F... avait entrepris de les effacer, et on était en train d'accomplir dans le palais des travaux d'aménagement et de solidité.

Le baron F... non seulement les dirigeait et les surveillait, mais encore il y participait. Ce fut ainsi que je le trouvai, agenouillé sur un pavimento de mosaïque et occupé à en réparer lui-même les fissures en y remplaçant les petits cubes de marbre absents par d'autres petits cubes de marbre exactement pareils à ceux qui manquaient, et cela avec une patience et une minutie admirables, de

façon à ce qu'il fût impossible de distinguer du tout les parties qu'il y avait ajustées. Aussi eûmes-nous quelque hésitation à le déranger de son travail pour qu'il nous montrât le pathétique Saint-Sébastien de Mantegna qu'il venait d'installer au fond d'une sorte d'oratoire en un cadre digne de son émouvante et tragique beauté.

C'est au travail que l'on trouvait Mariano Fortuny quand on l'allait voir à son magnifique Palais Orfei, à San Benedetto. Dans ce hautain et sévère édifice, un des plus complets du quattrocento vénitien, il avait installé ses ateliers de teinture et de broderie, son ouvroir d'étoffes décoratives et vestimentaires, où la sûre ingéniosité de son invention adaptait d'anciens modèles de tissus à des usages modernes sans en altérer le caractère et le style. Les soies, les velours, les brocarts, les toiles imprimées s'y prêtaient à la tenture et à l'habillement. Mariano Fortuny avait donné à l'antique Palais Orfei une vie et une acti-

vité artistiques dignes du temps de l'ancienne Venise, tout en respectant la beauté quelque peu rébarbative.

D'ailleurs l'Orfei n'était pas le seul palais de Venise qu'eussent utilisé les besoins de la vie actuelle, commerciale, industrielle, ou administrative. Le Palais Corner della Cà Grande n'est-il pas devenu la Préfecture, et le Palais Grimani la Cour d'appel? Un Palais Contarini Mocenigo ne sert-il pas de siège à la Compagnie des Eaux? D'autres n'ont-ils pas été transformés en hôtels? D'autres ne sont-ils pas occupés par des antiquaires, comme le Palais Moro Lin sur le Grand Canal, et le Palais Balbi à l'angle du Grand Canal et du rio Foscari? N'ai-je pas vu le même sort advenir à la charmante Abbazia di San Gregorio? Heureusement ces « adaptations » sont en nombre assez limité, et Venise peut s'enorgueillir encore de beaucoup de palais qui ont échappé à ces nécessités et conservent toujours leur caractère de fastueuses demeures patri-

ciennes remplies d'œuvres d'art et riches en souvenirs du passé.

Le Palais Michiel delle Colonne est de ceux-là, que l'on appelle aussi le Palais Dona delle Rose et qui fut auparavant un Palais Barbarigo. On y accède, du Grand Canal, par un péristyle à colonnes, et, dans son vestibule, on est accueilli par une curieuse statue en bois représentant le Doge Michiel. L'escalier conduit au premier étage dans une grande salle dont les murs sont ornés de portraits de la famille Barbarigo, et où se trouve une magnifique lanterne dorée provenant du Bucentaure. Dans une autre salle, de belles tapisseries. Dans une autre encore un charmant plafond de Tiepolo, des meubles de laque, des porcelaines et une suite de tableaux de Longhi, représentant des scènes de chasse où l'on voit des Vénitiens du vieux temps se livrer à un de leurs plaisirs favoris. Ils en prenaient un aussi à rassembler des livres, des peintures et des gravures, et le Palais Querini, à Santa

Maria Formosa, nous donne assez bien l'idée de ce qu'était la demeure d'un de ces Patriciens lettrés d'autrefois, qui aimaient à se former des bibliothèques et des cabinets de curiosités. Ce Palais Querini est maintenant la propriété de la ville de Venise. On y voit quelques toiles de Longhi, et un étonnant portrait par Gian-Battista Tiepolo, du Procurateur Querini, qui devait être un terrible homme à en croire sa figure anguleuse et mauvaise de demi-bossu, une figure qui a quelque chose du masque de Voltaire et qui domine un corps contrefait dont les pourpres somptueuses d'un costume d'apparat ne dissimulent pas la disgrâce.

Disgraciée aussi, et une éternelle malade, cette Elisabeth Barrett, poétesse de talent délicat et d'âme fervente, qui fut la femme du grand poète Robert Browning. Browning aima passionnément l'Italie et y vécut tour à tour à Rome, à Florence et à Venise où il acheta le Palais Rezzonico. Le Palais Rezzonico est un des plus vastes de Venise avec

le Pesaro, le Pisani, le Grassi et le Vendramin, qui appartint successivement à la duchesse de Berri et la belle Mme Calergi, que chanta Théophile Gautier en sa *Symphonie en blanc majeur*, et dont mon ami Constantin Photiadès ne se doutait guère qu'il en deviendrait, un jour, l'érudit et subtil historien, lorsque nous nous promenions ensemble dans la Venise d'avant guerre en devisant d'art, de poésie et de musique, et que nous passions devant ce Palais Vendramin où mourut Richard Wagner. On ne pénètre pas dans les appartements qu'il occupa, et ceux que l'on visite n'offrent rien de bien curieux, de même que ceux du Palais Rezzonico où habita Browning. Il y logeait dans le mezzanino, laissant sans usage les grandes salles, de l'une desquelles Tiepolo peignit le plafond et dont une autre, qui servit d'oratoire, contient un autel rococo où est dissimulé un escalier secret. On avait de ces utiles précautions au temps des Inquisiteurs d'Etat, du Conseil des Dix

et des Sbires, au temps où le Bocca di Leone du Palais Ducal ouvrait sa gueule aux dénonciations anonymes.

Quelle que fut l'habileté de la police vénitienne, il y avait des moyens d'échapper aux griffes du Lion de Saint-Marc. Les Plombs ne gardaient pas tous leurs prisonniers. L'évasion célèbre de Casanova en est la preuve. Bien des vengeances privées devaient demeurer inconnues. Est-ce à une de ces vengeances qu'est due la présence du squelette d'homme que les ouvriers occupés aux réparations du Palais Manzoni Angarani découvrirent sous le pavimento d'une des salles? Cette découverte macabre n'empêche pas ce palais, actuellement propriété de la princesse E. de P..., d'être une des plus belles demeures de Venise et je n'ai jamais entendu dire qu'elle fût hantée par d'autres ombres que celles des grands musiciens dont la maîtresse du lieu est une fervente admiratrice.

Découvrir un squelette sous le pavimento

de sa chambre à coucher et boire dans son crâne le vin des vignes de Satan! Mort et damnation! N'eût-ce pas été une belle aventure romantique pour un Byron qui y eût trouvé un rappel de ses orgies juvéniles de Newstead-Abbey? Malheureusement, Venise n'a rien offert de pareil à l'auteur de *Childe Harold* qui se contenta de la scandaliser par ses amours, tantôt populacières, tantôt aristocratiques, car le donjuanesque Lord y inscrivit sur sa liste, à côté du nom de la noble et blonde comtesse Guiccioli, celui de l'orageuse et brune Margarita Cogni, épouse d'un boulanger. La noble dame ravennate y voisine, non seulement avec une *Fornarina*, mais aussi avec une certaine Marianne, femme d'un simple marchand. Il est vrai que ce marchand est un marchand de Venise,, mais les amours vénitiennes de Byron n'ont rien de shakespearien. Elles sont byroniennes, ce qui suffit à leur donner de l'intérêt, cependant elles ne devaient pas laisser de lui inspirer quel-

que lassitude, puisqu'il allait parfois chercher le silence et le repos au couvent des Mekhitaristes arméniens de l'Ile San Lazaro. Il y trouvait la solitude qui lui manquait dans celui des trois palais Mocenigo, sur le Grand Canal, qu'il avait loué pour y abriter son turbulent exil.

En feuilletant mes carnets vénitiens, j'y relis une note prise après une visite rendue à l'ombre tumultueuse de Byron. La voici. Elle est datée de 1912 :

« La princesse de L... m'avait proposé de me conduire au Palais Mocenigo. Je suis allé la prendre chez elle dans son petit mezzanino du Palais Valmarana, campo San Vio.

« Les trois Palais Mocenigo n'en font qu'un et je ne sais dans lequel des trois se trouve le salon où nous avons été reçus par la comtesse W.-M. Il est vaste avec un beau plafond en stuc de Vittoria. Le thé y était servi. La comtesse W.-M. est une femme d'une cinquantaine d'années et d'une dis-

tinction non sans charmes. Elle parle bien le français avec cette voix un peu rauque qu'ont beaucoup d'Italiennes. Son mari le comte W. est Autrichien. Maigre, avec une barbe grise, il marche en s'appuyant sur une canne. Tous deux m'ont fait visiter le Palais avec une parfaite bonne grâce. Comme il faisait déjà un peu sombre, nous allions de salle en salle précédés de domestiques qui portaient de grosses lampes, et cette promenade avait je ne sais quoi d'assez fantastique. Partout régnait une odeur mélangée de tabac, de fleurs fanées et d'humidité. Il faisait un froid glacial dans ces vastes appartements où l'on distinguait des frises peintes, des tableaux, des portraits de Doges et de Sénateurs, des lustres, des meubles disparates. Parfois un des domestiques élevait une des lampes pour éclairer une toile, un objet.

« Nous sommes descendus au mezzanino. Là, sous des plafonds bas, sont de nombreuses petites pièces aux murs décorés de stucs. Dans l'une d'elles on m'a montré le bureau

sur lequel Byron écrivait quand il était locataire du Palais. « C'était un locataire bien difficile et dont ma grand'mère eut bien à se plaindre », me dit la comtesse comme je prenais congé d'elle au haut du grand escalier d'où l'on apercevait, en bas, dans le vestibule, la statue d'un Doge de la famille Mocenigo, celui peut-être dont on m'avait montré, tout à l'heure, dans une vitrine, le corno ducal en drap d'or conservé comme une précieuse relique en témoignage d'un glorieux passé.

« J'ai pris rendez-vous avec la princesse de L. pour aller demain, avec elle, au jardin Eden, à la Giudecca. »

Le jardin Eden est, avec les Jardins publics, le plus grand jardin de Venise, mais les Jardins publics ne sont qu'une promenade, tandis que le jardin Eden est un lieu de rêverie solitaire et de silence marin. J'y suis allé bien souvent depuis le jour où mes amies du Palais Dario m'y ont conduit

pour la première fois. Elles étaient en relations avec M. et Mme E... M. E... était un homme déjà âgé et presque aveugle, mais s'il ne voyait guère son beau jardin, il « le respirait », disait-il, et ne se refusait pas à en laisser l'accès aux amateurs de silence et de rêverie. On le rencontrait parfois s'y promenant d'un pas fatigué, mais, le plus souvent, le jardin était désert. Un jardinier complaisant vous en ouvrait la porte et il était permis d'y errer en liberté. J'y ai passé bien des heures, en des saisons diverses, aux mois où il est tout fleuri de lis et d'iris, tout éclatant de l'écarlate des sauges, où les grappes pendent à la treille qui s'empourpre de la rougeur des pampres, au printemps et en automne, quand les glycines le parent de leurs lourdes grappes violettes, quand les chrysanthèmes l'embaument de leur amertume, quand les kakis du Japon mûrissent leurs petits globes orangés dont s'illumine l'arbre qui les porte. Je l'ai vu tout bourdonnant d'abeilles et hanté de furtifs

lézards, dans sa joie et sa mélancolie, en ses matins et en ses midis, sous le poids lumineux du soleil méridien, sous la caresse oblique des soleils couchants qui le dorent ou l'ensanglantent, en ses crépuscules, au moment où les roses qui bordent ses allées exhalent leurs odeurs amoureuses, où les premières lumières lointaines s'allument dans les îles de la Lagune, où il fait déjà sombre dans ses bosquets de cyprès, où il paraît si grand qu'il semble qu'on y pourrait marcher indéfiniment, où l'on respire le vent de la mer, où l'on a envie de penser tout haut et de parler à voix basse, où sur le sable blanc de l'allée que l'on suit, de sombres plaques de mousse ont l'air des pas mêmes de la nuit qui vient.

Je me souviens d'une de ces fins de journée, journée grise, au doux crépuscule humide et tiède. Nous avons marché longtemps sous la treille assombrie. Sur la Lagune, une lueur jaune traînait à l'Occident. Puis peu à peu tout est devenu indistinct, inconsistant,

le feuillage des arbres, la pierre des statues et des corbeilles de fruits sculptés, tandis que les grillons crissaient dans l'ombre de l'herbe mouillée...

Noire et souple, la gondole vogue à deux rames vers la Giudecca où l'église du Redentore dresse sa blanche façade palladienne à fronton et à colonnes, mais ce n'est pas là que nous allons aujourd'hui. Nous n'irons pas voir en leurs niches les statues d'Apôtres ou de Saints en carton peint et découpé qui y font trompe-l'œil et nous n'irons pas admirer dans la sacristie la collection des bustes en cire, munis de fausses barbes et de chevelures postiches, qui représentent à la Grévin les principaux personnages de l'ordre des Franciscains. Cette pieuse exhibition ne nous tente pas, pas plus que le spectacle qu'offre la Corte Grande avec ses singulières cheminées. Non, la Giudecca a un autre attrait pour nous. A gauche du Redentore, la gondole s'est in-

sérée dans l'étroit rio della Croce. De pauvres maisons le bordent en face d'un mur rouge qui s'interrompt par une encoche où est ménagé un escalier de quelques marches, au haut desquelles la chaîne d'une sonnette pend le long d'une porte. Ouverte par le gardien qui comprend et s'incline, on est dans une cour pavée de briques d'un rose usé, çà et là vert de mousses. De chaque côté, s'élève une maisonnette rustique à un étage, couverte de tuiles rousses. Au fond de la cour, un petit mur de pierre laisse un passage et offre à la caresse de la main deux de ces corbeilles où sont sculptés des fruits et qui sont l'ornement obligé de tous les jardins d'Italie, des plus humbles comme des plus magnifiques. Au delà, à droite, s'étend un petit pré où picorent des volailles et où paissent deux vaches, les seules de Venise. Leur présence ajoute un charme inattendu et bucolique à ce coin de prairie. Quelques pas encore et voici le jardin.

Il occupe presque toute la pointe Est de

l'île de Giudecca. Il est bordé, d'un côté, par un long mur au-dessus duquel on aperçoit le dôme de l'église des Zitelle, et, de l'autre, par la Lagune. Il est très vaste et divisé en parterres par des allées couvertes où la vigne grimpe et forme une voûte de feuillage. Çà et là, au croisement des allées, une statue se dresse sur son socle moussu en des gestes que l'injure du temps a faits inachevés. Le long des allées, des fleurs sont plantées. Les parterres en renferment de diverses. Les unes s'assemblent autour d'un bassin; les autres entourent un cadran solaire. A un rond-point veillent des cyprès. C'est tout, mais la beauté de ce jardin est faite de son étendue, de son silence, d'une sorte de simplicité, d'être spacieux et tranquille, abondant, car tout pousse aisément de ce sol humide où la terre végétale repose sur les boues solidifiées de la Lagune, et c'est d'elle qu'il prend son charme unique et singulier.

Il la domine, en effet, d'une longue levée

qui forme une longue allée herbue où des bancs sont disposés de loin en loin et où vous attend, à mi-chemin, une sorte de kiosque construit en rondins et couvert en chaume. Dans cette allée verte où le pas s'étouffe dans l'herbe, on croit vraiment marcher à la rencontre du silence. Seul le trouble parfois un léger clapotement d'eau, un bruit de rames, une voix qui s'élève d'une gondole qui passe, mais il en passe rarement, car cette partie de la Lagune n'est guère fréquentée. Elle offre à la vue sa magnifique étendue solitaire dans une lumière tour à tour éclatante ou voilée. Elle étale à plat son immense miroir qui luit, s'irise, ou se ternit et s'assombrit, selon les heures et les jours, qui est tantôt de l'or, de l'argent, de l'étain, de l'acier, tantôt un tissu fluide et souple que brode un vol de mouettes d'une arabesque fugitive, ou sur lequel glisse l'ombre mouvante de quelque nuage. Parfois un souffle marin fait frissonner le silence ou effeuille les pétales

d'une rose, car le jardin borde l'allée herbue, de ses buissons fleuris. Parfois un son de cloche traverse le ciel, venu d'une des trois églises de la Giudecca, de Santa Eufemia, du Redentore ou des Zitelle, ou, plus loin, de la verte île de la Grazia qui semble flotter sur la Lagune comme si elle voulait, un jour, accoster le beau jardin et confondre avec les siennes ses verdures rapprochées.

Douces et lentes journées du jardin Eden, pourquoi finissez-vous comme les journées de chaque jour? Vous passez, mais, passées, vous durez dans le souvenir. Quand, au crépuscule, par les allées obscurcies, on a regagné la petite cour pavée de brique où vous attend le salut d'adieu du jardinier, quand on a descendu les marches dont la dernière s'enfonce dans l'eau du rio della Croce, quand la gondole en a longé le long mur rouge et a repris sa course vers Venise par le canal de la Giudecca, on emporte avec soi votre odeur florale et marine, on

emporte avec soi votre solitude et votre silence et l'on garde au fond de la mémoire l'accueil généreux de votre hospitalière beauté!

Si le jardin Eden est le plus grand des jardins de Venise, j'en connais aussi le plus petit qui est aussi le plus étrange en sa vaste petitesse et dont la singularité égale la complication. Il se compose de parterres symétriques, d'allées qui les divisent, de balustres qui les bordent, de portiques qui les terminent. D'innombrables petits vases le parent de fleurs minuscules. Il est enfantin et éternel en sa fragilité et il n'a pas de saisons parce qu'il est fait tout entier en verre, en verre de toutes les couleurs, — selon que le verre imite un gazon, une colonne, une rose, une fontaine, — et c'est, des yeux, que l'on se promène dans sa ridicule et charmante merveille qui amuse maintenant les visiteurs du Musée, comme jadis,

sur la table patricienne où il servait de surtout, il distrayait les regards des nobles dames de Venise par son artifice délicat, fragile et saugrenu.

VENISE CHEZ SOI

Paris, 1922.

L'ENCRIER où je trempe la plume avec laquelle j'écris ces pages, je l'ai rapporté de mon premier séjour à Venise. Depuis lors, bien d'autres objets vénitiens sont venus le rejoindre. Au plaisir que j'ai pris à les réunir s'ajoute celui qu'ils me constituent une sorte de « Venise chez soi ». Ils m'entourent de leur muette présence qui me console un peu de la nostalgie que me cause le souvenir, hélas! trop lointain, de la ville enchantée d'où les circonstances m'ont éloigné depuis près de dix années. Dix ans sans revoir Ve-

nise! Aurais-je pu croire à une pareille absence et à une pareille séparation, la dernière fois où je foulai les dalles de la place Saint-Marc et où la gondole du départ me déposa sur la riva, en face de San Simeone il Piccolo, à côté de la Chiesa degli Scalzi, devant la Stazione della Strada Ferrata, moi et les valises qui contenaient sans doute plus d'un de ces chers objets vénitiens que je regarde aujourd'hui avec une tendresse redoublée?

Je me suis amusé, l'autre jour, à dresser le catalogue de ma « Venise chez soi », et que de souvenirs cette liste m'a rappelés : interminables tournées chez les marchands de curiosités, figures pittoresques d'antiquaires de là-bas, petites trouvailles heureuses, envies impossibles à réaliser, hésitations, décisions soudaines, regrets des occasions perdues, toutes les minimes et passionnantes aventures qui constituent la comédie et la tragédie du bric-à-brac! De toutes ces péripéties, j'ai autour de moi les

résultats, ils sont là, sur les murs, dispersés un peu partout, dans des tiroirs et des armoires et jusque sur la table où j'écris. Chacun de mes objets vénitiens me conte une histoire, m'évoque une heure et fait repasser sous mes yeux mon existence d'amateur de bibelots.

C'est à Venise que le goût m'en a pris. On bibelotait beaucoup au Palais Dario. Mme de la Baume et Mme Bulteau étaient grandes acheteuses de vieilleries. A cette époque, elles étaient de prix abordables, même chez les « grands » antiquaires du Grand Canal dont les magasins étaient des palais. Chez les plus humbles, on rencontrait d'amusantes menuailles et nos amies ne les dédaignaient pas. C'est avec elles que je fis mon apprentissage. Il faut « savoir » acheter à Venise. Je n'y parvins jamais à la maîtrise. Mon désir l'emportait sur mon intérêt bien entendu. Je me reconnus bien vite incapable de ruses et de marchandages. Certes, il m'arriva plus d'une

fois d'être « refait », mais je n'en avais pas moins en ma possession l'objet convoité, et que m'importait après tout le rabais que j'eusse pu obtenir à la suite d'une discussion qui aurait retardé mon plaisir! D'ailleurs, tout en le satisfaisant, je ne me privais pas de le renouveler, car mes visées étaient modestes et je ne jetais pas mon dévolu sur des pièces importantes. Que celles que je choisissais me plussent, je ne leur demandais pas davantage. Et c'est ainsi que s'est formée ma petite collection vénitienne. Elle n'a guère, comme on dit, de « valeur marchande », mais elle vaut pour moi par les souvenirs qui s'y attachent.

C'est donc au cours de mes divers séjours à Venise que je l'ai rassemblée, à l'exception cependant d'un beau dessin de Tiepolo ou de son école et qui représente le Festin de Cléopâtre. Cette blonde sépia où se sent, sinon la main, du moins l'influence du Maître, fut rapportée de Venise, en 1864, par José-Maria de Heredia. Il l'acheta lorsqu'il

habitait sur les Zattere le Palais Zen, voisin de la Calcina. Elle ornait le mur de son cabinet de travail de la rue Balzac et il en aimait l'élégante composition décorative, de même qu'il goûtait la fragile élégance de deux petits lustres de verre qu'il avait rapportés du même voyage et que nous conservons précieusement à défaut du Palais que le poète avait été, nous racontait-il, sur le point d'acquérir et qui n'était rien moins que la Cà d'Oro, alors à vendre...

Je me suis, un moment, arrêté d'écrire pour regarder l'écritoire qui est devant moi. Elle se compose d'un plateau ovale, peint en rouge et entouré d'une bordure de cuivre. Sur ce plateau de bois reposent deux encriers dont les couvercles sont surmontés d'une petite grenade ciselée. Entre les deux boîtes à encre une coupelle pour la poudre à sécher, avec la cuiller pour en saupoudrer le papier, un étui

pour la plume d'oie et une sonnette pour appeler le petit laquais qui portera la lettre. On trouvait fréquemment de ces écritoires plus ou moins ornementées. La mienne est un de mes premiers achats, avec deux miroirs, une faïence de Bassano, un gilet ancien et un petit médaillon de terre cuite. Un portrait de Voltaire y est modelé assez finement; le revers est formé d'une plaque de porcelaine, de telle sorte que, suspendu, le médaillon peut se retourner et n'offrir aux yeux, au lieu de la figure subversive du philosophe, que la vue inoffensive de fleurs innocentes. Le gilet a dû servir à un contemporain de ce même Voltaire. Son tissu est semé de fleurs en bouquets et en guirlandes, orné de vases et d'attributs. L'un des miroirs s'encadre d'une bordure noire qui se contourne en rocailles dorées; l'autre, plus ancien et dans le style du XVIIe siècle, est une glace d'applique en sa belle dorure fanée, et elle est gravée d'une figure mythologique qui la givre de

son allégresse dansante. Quant à la faïence de Bassano, elle a dû servir de couvercle à quelque compotier, car il s'y amoncelle toutes sortes de fruits, des raisins, des poires, des figues, tout un verger de la Brenta!

Tout cela, entassé à la « Venice Art », société qui faisait le commerce des objets d'art, s'accumulait dans les anciennes salles du Ridotto, calle del Ridotto. C'étaient de vastes pièces encombrées où l'on se glissait difficilement entre des meubles branlants, des tables surchargées de porcelaines, des monceaux d'étoffes. Il y avait de tout dans ce Ridotto et on y faisait maintes trouvailles. La Fortune vous y favorisait de rencontres inattendues comme elle y avait favorisé les joueurs d'autrefois, au temps où les banquiers taillaient aux tables de pharaon et où le tintement des sequins se mêlait aux exclamations des pontes, où les bourses se vidaient ou se remplissaient selon les caprices du hasard,

où sous les masques se crispaient ou se dilataient les visages, selon les pertes et les gains, au temps où le Ridotto était un des lieux les plus animés de Venise, tel que nous le voyons représenté dans les vivants tableaux de Guardi et de Longhi. A ce Ridotto de jadis celui d'aujourd'hui ne ressemblait plus guère. Non seulement il avait perdu sa pittoresque animation, mais le décor en avait été modifié. Il consistait en larges moulures de stuc peintes en rose, en vert pâle ou en mauve qui encadraient des panneaux vides, de leurs souples enrubannements. Le Ridotto actuel n'était plus qu'un « capharnaüm », mais plein du charmant passé des arts vénitiens.

Ces salles de l'ancien Ridotto n'étaient pas les seules que fréquentaient nos amies du Palais Dario. Les antiquaires ne manquent pas à Venise et il n'en est guère que je n'aie visités avec elles. Sur combien de palais ou de maisons ne voit-on pas inscrits ces mots tentateurs : « Antichità » « Ojetti

d'arte »! On les lit au détour d'une calle ou au fond d'un campo. Parfois une flèche indique la direction à suivre pour découvrir l'entrée du magasin. Souvent on pénètre dans une cour ou un vestibule plus ou moins vastes, encombrés de statues, de vases, de margelles de puits. Tout n'y est pas toujours authentique et il faut savoir choisir. La visite se continue de salle en salle et il est bien rare que l'on en sorte les mains vides... Surtout à l'époque de mes premiers séjours à Venise, la chasse aux bibelots était fructueuse et avantageuse, mais peu à peu j'ai vu les choix se raréfier et les prix monter; le goût de ce charmant bric-à-brac vénitien s'est propagé, même pour celui sans grande valeur artistique et qui n'a que le charme des vieilles choses évoquant un peu de passé.

Ce sont quelques-unes de celles-là que j'ai réunies et dont chacune me rappelle une heure de plaisir et quelque coin de Venise. A les regarder, mille souvenirs s'éveillent en

moi. Je me revois entrant chez il signor D. B. à San Samuele ou chez il signor P. à San Polo, pénétrant chez il signor C. dans l'étrange petite maison rouge à façade rococo qu'il occupe et qui est collée au flanc de l'église de San Staè; je me revois au Cannareggio, dans la cour sordide du Ghetto Vecchio ou de Ghetto Nuovo, fouillant les boutiques des brocanteurs qui s'y abritent, ou visitant la « galleria » de quelque antiquaire du Grand Canal, d'un de ceux que les gondoliers indiquent aux touristes, ou m'arrêtant longuement dans l'étroit réduit de la Piazzetta Leoni où il signor L. T. fait tenir dans un espace minime ses dentelles, ses verreries, ses coffrets peints, mille colifichets et babioles dont l'équilibre instable vacille lorsque tonne le canon de midi, tandis qu'au cadran bleu de la Tour de l'Horloge l'aiguille dorée marque l'heure méridienne. Et que d'autres encore me deviennent présents! Avec eux je me retrouve dans la

Spadaria ou près de San Giovanni e Paolo au Campo Morosini, près du ponte delle Ostregghe, ou à l'Abbazia San Gregorio, où une « maison » allemande s'est installée, luxueusement et témoigne d'un sens artistique aussi remarquable que l'est son sens commercial.

VERRERIES et dentelles! Comment ne pas rapporter de Venise quelque entre-deux ou quelque miroir? Un miroir n'est-il pas un peu comme un morceau de Lagune? Aussi est-ce un miroir qui fut, je crois bien, mon premier achat dans les salles du Ridotto. Mais les miroirs s'attirent l'un l'autre et ce sont de bons compagnons de rêverie. Ils ne vous présentent pas tous la même image de vous-même. Il y en a où l'on s'apparaît tout proche et d'autres où l'on se voit très lointain. Les objets qui s'y répètent n'ont pas dans tous le même reflet. Certains de ces miroirs sont quelque peu magiques. Il

en est de si ternes que le temps semble les avoir rendus presque aveugles, et les plus anciens ont un étrange attrait. Ils sont savants de tant de passé qu'ils doivent bien connaître quelque chose de l'avenir. Aussi interrogé-je souvent ceux qui sont suspendus autour de moi. Je vais de l'un à l'autre; tous, ils me rappellent quelque douce heure vénitienne. J'écoute dans leur miroitant silence leur éloquence taciturne...

En voici un. Il est octogonal et entouré d'une large bordure de laque rouge. Le marchand qui me l'a vendu l'avait trouvé dans une ferme de la Brenta dont il ornait la cuisine, tout encrassé de suie et de poussière. Il avait sans doute connu une destinée plus relevée, mais les choses, comme les êtres, ont leurs infortunes. Mon miroir ne se ressent plus de la sienne et il achève chez moi sa vie tranquille et muette, non loin d'un de ses frères en reflets, dont le cadre laqué de jaune est peint d'ornements rouges, semé de fleurettes et animé de pe-

tites vignettes sous un couronnement découpé où s'agite un personnage de la Comédie Italienne.

Cet autre occupe aussi un cadre laqué de jaune, de rouge et de noir, tout enjolivé de petits personnages qui y composent maintes scènes rustiques, galantes et minuscules, tandis que, sur la glace de celui-ci, est gravé un berger de pastorale qui souffle dans une musette dont il passe sous son bras l'outre pleine de vent. Je l'aime, mon gentil musicien de verre, parce que j'ai vu son pareil dans je ne sais plus quel tableau de Longhi, de même qu'y aurait bonne façon ce grand miroir contourné, à pompeuses volutes d'un rococo exagéré, dont le bel or un peu terni fait passer les enroulements exubérants que devrait réprouver un goût épuré qui n'est pas le mien, quand il s'agit de choses vénitiennes.

C'est pourquoi j'aime ce cocasse miroir tout biscornu, au cadre peint de vert et de

rouge dont les angles s'embellissent de fruits sculptés, et cet autre peinturluré d'un vert sur lequel se détachent des fleurs naïves, et cette paire, d'un gothique romantique si comique, dont les glaces se boursouflent de deux figures de bons Saints qui semblent tout gonflés de leur importance. Ils m'amusent, mais c'est, charmé, que je regarde ces deux-ci. Leur large bordure d'or gaufré est traversée de bandes noires, ce qui leur donne un aspect à la fois riche et funèbre qui rappelle le décor des gondoles, tandis qu'en voici un qui imite, par son cadre noir délicatement incrusté de filigranes et de fleurettes d'or, quelque métal oriental précieusement damasquiné.

Quand je les ai tous passés en revue, mes chers miroirs, je donne un coup d'œil à d'autres cadres suspendus çà et là. Les verres qu'ils renferment, au lieu de refléter ce qui se présente à eux, laissent voir ce qu'ils protègent de leur transparence. Ils servent d'abri à quelques gravures qui font

partie de mon humble trésor. Ce sont deux des *Caprices* que le grand Gian Battista Tiepolo grava d'une pointe ingénieuse et rapide. Leur ensemble forme un album de scènes allégoriques dont le sens me paraît difficile à déterminer. Je n'en possède que deux feuilles détachées. Dans l'une une sorte de guerrier, armé à l'antique, est assis, vu de dos, sur un rocher. Près de lui sont deux personnages. Celui qui est debout tient un étendard roulé à la hampe. Celui qui se penche soutient un grand bouclier rond. Derrière eux, un adolescent étendu à plat ventre les considère. Dans l'autre on distingue aussi un guerrier, accoutré à l'orientale ou à l'esclavonne, assis devant des sculptures brisées que surmonte une amphore renversée. Vers lui deux femmes s'inclinent, dont l'une semble lui parler.

C'est également d'une « suite » que proviennent les deux gravures que voici. On les a fort habilement coloriées à la main.

Elles sont signées de Domenico Tiepolo et représentent des scènes populaires. Des hommes et des femmes sont groupés autour d'un diseur de bonne aventure qui parle à l'oreille de l'une d'elles au moyen d'un long porte-voix. Au groupe, composé de matelots, de paysannes, d'artisans, se mêlent quelques curieux en manteau sombre et en tricorne. J'en retrouve de pareils, assemblés autour de l'estrade d'un charlatan qui pérore, une baguette à la main, en face d'un beau portique palladien dressant sa colonnade sur le ciel. On se presse pour écouter l'imposteur. Trois personnages de comédie sont parmi les plus attentifs, un Mezzetin et un travesti au long nez qui accompagne quelque Lucinde en robe de satin blanc dont le visage est couvert d'un petit masque noir. Derrière eux se tiennent d'autres assistants qui portent la baüta noire et la blanche maschera. Un Turc en turban et à longue barbe accueille ces billevesées avec son souriant et grave fa-

talisme d'oriental. L'invention comme la gravure de ces scènes est de Tiepolo le fils. De lui aussi, cette petite eau-forte où ricanent en frise grotesque des mascarons à figures de satyres et de faunes, qui mêlent leurs grimaces cornues et barbues à des mufles de lions comiquement à demi humanisés.

Pour mieux regarder ces amusantes gravures tiépolesques, je pourrais me servir de cette antique longue-vue que j'ai là. Son tube est formé par des rouleaux de parchemin qui s'emboîtent les uns dans les autres, le tout recouvert en papier à fleurs, mais que dirait à me voir user de ce vieil ustensile le masque, qui, placé dans un angle de la pièce, m'épie de ses yeux vides et de son sourire ironique?

Je l'ai trouvé dans une petite boutique en contre-bas où l'on descendait par une marche, près du ponte delle Ostregghe. Il gisait parmi maints objets hétéroclites, dont quelques-uns étaient par trop ébré-

chés pour que leur déplorable état ne semblât pas une preuve intentionnelle de leur vétusté. Dès que je l'eus pris entre mes mains et que je l'eus regardé, je fus séduit par son attirante singularité. Taillé en plein bois, il représente une figure étrangement ambiguë, de femme ou d'adolescent, peinte à la cire de sa couleur naturelle et légèrement fardée aux pommettes. Très allongé, le visage est dominé par un front pur et bombé. Les yeux sont couverts voluptueusement par de lourdes paupières. La bouche sourirait peut-être s'il n'y avait nul témoin de son sourire. Il lui faudrait pour cela le silence et la nuit. Quel corps a-t-elle surmonté, cette tête énigmatique qui n'est qu'un visage nu et dépouillé de tout ce qui n'est pas lui-même, mais un visage vivant? Je ne saurai jamais de lui que ce que j'en imagine, car, des êtres aussi bien que des choses, nous ne possédons jamais que les apparences et les reflets. Tout n'est-il pas que masques et miroirs?...

PARFOIS, en écrivant, je tourne à demi mon fauteuil pour faire glisser dans sa rainure le panneau à coulisse d'un drôle de petit meuble qui est placé derrière moi et où je renferme, entre autres paperasses, quelques-uns de mes « carnets vénitiens ». C'est de Venise qu'il vient, ce meuble, qui est une sorte d'armoire basse à deux corps en bois naturel, et, de Venise aussi, mon fauteuil que recouvre un vieux cuir vert qui a pris au cours des ans des luisants de métal. Il a fait le voyage en compagnie de ces deux chaises à hauts dossiers peints en rouge. Rouges aussi, ces deux autres chaises dont les sièges sont d'un cannelage doré. Elles me rappellent bien des arrivages de là-bas. Quelle émotion de déballer les caisses contenant les achats du dernier séjour! Nul accident ne leur sera-t-il arrivé durant le transport? Auront-ils, sans dommage, supporté la longue route,

franchi les douanes? Dans quel état vont-ils sortir de la paille et des copeaux?

Cette épreuve, ils l'ont subie, la plupart de ces meubles, qui ne sont pas de ces « objets de valise » que l'on rapporte avec soi, et subie sans en avoir trop souffert, car les emballeurs vénitiens sont habiles. Ce fut ainsi que je vis sortir de sa prison nomade cette encoignure dont les portes peintes figurent des pagodes et des mandarins, et ce délicat petit bureau, petit à ne pas y écrire une majuscule, avec ses étroits tiroirs et sa mignonne tablette, qui, refermé, montre, sur sa surface inclinée, des chinoiseries d'un or fané, et cette table à coiffer qui contient, à l'intérieur, tout un assemblage de compartiments et de boîtes et qui porte, incrustées sur son couvercle noir, de belles fleurs multicolores.

Ce sont des fleurs aussi, accompagnées de petites scènes à personnages, de vols de papillons, de menus insectes qui ornent cette grande commode toute peinte d'une douce

couleur jaune. Insectes, papillons, bonshommes et bonnes femmes minuscules sont en découpures de papier colorié sur lesquelles on a étendu un vernis qui les protège, et des guirlandes de feuillage les encadrent. Ce procédé de découpure vernie n'est pas le seul qu'employèrent les artisans vénitiens du XVIIIe siècle et où se plut leur gentille et minutieuse ingéniosité. A défaut de la beauté de matière, ils usèrent d'amusantes ruses pour égayer de vives couleurs et de gaies fantaisies des meubles d'une construction médiocre et d'un ajustement négligé. De ces modes diverses, il est resté également de curieux essais d'imitation des laques de Chine. Les Chinoiseries furent fort en faveur à Venise, à la même époque, mais les laqueurs vénitiens n'atteignirent jamais l'habileté admirable des ouvriers chinois. Ils se contentèrent d'un à peu près qui ne manque cependant ni de grâce ni d'agrément.

Voici comment d'ordinaire ils procèdent.

La paroi à décorer est enduite d'une légère couche de gypse blanc avec lequel ils modèlent les sujets qu'ils veulent reproduire. Ces sujets en léger relief, une fois coloriés ou dorés, les fonds sont peints d'une couleur uniforme, et, après qu'on y a ajouté au pinceau les enjolivements nécessaires, un vernis brillant est appliqué sur le tout. L'effet produit ainsi est souvent charmant par l'harmonie des couleurs et des teintes, la fantaisie des ornements, le pittoresque des personnages et des paysages à la chinoise. On « chinoisait » fort à Venise, au temps où le spirituel Carlo Gozzi mettait en scène, dans les pièces de son théâtre fiabesque, la belle « Turandot, princesse de Chine ».

De ces meubles peints et décorés en manière de laques, j'en ai rapporté deux de mes excursions vénitiennes. On en trouvait en abondance chez les antiquaires, lors de mes premiers voyages, mais, d'année en année, je les ai vus se raréfier, à mesure que leurs prix montaient. Je ne pourrais plus avoir

aujourd'hui, pour la somme modeste dont je la payai jadis, cette commode rouge qui attire mes yeux par sa belle couleur de vermillon. Elle est de forme très simple et de lignes sobres avec ses quatre tiroirs pourvus d'élégantes poignées de cuivre. Ses faces latérales portent en relief assez prononcé des personnages et des oiseaux qui s'y détachent en noir. Sur le devant, s'étagent, de tiroir en tiroir, des petits bonshommes à chapeaux pointus et à longues nattes, des pagodes à toits retroussés, des arbres et des bouquets de fleurs. Il y a aussi des oiseaux dont l'un fort gros et qui hérisse toutes ses plumes. Gens, bêtes, plantes sont dorées et entourées de filets de peinture noire. Un décor analogue, de plus grande proportion, occupe le dessus du meuble qui peut se soulever, se rabattre, de telle façon que la commode devienne bureau à écrire, en substituant à sa tablette laquée son revers garni d'un bon vieux cuir bien usé.

A ce meuble à transformation j'ai donné

pour compagnon un autre meuble, celui-là très grand, très lourd et, je puis dire, il me semble, très beau. C'est un vaste bureau qui provient, m'a-t-on dit, de chez un notaire de Bassano. Il est massif et noir, mais sa sombre masse s'éclaire sur ses parois latérales de grands dragons dorés qui s'y recourbent tortueusement, et sa partie supérieure, ainsi que les deux panneaux de la porte qui le ferme, s'animent de trois curieuses scènes de chinoiseries, deux carrées et une oblongue. Ces trois tableaux, bordés de noir, offrent, sur la belle et profonde couleur jaune de leur fond, sourdement dorée, la vue d'un coin du Céleste Empire, mais d'un Céleste Empire que baigneraient les flots de la Lagune vénitienne et dont l'image semble rapportée, par un Gozzi du pinceau, d'un voyage en songe au pays des pagodes, des potiches et des mandarins.

C'est quelque histoire de cette Chine-là, à demi imaginaire, que content les peintures d'une si pittoresque et si aimable fantaisie,

qui décorent le monumental bureau du notaire de Bassano. Voici d'abord que, sur un bizarre char doré en forme de dragon et que traîne en rampant une bête fantastique, s'avance, vêtu de vert, coiffé d'un chapeau pointu, et abrité par un large parasol rouge, un important dignitaire, car derrière son char, à une sorte de carcan, est attaché un prisonnier suivi d'un homme farouche qui porte un étendard et qu'accompagnent une Dame et un coq gigantesque. Ce cortège chemine sur un pont courbe à trois arches. Il a laissé derrière lui, près d'un grand rocher rose au bas duquel est un kiosque doré, un couple fort indifférent à ce qui se passe et occupé à jouer avec un chien; il se dirige vers un autre groupe de personnages qui, sous un vaste parasol, semblent l'attendre pour l'escorter jusqu'à un kiosque biscornu sous lequel est assis un bonze pansu et d'où semble guetter un bonhomme à barbiche. Tout ce petit spectacle se détache sur un

paysage varié où l'on voit une rivière avec des bateaux et que bornent des montagnes sur lesquelles l'on distingue des pagodes et des habitations. Leur ligne inégale serpente sous un ciel où sont figurés divers oiseaux volants. A droite et à gauche, s'épanouissent de grosses fleurs rosâtres en forme de pivoines et qui sont, comme le reste du tableau, fort plaisantes aux yeux.

Celui que présente le panneau gauche de la partie basse du meuble ne l'est pas moins. Dans une voiture aux roues dorées se prélasse le même personnage que tout à l'heure avec son chapeau pointu et ses longues moustaches tombantes. La voiture où il voyage, poussée par un serviteur fort bien costumé, est traînée par un autre dont la blouse verte et les pantalons rouges font bon effet. Devant, marche le guide qui mène le train. Il est vêtu aussi de rouge et de vert et porte sur l'épaule un singe qui, irrévérencieusement, lui enlève son bonnet, un bonnet conique et tout d'une belle

étoffe d'or. Au-dessus de cette scène, sur une sorte de plateau rocheux, s'élève un temple, à tuiles et à murs dorés, qui a l'air d'une mosquée et que surmonte un minaret terminé par une pointe où s'embrochent des croissants renversés. A côté du temple, se dandine un chameau, conduit à la corde par son chamelier et qui porte sur son dos un seigneur coiffé à la mode persane. Comme le panneau supérieur, celui-ci offre le même décor de pivoines fleuries en leurs feuillages. Un beau papillon aux ailes diaprées les effleure de son vol.

Les belles pivoines feuillues fleurissent aussi le panneau de droite et son beau fond d'ambre doré. Elles dominent un grand temple dont l'aspect n'a plus rien de chinois et dont les murs de faïence sont comme l'interprétation naïve de quelque mosquée de la Perse. Ses toits d'or sont surmontés d'une coupole et d'une haute tour carrée que termine une sorte de lanternon. Tout l'édifice veut donner une impression de richesse.

Auprès est assis un personnage habillé d'une tunique rose et chaussé de souliers allongés en poulaine. A son côté, d'un ceinturon, pend un sabre au fourreau. Ce personnage a une attitude de surprise. Que regarde-t-il? Est-ce la face d'or d'un soleil dont on aperçoit la ronde figure d'astre dans un coin du tableau? Qu'attend-il? Est-ce vers lui que vient le puissant seigneur juché sur un palanquin et qui tient à la main un sceptre aussi majestueux que le vaste parasol pourpre qui le couvre? Il va, porté par ses serviteurs, parmi lesquels je reconnais, avec son singe, le guide si irrévérencieusement décoiffé dans le tableau voisin. Et que veulent dire ces deux mendiants grotesques à mufles bestiaux dont l'un taquine, sur le dos d'un des porteurs, une espèce de grenouille accroupie? Tout cela est bien énigmatique, mais comme cette énigme peinte est amusante à regarder, même si l'on ne parvient pas à en déchiffrer le sens! Ces vives cou-

leurs, adoucies par le temps et harmonieusement fondues, ces fleurs épanouies en leurs feuillages, ces personnages d'un Orient de fantaisie où se mêlent des souvenirs d'une Perse et d'une Chine à demi imaginaires, ces montagnes roses, ces temples d'or donnent à ce vieux meuble vénitien un singulier mystère décoratif...

A défaut de la clé de son énigme, que je n'ai pas, il me reste au moins la ressource de tourner la clé de fer qui fait s'ouvrir ses deux panneaux inférieurs. Une fois écartés, apparaissent quatre tiroirs superposés que séparent des bandes de bois doré et qui sont munis de gros boutons semblables à ceux des calottes de mandarins. Chacun de ces tiroirs forme une frise sur laquelle sont peintes de petites scènes à personnages chinois sur un fond vert pointillé de poussière d'or. C'est d'abord une chasse où un cavalier furieux poursuit une bête d'aspect féroce; puis c'est encore une autre chasse où un cavalier, non moins furieux, attaque,

la hache haute, un redoutable animal qui tient du buflé et du tigre, au-dessus duquel vole un papillon, non loin d'un horrifique dragon. N'est-ce pas aussi pour la chasse que part ce riche seigneur monté sur un cheval de prix et qui, suivi d'un serviteur portant au poing un faucon encapuchonné, se dirige vers un lac où vogue une jonque chargée de promeneurs? Ce sont des promeneurs aussi que montre la dernière de ces compositions. En agitant des éventails ils regardent un cerisier tout encoraillé de ses fruits, et l'oiseau doré qui s'empresse à toutes ailes vers ce régal.

Une fois refermés les vantaux de sa porte peinte, il ne reste plus qu'à tirer deux appuis de bois et à y abattre la partie supérieure du meuble pour qu'il nous offre une large tablette devant laquelle on peut s'asseoir, les besicles au nez et la plume d'oie à l'oreille. On y a à sa portée tout un jeu de casiers et divers petits tiroirs propres à ranger maints papiers. C'est dans

ces tiroirs que j'ai serré les nombreux paquets de clichés photographiques pris lors de mes séjours à Venise, mais je n'ai guère besoin des images qu'ils ont gardées sur leurs minces et transparentes pellicules pour évoquer le souvenir de mes chères heures vénitiennes. Je les laisse dormir à côté des liasses de cartes postales illustrées avec lesquelles ils voisinent. Le plus souvent, lorsque je rends visite au bureau du notaire de Bassano, je me contente d'en extraire deux grandes plaquettes et je m'amuse volontiers à les feuilleter. L'une, imprimée à Venise en 1742, « typis Caroli Palesii », contient une vie latine du Doge Andrea Gritti, par Alessandro Albrizzi, Procurateur de Saint-Marc; l'autre, qui y fut mise au jour la même année, « nella Stamperia di Carlo Palese », renferme, ainsi que l'annonce son titre, des « Compositions poétiques de divers auteurs, réunies pour l'introduction de Son Excellence Alessandro Albrizzi à la Dignité de

Procurateur de Saint-Marc ». J'avoue que je n'ai jamais lu en entier la vie latine du Doge Gritti, non plus que les compositions poétiques « in lode di Venezia », mais j'aime à réjouir mes yeux des reliures qui recouvrent ces deux ouvrages de circonstance. Elles sont de simple papier, l'une du vert le plus tendre, l'autre du rose le plus délicieux que je connaisse et, sur toutes les deux, un même blanc encadrement de dentelle entoure, au centre de leurs plats, le blason des Albrizzi où l'on voit, foulant les créneaux d'un château héraldique, un lion passant qui tient entre ses pattes la roue de la Fortune.

Ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre chez les antiquaires de Venise le bureau du notaire de Bassano, mais que de gentils objets viennent y tenter la flânerie! Aussi ne résiste-t-on guère à ces propositions du hasard d'où il résulte de bien hétéroclites achats. Pourquoi ai-je acquis ces

six manches de couteaux en porcelaine blanche gaufrée de fleurettes? Comment est venue entre mes mains cette tasse où manque une de ses anses? Ne serait-ce pas parce qu'elle est décorée de ces figures chinoises que j'aime, et n'est-ce pas la même raison qui m'a fait acquérir ce verre où est émaillée en blanc une élégante pagode? Et puis, comment ne pas rapporter de Venise au moins quelques verreries! On en trouve parfois qui, sans valeur, ont bien de la grâce, telles ces deux légères bulles qui se renflent si joliment sous leurs couvercles et qui ont l'air de n'avoir, comme on dit, que le souffle. Et ces verres à boire, gravés, en dorures, de petits sujets? Ici un minuscule cavalier; là un galant gentilhomme à perruque qui s'appuie sur sa canne et tient une fleur à la main. Et ces deux vases blancs, de ce verre laiteux qu'on appelle du *lattimo*, ne sont-ils pas plaisants à regarder? Et cette tasse de fine porcelaine posée sur sa soucoupe et dont le décor rouge

représente une maisonnette auprès de laquelle se dresse un cyprès! Tout cela n'a-t-il pas sa place dans cette « Venise chez soi » où revit le souvenir de la ville bien-aimée?

Il y manquerait quelque chose s'il n'y figurait pas quelques-unes de ces faïences de Bassano, d'Udine et de Nove qui furent si communément jadis mêlées aux usages de la vie vénitienne. Elles ne sont pas de très fine et très rare qualité, mais elles offrent des formes agréables, qu'elles soient façonnées en ustensiles de table, en vases ou en statuettes. Parfois ces vases sont agrémentés de guirlandes, ou, tout unis, ont pour anses des têtes d'hommes barbus ou des mascarons grotesques. En voici deux qui supportent un couvercle ajouré et dont le col grimace de figures drolatiques qui semblent ricaner en voyant se dresser, non loin d'elles, sur leurs socles, deux personnages de la Comédie, dont l'un est Arlequin et l'autre Pantalon, Arlequin avec sa batte, son habit

bariolé, son masque et qui s'incline dans un salut narquois, Pantalon avec ses jambes maigres, sa calotte et sa barbiche et qui se redresse avec arrogance. Ce n'est pas à la Comédie, mais à la Pastorale que se rattache l'aimable groupe formé par cet entreprenant Berger et cette tendre Bergère qui s'enlacent si voluptueusement sur leur rocher de faïence auprès d'une urne de style antique. L'artiste qui modela ce couple d'idylle amoureuse n'était pas sans talent; il y en a d'ailleurs dans les moindres objets qui composent ce que l'on pourrait appeler « les petits arts vénitiens ». Les artisans de Venise sont inventifs et si gentiment ingénieux!

Je retrouve leur ingéniosité inventive jusque dans ces boîtes de carton où l'on enfermait pour les dames des douceurs et des bonbons. J'en ai quelques-unes auprès de moi. Il y en a de rondes, d'octogonales. Il y en a aussi qui ont la forme d'une étoile ou la forme d'un cœur. Elles sont déco-

rées d'arabesques, de feuillages, de fleurs, d'oiseaux. Ce sont aussi de bien ingénieuses inventions que les trois étagères qui sont là, appliquées au mur où elles amusent l'œil par leur fantaisie. De leurs trois tablettes peintes en rouge, les deux supérieures sont soutenues chacune par quatre petits atlantes engainés et dont les torses et les visages prétendent aux couleurs de la nature. Ils sont barbus et taillés un peu en grotesques, mes atlantes, et ils accomplissent leur tâche avec des mines rébarbatives et comiques. Elle est moins pénible que celle de leurs frères qui, eux, supportent les trois étages superposés et circulaires d'une sorte de surtout. Placé sur une table, il fait songer, par son cocasse agencement pyramidal, à ces fontaines mythologiques qui ornent les ronds-points à cyprès et à termes des vieux jardins d'Italie...

DANS la fresque de l'escalier du Palais Grassi où Pietro Longhi a groupé, sur un fond d'architecture feinte, les personnages divers d'un recivimento, on voit, parmi les dames et les gentilshommes, circuler un serviteur empressé qui porte sur un plateau une cafetière et des tasses à café. Ce plateau, je l'imagine pareil à ces plateaux de bois peint ou laqué qu'en certain nombre j'ai rapportés de Venise. J'en ai suspendu plusieurs à mon mur, car ils y font fort bien office de tableaux, autant par les sujets qui les décorent que par les vives couleurs qui les varient. Rouges, verts, jaunes, bruns, noirs, les uns sont égayés de fleurs, les autres animés de personnages ou de simples motifs décoratifs. Ce jaune est tout un bouquet, ce vert se pare de roses dorées. Sur ce brun voici des tiges, des corolles et un oiselet qui bat des ailes, sur cet autre des guirlandes entourent une sorte de petit temple.

Au lieu d'un temple, parfois, c'est une

pagode, comme celle qui se voit, avec des arbres contournés et des ponts courbes, sur ce plateau vermillon où de l'or les rehausse et auxquels s'ajoutent deux personnages à chapeaux pointus et à nattes. Il est aussi « à la chinoise », ce beau plateau où, sur un fond sombre et poli comme un métal, se détachent les acteurs d'une scène mandarinesque. Cette Chine de fantaisie, interprétée au goût vénitien, je la retrouve dans deux curieuses gravures au trait que j'ai achetées à Venise et qui sont une imitation linéaire de peintures chinoises par un artiste du lieu... Elles représentent, l'une, un cortège de musiciens, joueurs de gong; l'autre, l'arrivée, sous un portique à inscriptions, d'une princesse en palanquin que précèdent des gardes comiquement farouches. Il est probable que les décorateurs s'inspiraient de gravures semblables pour leurs compositions ou se bornaient à les copier ou même à en appliquer les figures découpées sur un panneau à enluminer

et à vernir. C'est du même procédé que provient l'amusant tableau sur bois que j'ai découvert chez un petit antiquaire de là-bas. Le peintre y a rassemblé les personnages d'un concert drolatique. Une sorte de roi bizarre, à mine simiesque, y joue, assis, d'une espèce d'orgue qu'accompagne un musicien plus simiesque encore et qui souffle dans un singulier instrument serpentin, tandis que, du haut d'une tour, vers laquelle vole un oiseau peinturluré, deux virtuoses s'époumonnent dans des trompettes. On dirait une scène de quelque comédie à costumes du bon Carlo Gozzi dont les personnages vêtus à l'orientale, selon la mode d'une Chine ou d'une Tartarie imaginaires, se mêlent aux Masques traditionnels de la Commedia dell'Arte.

Quelle farce vont-ils se jouer, les deux Pulcinelle à longs nez, à grosses bosses et à hauts bonnets qui semblent s'épier entre les feuillages verts qui décorent ce plateau jaune? Je les connais pour les avoir vus sur

les fresques de Domenico Tiepolo, gibbeux, affairés et malfaisants. Vont-ils escorter de leurs lazzis et de leurs gambades les Nymphes qui, environnées de guirlandes fleuries, entourent le char où triomphe une Flore dans une belle couleur ambrée qui fait penser à la fin d'un beau jour? Vont-ils troubler le sommeil de l'indolente Sultane en robe d'or, qui, le coude appuyé sur un coussin doré, repose au fond d'un petit plateau rouge et vert où on la dirait offerte, comme un fruit savoureux à ce farouche cavalier tartare qui, le sabre au côté et un étendard rouge à la main, galope furieusement, monté sur un cheval tigré, vers un vase d'or où s'épanouissent trois fleurs au bout de souples tiges penchantes?

Ce n'est plus d'une imitation de peintures chinoises que relèvent ces deux dernières figurations vénitiennes. Elles ont certainement pour origine des miniatures persanes. C'est d'elles aussi que proviennent les scènes, d'un fantaisiste caractère oriental, qui

ornent deux autres de ces plateaux. Sur le fond vert de l'un s'élève un tertre qui supporte une table où repose un buste à tête dorée qu'un personnage désigne du geste à son compagnon. Tous deux sont bizarrement accoutrés et coiffés de chapeaux biscornus. Sur la pente du tertre un musicien est assis et sonne d'une longue trompette. Un entourage de fleurs délicatement peintes encadre cette scène énigmatique. Celle qui est représentée sur l'autre plateau l'est moins. Une charmante Princesse des Mille et une Nuits s'avance, conduite par un bel adolescent enturbané qui tient au-dessus d'elle un parasol fermé. La Princesse a une robe toute en or et qui gonfle autour d'elle ses amples plis. A demi couché à l'abri d'un grand parasol ouvert et tenant à la main une longue pipe, un autre beau jeune homme, coiffé d'un turban, regarde les survenants avec une paresse et une indifférence tout orientales.

Il y a loin jusqu'à Venise du pays des

potiches et des miniatures et les petits personnages de mes plâteaux ont perdu en route beaucoup de leur caractère originel, mais ils ont pris en arrivant sur la Lagune je ne sais quelle grâce vénitienne. Les peintres qui les ont figurés sur d'humbles disques de bois n'étaient pas de grands peintres, mais de simples artisans qui avaient un sens naturel du pittoresque, de la couleur et de la composition. Ils savaient avec goût dessiner une fleur ou un fruit, les colorier et les disposer gentiment, nouer une guirlande, combiner des ornements, conduire une arabesque, simuler une dentelle, placer çà et là quelque discrète touche d'or. Fut-ce une main malhabile, celle qui peignit ce gros bouquet de roses, de tulipes et d'anémones, que domine de ses ailes rouges et bleues ce somptueux perroquet pareil à ceux que Véronèse et Tiepolo perchaient volontiers au coin de leurs tableaux sur le poing de quelque nain ou de quelque négrillon enturbanés?

Ce ne sont pas seulement des plateaux que Venise s'amuse à décorer de ces fantaisies, elle en orne encore des coffrets et des boîtes qui servaient aux dames pour serrer sans doute des rubans ou de menus colifichets. Sur celui-ci, qui est d'un beau rouge éteint, je distingue un Prince d'Orient à qui des serviteurs qu'abrite un parasol dédoré présentent à boire avec un aimable empressement. Sur cet autre, deux personnages élégants et oisifs semblent attendre la venue de quelque Sultane qui choisira l'un d'eux pour le favori de son caprice, mais, de toutes mes boîtes, celle que je préfère peut-être est ce coffret bombé comme un dos de tortue, couleur d'ambre et d'écaille, sur le couvercle duquel un chasseur au beau turban tient fièrement sur son poing un faucon encapuchonné d'un petit bonnet d'or.

S'ils ne contiennent plus rien des babioles qu'ils renfermaient jadis, ils ne sont pas vides pour moi, mes coffrets vénitiens. Ils contiennent les flacons absents d'un philtre

invisible qui m'enchante de toutes les délices et de toutes les mélancolies du souvenir. Venise, toujours présente en ma mémoire, y renaît avec de plus vives images. Il me semble qu'elle vient à moi, avec l'apparence de la Dame au visage secret sous son noir petit masque ovale qui, jadis, dans ma chambre haute du Palais Dario, se penchait sur ma fièvre en offrant à mes lèvres une grappe de raisins, une grappe de cette bell'uva que criait de sa barque il povero Marco, quand il passait sous ma fenêtre en tournant l'angle du rio della Torresella. La voici qui m'apparaît de nouveau, la visiteuse au masque ovale. Du mur, elle a décroché ce plateau et y a posé cette tasse où elle va verser quelques gouttes du philtre de souvenir et d'enchantement.

Je le connais bien, ce plateau, et il est de ceux que j'aime particulièrement pour sa forme contournée et pour le bouquet harmonieux qui se détache sur son fond sombre, un bouquet de fleurs diverses et que

surveille, dressé auprès de ses tiges, un grand oiseau blanc qui ressemble à un paon, et je la connais aussi cette tasse que l'Enchanteresse va remplir de l'enivrant élixir vénitien. Avec les trois autres où elle s'appareille, je les ai rapportées de Venise. Depuis lors, je les ai bien souvent fait tourner entre mes doigts pour regarder les mignonnes petites figures qui les animent de leurs vieux ors, tout en palpant avec plaisir le noir et luisant laque dont elles sont faites. Oui, je les connais une à une, les figurines minuscules qui m'apparaissent successivement sur la mouvante paroi arrondie. Je sais qu'à tel moment se montrera un galant seigneur, puis un musicien à longue trompette, puis un autre galant seigneur, puis une musicienne jouant du cor; ensuite ce sera Arlequin avec sa batte, Mezettin avec sa guitare, puis un gentilhomme et un soldat de comédie et, entre ces différents personnages, des roses en boutons ou à demi épanouies. Et quand

j'aurai reposé sur leurs soucoupes mes tasses noires et dorées, il me semblera voir danser autour de moi leur ronde animée, tandis que montera, du fond marbré de leur magique vacuité, l'arome de tous les souvenirs et comme l'âme même de Venise.

Je me suis levé de la table où j'écris. Je suis allé ouvrir un des tiroirs de mon grand bureau de laque et j'y ai pris deux longs rouleaux de papier. Avec précaution, je les ai déroulés et étalés sur ma table. J'ai devant moi deux anciens plans de Venise. L'un est daté de l'année 1792. L'autre doit être antérieur, à en juger par le style du cartouche allégorique dont il est orné et qui représente la Sérénissime République sur un char marin que traînent des dauphins. Sur tous deux la ville unique m'offre sa forme singulière, qui tient de celle d'un coquillage et de celle d'un poisson. Elle semble aussi le damier aux mille cases d'un étrange jeu, mais pour moi son image

n'est pas faite seulement de lignes, de hachures, de signes conventionnels. Elle vit; je déchiffre sa réalité que je substitue à l'ombre graphique qui en est comme le spectre décharné.

Longtemps je me suis penché sur cette Venise telle que me la présentent les cartographes qui en ont dressé ces deux plans maintenant surannés, mais où elle est toujours reconnaissable. Certes, çà et là, je constate bien un changement, mais je retrouve toutes les places qui me sont chères. Si beaucoup des jardins de la Giudecca ont disparu, je distingue parmi eux celui qui est devenu le jardin Eden. Celui du Palais Venier est indiqué à l'endroit qu'il occupe toujours. Ces vieux plans pourraient encore servir à guider le touriste. Venise, ville des reflets, est la ville du durable. Alors pourquoi éprouvé-je cette secrète appréhension d'y retourner qui m'en éloigne depuis plusieurs années, malgré la présence perpé-

tuelle de son souvenir, malgré la nostalgie que j'ai d'elle? Ai-je donc peur de ne plus la reconnaître et de ne plus m'y reconnaître celui que j'y fus, de constater que le temps transforme notre capacité de sentir et nous rend impropre à des plaisirs que nous redoutons de renouveler dans la crainte qu'ils ne soient plus ce qu'ils étaient et que cette déception nous montre que nous ne sommes plus ce que nous fûmes? L'heure est-elle donc venue de ne plus goûter de Venise que « Venise chez soi »?

Je me suis de nouveau penché sur mes vieilles cartes où s'entrelacent, se coupent calli et rii pour former une sorte de dentelle et de filet sur la ville d'Amphitrite et d'Arachné. Je regarde les petit vaisseaux et les minuscules galères que le cartographe a figurés dans le bassin de Saint-Marc et dans le canal de la Giudecca. Puis çà et là, un nom m'attire qui est un souvenir et un appel. Ma pensée émue s'y arrête et un grand désir me saisit de laisser là toutes mes

craintes et de tenter l'aventure du retour, de faire, de Venise perdue, Venise retrouvée. Vous ne suffisez plus à combler le profond désir que j'ai d'elle, chers objets vénitiens que j'ai rassemblés autour de moi, dont chacun me rappelle une heure du passé, d'un passé dont revivrait peut-être la douceur si je revenais vers les lieux où il fut vécu! Ne vous reverrai-je donc plus jamais, humble Casa Zuliani, et vous, vieux Palais Venier, ne foulerai-je donc plus jamais le sol marin de votre jardin où poussait la sauge écarlate et où fleurissaient des roses penchées? Et les folles journées du Palais Carminati et les longues causeries « sous le Chinois » du café Florian? Ne marcherai-je donc plus jamais sur votre pavimento incrusté de fragments de nacre, étrange mezzanino de l'étrange Palais Vendramin ai Carmini? Dans votre chambre dorée, mon image ne se reflétera donc plus jamais aux glaces de la haute porte où l'on s'apparaissait comme l'ombre nocturne de soi-même?

Et vous, cher entre tous, beau Palais Dario, ne vous ouvrirez-vous plus jamais à mes pas, comme en ce soir lointain où m'y ont accueilli des visages d'amies et où, pour la première fois, par une éblouissante nuit de lune, je suis monté sur l'altana?

Pourquoi ne tenterais-je pas l'attirante et mélancolique aventure? Venise est là toujours qui m'attend en sa beauté et ses souvenirs. Elle m'offrirait, comme jadis, ses pierres et ses eaux, sa lumière et ses couleurs, le labyrinthe de ses calli et de ses rii, les solitaires étendues silencieuses de sa Lagune, tout ce dont elle m'a jadis enchanté, mais, dans cette Venise revue et retrouvée, trop de portes familières me demeureraient fermées. Fermée celle du Palais Venier et de son jardin, fermée celle de l'étrange mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini, fermée surtout, et fermée d'un signe funèbre, celle du doux Palais Dario! Des deux amies vénitiennes qui m'y accueillirent, Mme de la Baume a disparu la

première et une brusque mort a emporté la femme de grand cœur et de haut esprit que fut Mme Bulteau. Il ne reste plus d'elle que les souvenirs qu'ont laissés dans nos cœurs sa toujours vigilante amitié, son intelligente et fidèle bonté, tout ce qu'elle sut être pour tous ceux qui trouvèrent auprès d'elle un conseil et un appui et à qui elle sut communiquer la lucide flamme de vie qui l'animait. Un instant a suffi pour détruire cette belle force vivante. On m'a remis, après sa mort, pareil à celui où je trempe ma plume pour rendre hommage à sa mémoire, un de ces encriers vénitiens dont elle s'était servie pour écrire sans doute quelques-unes des belles pages où s'atteste son rare et vigoureux talent d'écrivain, de romancière et d'essayiste.

J'ai regardé une dernière fois mes vieux plans de Venise, avant de replacer leurs longs rouleaux dans le tiroir où je les enferme; je les ai regardés longtemps. L'un d'eux porte au coin, dans un cartouche,

cette inscription : *Nuova pianta iconografica dell'inclita città di Venezia* et, de ces quelques lignes, je ne puis détacher mes yeux. Reverront-ils un jour la Cité illustre, ou se fermeront-ils à jamais sur l'image lointaine de sa beauté?

VENISE RETROUVÉE

Venise. Octobre-novembre 1924.

J'ai dîné seul chez Cova, après une journée passée à parcourir Milan. C'est toujours le Milan de jadis avec son activité bruyante et sympathique, son aspect de prospérité et de vie affairée. Les petits tramways jaunes circulent rapidement en ses rues populeuses, prévenant de leur approche, à coups de timbres péremptoires, les passants qui les évitent sans hâte. Par ce bel après-midi d'octobre commençant, les Milanais sont dehors. A l'heure du déjeuner, j'ai eu peine à trouver une place libre chez Biffi, sous les Galeries, dans la

rumeur des conversations et la fumée des cigares et des cigarettes. A une table voisine de la mienne, une grande femme parlait haut à plusieurs hommes assis non loin d'elle. Elle avait un visage commun et régulier, mais bien vivant et expressif et je songeais, par contraste, en la regardant, aux doux et tendres visages des vierges de Luini et de Crivelli que je venais de revoir à l'Ambroisienne et au Brera, un Brera dont le reclassement d'après-guerre n'est pas terminé et dont quelques salles seulement sont visibles.

La dame milanaise s'apprête maintenant à partir. Elle se poudre, met du rouge à ses lèvres, se gante, promène sur la salle moins pleine un regard impérieux et mécontent. Il semble que sa journée s'annonce mal. Ses adorateurs ont disparu et aucun n'a fait mine de lui régler son addition. Milan est une ville pratique où chacun pense à soi. J'en vois la preuve sous mes yeux, mais je n'ai nulle envie de m'attarder à des réfle-

xions morales et des considérations sentimentales. Il fait beau. Le soleil brille au doux ciel d'Italie et m'appelle au dehors. Sur la place, le Dôme hérisse ses clochetons de marbre ajouré et dresse sa masse irrégulière aux mille anfractuosités d'ombre bleuâtre. J'éprouve un vif besoin de marche et de mouvement sans savoir où j'ai envie d'aller. A Santa Maria delle Grazie revoir le fantôme, à demi effacé, de la Cène de Vinci, à Sant'Ambrogio dont l'antique campanile porte, incrustées, des plaques de faïence, à Santa Maria della Passione pour relire l'inscription qui la consacre à l'amour et à la douleur : *Amori et dolori sacrum?* Mais non, j'errerai au hasard des rues. On y rencontre des portails d'églises et des façades de palais. Parfois, à travers une grille de ferronnerie, on aperçoit la verdure intérieure de quelque jardin. Que m'importe. Ce que je veux des choses et de moi-même, c'est le sentiment d'être là où je suis, de respirer cet air, de fouler ce sol, d'en-

tendre autour de moi résonner des voix italiennes, qui bientôt, ailleurs qu'à Milan, prononceront un mot, un nom, celui que j'ai répété si souvent depuis des années de regret et de souvenir.

La journée s'avançait quand je me suis trouvé devant le Castello. J'ai pénétré dans la vaste avant-cour. A gauche s'élève la Rochetta et à droite, dans la Cour ducale, le palais des Sforza. Ces fortes constructions en brique rouge, quoique trop restaurées, ont grand air guerrier et féodal. La sortie donne sur le parc. On a placé là un gros canon, trophée de la Grande Guerre. Sur l'affût, des enfants sont grimpés qui rient et interpellent le photographe en train de démonter l'appareil devant lequel les mamans milanaises font poser leur progéniture juchée sur l'énorme obusier autrichien. Comme le jour baisse, l'opérateur s'apprête au départ. En effet, le crépuscule vient doucement. Les promeneurs se font plus rares. De temps en temps passe un bi-

cycliste rapide. L'air fraîchit. Une vapeur légère estompe les massifs et monte des pelouses. Je quitte le banc où je m'étais assis. Au loin, à la Porta Sempione, l'Arco della Pace dresse son marbre napoléonien.

J'ai dîné seul chez Cova. La salle, éclairée par des ampoules voilées de soie rouge, est à peu près vide. Rien de l'animation des restaurants des Galeries. Maison de bonne tenue et de bon renom, service discret et silencieux, cuisine appréçiable. Addition respectable. Ce n'est plus l'Italie « bon marché » de jadis, mais c'est l'Italie...

Demain je serai à Vérone.

J'ai failli manquer Vérone. C'est à la Porta Nuova et non à la Porta Vescovo que s'arrête l'express. L'ancienne gare principale est devenue la secondaire, celle de la Porta Nuova ayant été rebâtie. J'ai eu juste le temps de sauter du train avec mes valises, et, cahoté sur le dur pavé des rues

véronaises, l'auto m'a arrêté à la porte de l'hôtel San Lorenzo. On m'a donné une très grande chambre dont les fenêtres ouvrent sur le riva San Lorenzo et l'Adige. J'entends la rumeur de ses eaux rapides et je me répète ce vers de Gérard d'Houville :

L'Adige rouge et jaune où pleura Juliette.

Demain j'irai le voir, cet Adige, rouler son onde pourprée et fielleuse sous les arches crénelées du Ponte del Castel Vecchio et heurter de son flot brusque les vieilles piles romaines du Ponte Pietra, mais, ce soir, je ne me coucherai pas sans être allé, sur la Place aux Herbes, saluer le Lion de Venise au haut de sa colonne. Auparavant il faut dîner, et la salle à manger de l'hôtel San Lorenzo n'est pas d'une grande gaieté. Sitôt achevé mon repas solitaire, je suis sorti. Il faisait doux sous un ciel sans étoiles. Par la Porta Borsari, j'ai gagné la Place aux Herbes. Les hauts lampadaires électriques y répandent une clarté crue qui

rend durement visible la décrépitude des façades. Sur sa colonne auprès du baroque Palais Maffei, le Lion de Saint-Marc veille. A Santa Maria Antica, au pinacle de leurs singuliers tombeaux engrillés de fer, veillent aussi, équestres, en leurs armures et la lance haute, les Scaliger. J'ai retraversé la Piazza dei Signori et, au bout de la Place aux Herbes, j'ai pris la Via Nuova, qu'anime la vie nocturne de Vérone. Dans cet étroit promenoir, les voitures ne circulent pas. La dalle est réservée aux flâneurs qui s'arrêtent aux devantures encore éclairées... Quelques cafés, un cinéma, puis on arrive à la place Vittorio-Emmanuele où les Arènes dressent leur mur tournant percé d'arcades. Quelques gouttes de pluie se mettent à tomber.

Je suis retourné à l'hôtel par un lacis de petites rues sombres et suis monté à ma chambre. Aucun bruit. J'entends siffler le vol grésillant d'un moustique. Sa présence me dit que l'automne commence à peine et

que je connaîtrai encore de lumineuses et chaudes journées. Elle me dit aussi que la moustiquaire ne sera pas inutile. Me voici enfermé sous son voile protecteur. La lampe éteinte, il n'y a plus en cette chambre que moi et le silence, le silence et tous ses souvenirs.

◆

Des voix d'enfants montent de la riva San Lorenzo, aiguës et joyeuses. Les Juliette en herbe de Vérone et leurs jeunes Roméo sont levés de bonne heure, à l'heure de l'alouette. Ils m'ont tiré d'un sommeil plein de rêves où je revoyais des Vérone de jadis, celle que j'ai vue pour la première fois en une chaude journée de septembre d'il y a bien des années, d'autres encore où, à l'aller ou au retour de Venise, je me suis arrêté bien souvent, seul ou avec des amis. Toutes ces Vérone, je les retrouvais dans mon rêve et chacune me charmait différemment selon la saison ou les circonstances qu'elles me rappelaient. Au moment où je

me suis réveillé, je me croyais dans cette même salle à manger de l'hôtel San Lorenzo, et devant notre table s'empressait un bizarre personnage. C'était un grand gaillard moustachu, vêtu d'une espèce d'habit noir, le col entouré d'une cravate à bouts flottants. L'escogriffe vendait des pâtes de fruits et les vendait avec force gestes et simagrées et nous riions gaiement de ses mines. C'est à ce moment que les rires des enfants de la riva ont pris part à mon rêve et l'ont interrompu.

Ils ont bien fait, car ce n'est pas trop d'une journée à errer dans Vérone. En effet, elle a passé bien vite, cette journée, et cependant je ne suis allé ni au lointain San Zeno ni au Musée revoir la curieuse Vierge avec des anges de Crivelli, mais je suis entré au Dôme et à Sant'Anastasia où, dans la fresque presque effacée de Pisanello, Saint Georges tue le dragon en présence d'une étrange princesse de Trébizonde. Paresseusement j'ai rôdé par les rues. Çà et

là, je me suis arrêté devant une façade de Palais. Vérone en possède quelques-uns de belle structure. J'aime le Bevilacqua, le Canossa, le Portalupi, bien d'autres et celui de la via San Cosimo que des Mores à turbans, sculptés dans la pierre, font imaginer comme la demeure de quelque Othello véronais, mais Vérone ne semble pas compter beaucoup plus d'Othello que de Roméo et de Juliette. Vérone paraît moins occupée de passion que des menus soins de sa vie bourgeoise et populaire. Elle sommeille, pacifique et calme, en son beau passé médiéval et romain.

Par maints détours, ma flânerie m'a mené au Ponte di Pietra. De ces puissantes arches romaines en briques rougeâtres, il domine le fleuve, rapide sous sa courbe bombée. Sa solide structure a résisté à l'usure des siècles. Je suis resté longtemps accoudé au parapet de pierre à regarder couler l'eau. Une fraîcheur mouvante en montait. Quand je levais les yeux, j'apercevais sur la hauteur

le castello San Pietro avec sa garde de cyprès qui se détachaient sur un ciel gris et menaçant. Un vieux fiacre passait à vide. A peine y étais-je assis sur les coussins que l'averse ruissela et que je dus me blottir sous la capote relevée de la guimbarde et je suis allé attendre la fin de l'averse à Santa Maria in Organo.

Elle avait cessé à peu près quand j'ai sonné à la porte du Palais Giusti. La gardienne, après m'avoir fait entrer dans le jardin, a refermé la grille qui le sépare de la cour. Je suis le seul visiteur et il est à moi tout entier. La seule voix que j'entendrai sera celle de la fontaine moussue qui, au milieu de la pelouse, superpose ses vasques qui s'épanchent. Si j'interroge les statues qui s'effritent sur leurs socles ébréchés, elles ne me répondront pas. La solitude ne converse qu'avec elle-même, et les grands cyprès qui bordent l'allée centrale sont plus taciturnes que le silence. Enormes, séculaires, ils alignent leurs troncs grisâtres

qui ressemblent à de la pierre. Quelques-uns sont presque morts de vieillesse, d'autres montent d'un jet vigoureux et portent haut leur sombre feuillage dont le sommet s'aiguise en pointe. Ils ont quelque chose de monacal et de guerrier. Ils sont roidis en une sorte de discipline végétale, immuables en leur verdure sans saison. Je pense à leurs frères de la Villa d'Este, à leurs frères des grands cimetières de Scutari et d'Eyoub. Il s'exhale d'eux une odeur amère.

J'ai gravi lentement les sentiers en pente et en lacets qui conduisent de terrasse en terrasse au haut du rocher qui ferme le fond du jardin, sentiers caillouteux, joints les uns aux autres par des raccourcis en escaliers. On parvient ainsi au belvédère d'où l'on domine Vérone, ses toits pressés, ses campaniles. De longues nuées grisâtres occupent le ciel. En bas, le jardin apparaît, comme effondré en ses verdures luisantes que l'automne n'a pas encore touchées, et soudain, penché sur la balustrade de pierre, je me

sens envahi d'une joie obscure et profonde, d'une sorte de bonheur fait de ce ciel et de ces arbres, de la faible plainte des fontaines, d'un frisson du feuillage, du goût humide de l'air respiré, fait de cette solitude et de ce silence, et d'être là...

Je ne m'arrêterai pas à Padoue.

Il ne fait pas assez beau pour aller jusqu'à la Villa Valmarana et jusqu'à la Rotonda, quoique le ciel gris qui pesait sur Vérone se soit éclairci. D'ailleurs Vicence suffit aux heures que j'ai à y passer. Je flânerai dans son Corso et sur sa Piazza dei Signori, devant sa Basilique Palladienne; j'irai revoir quelques-uns de ses beaux palais et j'entrerai un instant dans son Théâtre Olympique. Puis je reviendrai sur la Piazza lire l'heure aux aiguilles dorées qui parcourent le cadran azuré de l'horloge du campanile. Le temps passera. Je lui donnerai à dévorer mille souvenirs. Dès mon arrivée

à l'hôtel Roma, je me suis enquis des trains pour Venise... Mais je ne veux pas passer cette journée seul à Vicence; je demanderai à l'illustre Tito Bassi dont j'ai conté jadis « l'illusion héroïque » de m'y servir de compagnon.

J'ai rêvé, cette nuit, qu'elle n'était plus là... A sa place, il n'y avait plus que l'immense, monotone et solitaire étendue de la Lagune qui étalait sous un ciel désert la surface nue de ses eaux. Rien n'en émergeait plus, ni une île, ni une trace quelconque qui marquât le lieu où reposait dans son linceul liquide, dans sa tombe secrète, la Disparue!

Le train entre en gare de Padoue... Il fait chaud; j'ai soif, je me sens la gorge serrée; je pense à ce café Pedrocchi d'où le neveu du chanoine fit venir un excellent *zambazon* que Stendhal dégustait, tandis qu'on lui contait l'histoire de la duchesse Sanseverina et ses intrigues à la Cour de Parme. Je pen-

se à Stendhal parce que je ne veux pas penser; je pense à Stendhal comme ces gens qui chantent, la nuit, pour se rassurer; je pense à Stendhal parce que j'ai peur, mais peur d'une peur délicieuse, et que j'ai voulue.

Mestre! Il vient de monter dans mon compartiment deux messieurs dont l'un a déposé sur la banquette un exemplaire de la *Gazzetta di Venezia.* Je ne la quitte pas des yeux. Le train a ralenti et soudain, tiède et subtile, s'est insinuée dans le wagon cette odeur que l'on n'oublie plus, cette odeur où revit pour moi tout un passé, cette odeur à la fois herbeuse, marécageuse et marine, l'odeur de la Lagune, l'odeur de Venise.

J'occupe, à l'hôtel Regina, la chambre nº 8 au premier étage. Elle est étroite et longue et donne sur le Grand Canal, presque en face de l'église de la Salute. Quand j'y suis entré, le soleil l'éclairait et, sur la commode, s'épanouissait, de tout son lourd et blanc parfum, un gros bouquet de tubé-

reuses placé là pour me souhaiter la bienvenue et m'annoncer un aimable voisinage. Un billet m'engageait à une prochaine visite, dès que je serais reposé de la fatigue du voyage et des premiers soins de l'arrivée. Ainsi j'aurai donc à Venise, non loin de moi, une présence amie qui m'empêchera d'y vivre trop dans le passé et mêlera à mes souvenirs, ravivés en toute la mélancolie du temps enfui, une gracieuse diversion. Il allait sans dire qu'on me laissait ce qu'il me faudrait de solitude pour relier le passé au présent, la Venise, si longuement, si minutieusement souvenue, à la Venise aujourd'hui retrouvée.

Lorsque j'ai eu défait mes valises et respiré l'odeur douce et forte des tubéreuses, je suis sorti. C'était la fin d'une belle journée, en sa lumière adoucie d'octobre commençant, encore somptueuse, la fin d'une belle journée qui m'avait accueilli, à l'issue de la gare, avec les jeux de son soleil sur l'eau du canal et sur la pierre des façades,

avec des scintillements sur le fer dentelé des gondoles, avec tout ce qu'a de charme, de mélancolie et de beauté l'immuable et vivant visage de Venise. Ah! comme, au premier regard, j'avais reconnu ses traits et, elle, avait-elle senti battre mon cœur, non plus de peur, mais de tendresse pour tout ce qu'elle m'avait donné? M'avait-elle pardonné ma longue absence et mes timides appréhensions, ma crainte qu'elle ne fût plus ce qu'elle avait été? Oui, car voici qu'elle m'ouvrait ses avenues d'eau et de pierre et qu'une de ses noires gondoles m'avait conduit, comme jadis, par le dédale des canaux jusqu'à cette chambre d'où je venais de sortir et qui serait la mienne pendant des jours et des jours, cette chambre d'où l'on apercevait par la fenêtre la Salute debout sur ses escaliers de marbre, et où s'épanouissait, en son parfum suave et pesant, la cire odorante des tubéreuses!

Je suis arrivé, en rêvant ainsi, par la calle San Moisè, jusqu'à la place Saint-Marc.

Comme à Vérone, j'éprouvais la même impression indéfinissable, le sourd, le secret bonheur d'être là. Mes yeux, tout mon corps reprenaient avec les choses leur ancienne intimité. Cette dalle de marbre était familière à mon pied, cet air à mon visage. Il me semblait vivre dans je ne sais quoi de continu et qui n'avait jamais été interrompu. Je n'étais pas plus le promeneur d'aujourd'hui que celui de telle ou telle année. Toute ma vie vénitienne ne formait plus qu'un seul temps et je la revivais tout entière à chaque instant. Elle n'était plus faite de souvenirs successifs et juxtaposés; elle existait en elle-même et je la portais toute en moi, intacte, fidèle, secrète et vivante...

J'ai ainsi marché longtemps, puis, après le crépuscule, le soir est venu. Je me suis trouvé devant le Vapore et j'y suis entré pour dîner. Ensuite, j'ai marché longtemps encore avant de regagner l'hôtel. L'odeur des tubéreuses avait tellement rempli ma chambre que j'ai été obligé d'ouvrir la fe-

nêtre, Longtemps encore, je suis resté là à regarder la nuit jusqu'à ce que les cloches de la Salute se fussent mises à sonner leur branle de minuit. O belles cloches nocturnes, ne m'annoncez-vous pas Venise accueillante et qui s'offre encore une fois à moi, pour que s'y confondent en un même enchantement le présent et le passé? Salut à toi, en hier, en aujourd'hui, et en toujours, Venise, Venise retrouvée!

De sa radieuse matinée à son soir magnifique, j'ai passé ce premier jour à parcourir Venise. A mesure se renouaient mieux autour de moi les humides lanières de ses canaux, les liens terrestres de ses calli. Venise me regardait de toutes ses façades attentives. Elle me parlait par toutes ses cloches. Les arcs courbes de ses ponts me perçaient de toutes les flèches du plaisir. J'ai repris possession d'elle jusqu'aux limites de sa Lagune. Je me suis senti riche de toutes les splendeurs de Saint-Marc, de ses antiques

ors, de ses marbres qui m'offraient, comme des écorces de fruits impérissables, la maturité éternelle de leurs automnes, riche de souvenirs si vivants que le passé et le présent n'avaient plus, dans le tissu du temps, que la même figure fraternelle.

Les fenêtres du Palais Dario sont ouvertes. C'est l'heure encore matinale où le soleil caresse les marbres lumineux de sa façade. Les beaux disques de porphyre et de serpentin y incrustent leurs cercles lombardesques. Au haut du toit, l'altana dresse son léger édifice aérien; sur les marches de la porte marine, un homme est accroupi qui plonge un linge dans le canal. Je reconnais Carlo. Il m'a reconnu aussi, sans plus de surprise que je n'en ai éprouvé à le revoir; et la gondole a passé; elle longe maintenant la double terrasse en corbeille du Palais Venier. Par la grille j'aperçois le jardin. Les glycines et les vignes vierges emmantèlent le vieux Palais à jamais ina-

chevé et qui semble inhabité. J'ai croisé une grosse barque chargée de raisins. Les grappes s'entassent dans des paniers grossièrement tressés. C'est la bell'uva que criait, en tournant l'angle du rio della Torresella, il povero Marco, mais aujourd'hui je n'ai plus la fièvre et je respire avec délice l'air vénitien, cet air qui a le goût du bonheur.

Je suis assis sur la petite terrasse de l'hôtel Regina dont la balustrade de marbre luit au soleil, auprès de Mme T... Elle est coiffée d'un chapeau de paille bise et s'abrite sous une ombrelle. Elle est vêtue « en été », car c'est l'été encore en ce commencement d'un bel octobre, l'été, en cet après-midi lumineux où la douceur de l'air est faite d'une chaleur à la fois brûlante et douce. On est bien sur cette terrasse où rôde une odeur de café, de cigarettes, d'étoffes tiédies, traversée de senteurs marines. Parfois, dans un remous du canal, un luisant fer de gon-

dole dépasse la balustrade avec un léger clapotis d'eau où se mêle le bruit d'une tasse heurtée ou le craquement d'une allumette. D'un fauteuil à l'autre, des paroles s'échangent. La plupart des pensionnaires de l'hôtel Regina sont anglais ou américains. Puis, peu à peu, la petite esplanade de marbre se dégarnit. Ladies et gentlemen vont se disperser à travers Venise. C'est l'heure de la promenade, mais il est bien agréable aussi de rester là à échanger des propos amicaux et à regarder un agréable visage sous un chapeau de fine paille bise, un visage souriant et légèrement hâlé.

C'est ainsi que m'apparaît celui de Mme T., moins hâlé pourtant que ses mains dont la peau brunie continue l'ambre des bras nus. Il n'en saurait être autrement quand on vient de passer au Lido le temps d'une cure de soleil. C'est le cas de Mme T... Sa cure terminée et la « saison » du Lido finie, elle se repose à Venise et elle me fait une amusante et pittoresque description de la plage

à la mode où tout un peuple de baigneurs, plus qu'à demi nus sur le sable, s'occupe à se rôtir les membres et le corps et à acquérir toutes les teintes de la cuisson par l'eau salée et le soleil. Les deux sexes et tous les âges visent à ce résultat avec une émulation qui ne craint pas l'impudeur. On y pratique toutes les audaces du traitement qui, peu à peu, transforme les nouveaux venus et leur procure la couleur requise, si bien que cette plage adriatique semble être devenue le lieu de campement d'une tribu sauvage composée d'individus offrant toutes les nuances du brun, de sa teinte la plus claire à sa plus sombre, les patines de tous les bronzes, les dégradations de tous les ocres, un échantillonnage de tous les tons que peut revêtir la peau d'un ancien blanc et d'une ex-blanche, sous l'action des chimies solaires, de telle sorte que le Lido présente le spectacle d'un carnaval auprès duquel celui de Venise n'était qu'un jeu, un carnaval dont le déguisement consiste

à se vêtir au naturel d'un épiderme de mulâtre ou de quarteronne.

De juin à octobre, on peut voir s'ébattre sur le sable cette mascarade où les peaux cosmopolites se prélassent en plein air, selon le rite de la tribu. Mais, octobre venu, la horde se disperse. On abat les tentes, on rentre les fauteuils et le Lido redevient, non pas « l'affreux Lido » chanté par Musset, mais un long rivage sur lequel subsistent les grands hôtels qu'y a fait construire cette étrange mode balnéaire et dans la solitude desquels, la saison finie, il n'est guère agréable de s'attarder, tandis que Venise, toute proche, vous offre ses lumineux plaisirs d'automne.

Aussi est-ce au désir de les goûter que je dois la présence à l'hôtel Régina de la charmante jeune femme auprès de qui je suis assis sur cette terrasse ensoleillée et dont le visage bruni sourit sous un grand chapeau de paille bise.

J'ai ici deux visites à rendre et auxquelles je ne veux pas manquer, car je ne serai tout à fait à Venise que lorsque je serai allé saluer aux Carmini le Palais Vendramin et à San Boldo le Palais Carminati. Et vous oublierai-je, vous, humble Casa Zuliani? Qui sait si les choses n'ont pas une mémoire et si elles ne sont pas sensibles au souvenir qu'on a gardé d'elles?

C'est par hasard que je me suis trouvé auprès du Palais Carminati. En allant de San Staè au campo di San Giacomo dall' Orio, par le ponte Colombo, je l'ai reconnu, massif, grisâtre et toujours avec son même air d'abandon, mirant sa façade dans son rio désert, et tout seul, je me suis mis à rire en songeant aux folles journées que nous avions passées là, en ce lointain printemps de l'année 1912. Et, à songer à ces heures passées, je n'éprouvais aucune tristesse; je me sentais reconnaissant qu'elles eussent été, mais l'heure présente était si belle, le

ciel vénitien si pur et j'éprouvais de tout ce qui m'entourait un si doux bonheur. le bonheur si profond de Venise revue et retrouvée! Ce même sentiment, je l'ai eu devant le Palais Vendramin. Une grosse barque chargée de fiasques vides glissait sur le rio di Santa Margherita. Les fenêtres du mezzanino étaient fermées, mais les volets ouverts montraient qu'il était habité. Cette pensée ne m'était nullement désagréable. N'était-ce pas juste que quelqu'un, après moi, eût à son tour la jouissance de la « chambre dorée », de ses faïences, de ses stucs? Pourquoi lui envierais-je ce plaisir qui fut le mien? Pourquoi gâter par des souvenirs et des comparaisons mon plaisir d'aujourd'hui? De nouveau j'ai regardé les fenêtres du mezzanino. C'était l'heure où le soleil les atteint, où, à travers les vitres, il fait luire doucement les fragments de nacre incrustés dans le pavimento, et où, sur les blancs panneaux de faïence, il avive, un instant, les vieux ors usés.

J'ai sonné; la porte s'est ouverte. J'ai monté l'escalier. La signora Z... m'a reconnu. Elle a vieilli, elle aussi, et la Casa a vieilli. Elle ne compte que peu de pensionnaires, car les portes de plusieurs des chambres sont ouvertes, les lits non garnis et montrant, sur leurs matelas à découvert, leurs couvertures soigneusement pliées. La signora Z... m'a fait entrer dans son salotto et, tout en causant avec elle, je regarde à travers les vitres de la fenêtre les verdures du jardin Venier. Avant de prendre congé de la signora, je m'excuse de n'être pas descendu chez elle. Elle m'a reconduit avec d'aimables politesses italiennes. En retraversant le vestibule, je jette un coup d'œil dans la chambre que j'ai occupée plusieurs fois. Une servante est en train de la « faire », comme si l'on y attendait le voyageur que je fus jadis, et je me sens un peu honteux d'avoir été infidèle à la vieille Casa Zuliani et de lui avoir préféré les aises de l'hôtel Regina...

Les jours passent. Comme on est vite repris par le charme de cette douce et lente vie vénitienne! Qu'y a-t-il donc dans cet air, dans cette lumière qui vous pénètre de leur secrète influence, qui vous impose certaines habitudes auxquelles on se conforme docilement? Pourquoi ici n'est-on pas le même qu'ailleurs? A quelle puissance mystérieuse obéit-on, à quelle persuasion des choses, à quelles instances invisibles? Ah! comme l'on se refait vite « bon Vénitien »! Visiter quelque palais ou quelque église, rôder indéfiniment sur la place Saint-Marc ou sous les arcades des Procuraties, entrer au café Florian et s'y asseoir « sous le Chinois », flâner dans la Merceria, aller voir finir le jour au jardin Eden, errer de calli en calli, parcourir les Fondamente Nuove ou les Zattere, errer en gondole sur la Lagune, pourquoi ces actes si simples, si coutumiers, accomplis mille fois, font-ils de vous un autre et constituent-ils une sorte de bonheur singulier, vous plongent-ils dans

une sorte de silence heureux où tout se tait en vous, où tout prend une valeur inexplicable? Que de fois je me suis appliqué à définir cet enchantement, mais je n'ai jamais pu parvenir à isoler les éléments de son sortilège. Venise a gardé son secret. Cette fois encore, il m'échappe et je me contente de goûter avec délice, heure par heure, minute par minute, ces belles journées qui sont dans la vie comme une sorte d'au delà vivant.

Je craignais, après ces dix années d'absence, de retrouver une Venise autre que celle que j'avais connue et aimée et je m'aperçois qu'il n'en est rien. Son aspect est toujours le même. Les quelques dégâts qu'y a faits la guerre ont été réparés. Les œuvres d'art enlevées aux dangers qu'elles couraient ont repris leur place. L'Accademia, remaniée par un classement nouveau, offre ses chefs-d'œuvre en meilleure présentation. La salle des Carpaccio est heureuse-

ment disposée. On a commencé à installer les collections du Museo Civico dans la partie des Procuratie Nuove cédée pour cet usage par la Couronne. Elles y seront plus à l'aise qu'au Fondaco dei Turchi. Les gondoles circulent toujours sur le Grand Canal. Quelques-unes sont pourvues d'un moteur, mais cette innovation ne semble avoir été qu'assez rarement adoptée. En revanche, le nombre des canots à essence a augmenté, mais ces canots, la plupart de bois clair, et élégants, n'ont rien de disgracieux. Çà et là, quelques constructions nouvelles, d'un style qui n'a rien de trop disparate, même celles qui s'élèvent sur l'emplacement des jardins Pappadopoli, près de la gare, et qui forment une assez vaste cité ouvrière et bourgeoise. Grâce au ciel, Venise ne possède encore ni tramways, ni métropolitain et dans son noble silence on entend toujours sonner les cloches de ses campaniles qui n'annoncent pas encore l'heure de la modernisation.

C'étaient moins des changements matériels que je redoutais de trouver à Venise que de m'y trouver par trop sous la domination d'un passé où j'avais quelques-unes des plus chères et des plus douces heures de ma vie. Je craignais de ne plus voir Venise qu'à travers la mémoire d'un temps dont je serais moi-même le mélancolique fantôme et qui m'y escorterait de ses ombres trop présentes et trop despotiques. Certes je ne songeais pas à m'y montrer ingrat envers ses joies de jadis, mais je souhaitais d'ajouter à tous ses dons ce qu'elle me donnerait encore. J'étais avide d'elle et je craignais qu'elle se refusât à moi. Cette appréhension me causait une peur bizarre et presque douloureuse qui se mêlait à mon désir. Ah! comme j'avais tort de craindre l'accueil de la belle et tendre délaissée et comme j'ai vite senti qu'elle s'offrait de nouveau à moi en sa libérale beauté!

Je l'ai retrouvée toute, ma Venise de jadis,

et, de celle d'aujourd'hui, j'ai appris déjà plus d'une chose qu'il me semble voir pour la première fois. Telle nuance du ciel, tel reflet de l'eau me sont une découverte. Et ce rayon de soleil sur ce vieux mur, et cette courbure de balcon, et ce geste de rameur et l'ondulation de cette algue et l'écho de cette voix et de ce pas, ne sont-ce pas autant de dons nouveaux que fait à ma mémoire de demain la Venise d'aujourd'hui? Cette heure ne s'ajoute-t-elle pas au précieux trésor des heures enfuies? Oh! Venise l'inépuisable, merci.

J'aime ces lourdes tubéreuses dont le parfum intermittent, tantôt s'apaise en une odorante langueur, tantôt s'exaspère en un odorant paroxysme. Ce soir, leur senteur nocturne est si forte qu'elle comble de sa plénitude tout le silence de la chambre. Il est tard, minuit est proche. C'est l'instant où les cloches de la Salute épanouissent leur bouquet sonore. Cela commence par un

tintement qui se ralentit et s'espace peu à peu. Alors une voix plus grave s'élève à laquelle se mêlent d'autres voix aériennes. Leur colloque mystérieux semble échanger des secrets. Leurs vibrations inégales s'accordent un moment, puis, une à une, les voix adjointes faiblissent; l'une après l'autre elles se taisent. Seule la dominante continue sa sonnerie lente et lourde qui, peu à peu, s'assourdit. Maintenant le silence veille seul sur Venise endormie à qui la Salute vient d'offrir son sonore bouquet de minuit.

Je les ai bien souvent entendues, ces cloches nocturnes de la Salute, mais jamais si proches et dans une pareille intimité. Elles sont comme le chant fleuri d'une Venise nouvelle, son appel et son salut...

Je vais souvent prendre mes repas dans l'un ou l'autre des deux petits restaurants que je ne fréquentais pas lors de mes précédents séjours. En ce temps-là, c'était au Vapore que nous nous rendions le plus sou-

vent, mais, cette année, je le délaisse un peu pour l'Antico Pizzo et surtout pour la Vida. C'est une simple *trattoria*. Elle a un sympathique aspect d'auberge de campagne et elle est plaisante à voir sur le campo di San Giacomo dall'Orio où elle occupe un bâtiment isolé dont la porte s'enguirlande d'une glycine. Quand il fait beau, on peut déjeuner dehors, mais je préfère prendre place à l'intérieur dans une des deux salles que l'on atteint en traversant la cuisine. De là, un garçon empressé et joyeux, à mine de valet de comédie, vous apporte les *spaghetti all burro* ou la *scalopina speziale*. Les habitués de la Vida sont des petits bourgeois ou des commerçants. On y parle haut et on y fume beaucoup, mais il y règne une sorte de bonne humeur et de sans-façon populaires. Une hôtesse maigre, brune et sévère préside au service.

J'aime cette Vida. Quand on en sort, le beau et doux soleil d'octobre tiédit les dalles

du campo. Des maisons à façades bien patinées l'encadrent. Elles ne sont pas d'une bien riche architecture, mais elles ont cet air vénitien, si plaisant. Dans l'une d'elles un locataire a placé, derrière les vitres d'une fenêtre, des plantes en pots et a ménagé des ouvertures par lesquelles ces plantes poussent à l'extérieur leurs tiges grimpantes. Au milieu du campo, des enfants jouent et se battent autour d'un puits et, dès qu'on apparaît, on est harcelé par leur horde mendiante, dépenaillée et familière. Une de ces fillettes à figure de femme a des yeux d'une beauté bien inquiétante. Elle surveille un petit monstre scrofuleux et galeux, à demi idiot. On les laisse se disputer âprement quelques monnaies et l'on part pour une longue flânerie à pied à travers Venise, une de ces flâneries sans but qui sont le délice de ces journées de doux loisir et de lente paresse.

Toujours cette même beauté du ciel, cette

même douceur de la lumière, cette même chaleur. A midi sur la blanche petite terrasse de l'hôtel, toujours cet été qui se prolonge et qui m'a permis aujourd'hui une longue promenade en Lagune. J'ai suivi tout son contour nord, de l'Arsenal à la Sacca della Misericordia, et je l'ai vue s'assoupir dans le plus beau des crépuscules, comme si elle devait ne jamais se réveiller de tant de mélancolie et de silence... Dans la soirée, une barque de musique est venue se ranger le long de la terrasse de l'hôtel, et ce concert banal de voix et d'instruments n'avait rien de ridicule, sauvé par ce je ne sais quoi de tendre, d'ironique, d'indolent, d'un peu fou qu'est le charme vénitien.

On ne connaît jamais tout à fait Venise. Aujourd'hui j'ai découvert un jardin. Il est sur la riva di Biasio, une petite fondamenta du Grand Canal, presque en face de San Geremia et de l'entrée du Cannareggio. Il y a là un magasin de faïences où j'avais à

faire emplette et à ce magasin est attenant un bout de jardin et qui n'a rien de bien remarquable que d'être si vénitien. Il se compose de quelques plates-bandes, ombragées d'arbres maigres. Le long de l'allée, des pots de terre cuite. A une branche de l'un de ces arbres est suspendu, souvenir de guerre, un casque de tranchée, à l'intérieur duquel, en guise de jardinière, on a fait pousser des plantes vertes...

Je m'étais juré de ne plus me laisser aller à ma manie de bric-à-brac, mais, dès le lendemain de mon arrivée, sur le ponte San Moisè, je me suis trouvé face à face avec il signor L..., marchand d'antiquités. Reconnaissance, paroles de bienvenue et quelques heures après j'étais dans la petite boutique du signor L... A peine y étais-je entré que j'étais acquéreur d'un plâteau peint de fleurs et d'oiseaux, et revenu à mes anciennes habitudes. En quelques jours, j'avais rendu visite à tous les antiquaires

que je connais et même à quelques autres. J'ai du plaisir, je l'avoue, à revoir tous ces témoins de ma vieille passion bric-à-bracante. D'ailleurs mes visites n'ont pas été perdues; me voici dès maintenant possesseur de divers objets, dont deux curieuses petites consoles rococo en bois dont la tablette, agréablement contournée, repose sur un seul pied et qui, sur cet appui, se tiennent fort bien en équilibre. De plus il signor B... m'a offert de me faire visiter le Palais Van Axel qu'il a acheté et où il a réuni les plus précieuses pièces de sa collection, et il signor L... m'a indiqué le moyen de pénétrer dans le mystérieux casino, maintenant accessible, de la Procuratoresse Venier, au ponte dei Baratteri.

Mme T... est une promeneuse intrépide: souvent je l'entraîne en ces longues flâneries vénitiennes qui ont tant de charme et d'imprévu. Pour les goûter, il ne faut craindre ni les détours, ni les retours sur ses pas, ni

la surprise de se trouver où l'on ne se croyait pas. La promenade dans Venise demande de la patience et des jarrets résistants et il faut la considérer comme une espèce de jeu topographique où le hasard est de moitié.

En ces dispositions, c'est un charmant plaisir. Certains quartiers s'y prêtent mieux que d'autres, par exemple cette région de Venise qui s'étend entre le Cannareggio et le rio dei Mendicanti, avec ses calli populeuses, ses rii peu fréquentés, sa mélancolie, sa misère. Hier, comme nous revenions d'une visite pédestre à Sant'Alvise et à la Madonna dell'Orto et que nous nous dirigions vers les Fondamente Nuove, nous nous sommes trouvés devant les Gesuiti. La riche et baroque église avoisine un campiello. Il y a là une ancienne caserne et un vieux puits autour duquel jouait et grouillait une bande d'enfants déguenillés. L'enfance vénitienne, soit à cause du climat, de la nourriture médiocre ou de l'épuisement

de la race, est souvent malingre et chétive, mais les enfants réunis autour de ce puits dépassaient en misère physiologique tout ce que l'on peut imaginer. Ils étaient là une vingtaine, se traînant sur la dalle ou tendant la main, montrant leurs pauvres petits visages terreux et leurs membres rachitiques, une vingtaine, vêtus de crasse et de loques. Leur groupe sordide donnait des idées de siège et de famine et ils étalaient lamentablement leur misère de rescapés, leur aspect de détritus humains. Comme nous les considérions avec pitié, une femme du peuple vint à nous. Ces enfants étaient des « abandonnati », des enfants de pères tués à la guerre, de familles détruites ou dispersées, une sorte de sinistre « laissé pour compte » des sombres jours où Venise menacée écoutait se rapprocher le grondement du canon dont on distinguait, des Fondamente Nuove, les lueurs tragiques.

Il pleut. Du ciel gris la pluie tombe dans

le canal verdâtre; elle lave les dalles luisantes, ruisselle aux façades attristées. Après ces deux semaines d'été, c'est un premier jour d'automne et qui m'annonce que le temps passe. Les gondoliers ont endossé leur toile cirée; les gondoles font le gros dos et balancent la bosse noire de leur felze. Celles du traghetto montrent le bois de leurs bancs sans coussins; des gouttelettes se suspendent aux dentelures des fers de proue. Je suis néanmoins sorti pour aller porter une lettre à la grande Poste près du pont de Rialto. Comme il y manque un cachet, l'employé m'indique gracieusement une boutique voisine où je trouverai de la cire. En effet, on me loue l'usage d'un bâton de cire et d'une bougie. Voilà un ingénieux commerce. Du haut du pont de Rialto, j'ai vu s'avancer une grande barque chargée d'Indiens. Ils sont coiffés de turbans entourés de voiles verts et vont, graves, sous la pluie.

Aujourd'hui, il fait beau et le soleil brille,

mais c'est un beau temps et un beau soleil d'automne. La glycine de la Vida commence à jaunir et la belle vigne vierge que l'on voit du ponte Colombo rougit.

J'avais remarqué souvent, en passant sur le ponte dei Baratteri, cette maison qui fait l'angle du rio et de la Merceria... Les fenêtres de son étage étaient toujours strictement closes de leurs volets et, dans cette calle si fréquentée, cela lui donnait un air de mystère. On m'avait dit qu'elle était cependant habitée, mais que son propriétaire n'y laissait guère pénétrer et n'en sortait que rarement. Il y vivait, m'avait-on dit encore, dans un décor du XVIIIe siècle très intact, mais inaccessible aux curieux. Durant les années qui me tinrent éloigné de Venise, je songeai plus d'une fois à la petite maison du ponte dei Baratteri et, un jour, je lus dans le *Temps* un article de mon ami Emile Henriot où il racontait une visite faite à la maison longtemps mystérieuse

dont le propriétaire avait fini par mourir. Or cette casa avait une histoire[1] et elle n'était rien autre que le casino de la Procuratoresse Venier. L'intérieur en avait été conservé en son ancien état avec ses plafonds peints et ses décorations de stuc. C'était une curieuse relique du vieux passé vénitien.

Il y eut, en effet, à Venise, beaucoup de ces casini situés à Venise même, à Murano ou à la Giudecca. C'étaient des logis discrets que les nobles aménageaient hors de leur palais et qui leur servaient de lieux de réunion ou de rendez-vous. On s'y assemblait pour faire collation et pour s'y livrer aux jeux, tant du hasard que de l'amour. La plus grande liberté régnait en ces réduits galants où le secret favorisait les plaisirs. Nous en savons quelque chose par les *Mémoires* de Casanova. C'est dans un de ces casini que la belle religieuse de Murano venait rejoindre le gentil abbé de Bernis et où l'aventureux Giacomo montrait

son savoir-faire amoureux. Comme leurs maris, les nobles dames vénitiennes ne dédaignaient pas ces agréables facilités et se plaisaient en ces secrets asiles à offrir l'hospitalité à leurs sigisbées. La Procuratoresse Venier avait été de celles-là et, par chance, bien qu'il eût changé de destination, son casino avait conservé jusqu'à nous son aspect de jadis. L'article d'Emile Henriot m'avait donné grande envie de voir de mes yeux ce témoignage des galanteries patriciennes. Aussi, me suis-je enquis des moyens de satisfaire ma curiosité. C'est pourquoi aujourd'hui, vers trois heures, je sonnais à la porte du casino au ponte dei Baratteri.

La porte franchie, on est dans un vestibule assez obscur d'où part un escalier de pierre, étroit et roide, qui aboutit à une porte. Elle est fermée, et, quand elle finit par s'ouvrir aux coups frappés, on se trouve en face d'un ecclésiastique, ce qui n'est pas sans causer une certaine surprise. C'est un jeune prêtre de fort bonne mine, mais

que fait-il en ces lieux? Sa présence ne tarde pas à s'expliquer. L'ancien casino de la Procuratoresse est le siège d'une œuvre religieuse qui s'occupe de la reconstruction des églises détruites par la guerre. L'œuvre a ses bureaux dans les trois pièces qui composaient le casino. Elles sont basses et assez obscures, mais on distingue néanmoins leurs plafonds peints et les décorations de stuc qui ornent les murs. Assez délabrées en leurs couleurs éteintes et leurs ors dédorés, elles me rappellent avec moins de richesse celles du mezzanino du Palais Vendramin ai Carmini. Les fenêtres de la plus grande de ces trois pièces donnent sur la Merceria. Aucune d'elles n'a plus son mobilier primitif; il a été remplacé par de bons meubles d'acajou et il n'en subsiste que deux encoignures en bois de violette. Sur les tables, sur les chaises, un peu partout, s'accumulent des liasses de dossiers. Cela sent le papier, l'encre, l'humidité. Il est quelque peu mélancolique, le galant casino de la Procurato-

resse Venier, mais il y faut imaginer l'éclat des bougies, les reflets des miroirs, la tendre courbe des sophas et des ottomanes, les étoffes fleuries aux vives couleurs, les verreries d'un souper, le tintement des sequins, le bruit des conversations, les rires et aussi de voluptueux soupirs et le jeu des éventails et toute la joie de vivre que connut la Venise des baüte et des maschere, la Venise des passions secrètes et des amours masquées.

Le jeune prêtre qui m'a accompagné dans ma visite me ramène à l'antichambre par où je suis entré. Au moment où je vais partir, je le vois se baisser et soulever en souriant un des carreaux du pavement, mettant à découvert une sorte de trappe ou plutôt une manière de judas donnant vue sur le vestibule du rez-de-chaussée. Par là, on pouvait surveiller les nouveaux arrivants. Décidément la Procuratoresse Venier était femme de précaution et savait se garer des importuns et des fâcheux!

Il y a, calle della Mandola, une pauvre boutique de fripier. Elle a pour enseigne « Alla nuova Babilona ».

Le restaurant Centa à San Maurizio n'existe plus, mais il s'en est ouvert un nouveau près de la Fenice où l'on mange de remarquables crabes et où l'on fait admirablement le poulet grillé. Toutes les victuailles de mer sont exposées sur un buffet. On est servi par des femmes qui, les cheveux coupés et en robes courtes, circulent prestement entre les tables serrées. Il est très vivant, très animé, très moderne, ce petit restaurant.

Je suis depuis hier possesseur d'une encoignure de laque rouge. Sur la porte bombée se prélasse, sous un parasol, un délicieux seigneur turc en robe dorée et en turban à qui un esclave également enturbané présente à boire sur un plateau. En me le

vendant, il signor B... m'offre de visiter le palais Van Axel qu'il a acheté et meublé.

Nous avions pris rendez-vous avec il signor B... chez Florian et, en sa compagnie, nous nous dirigions vers Santa Maria Formosa pour gagner de là les Miracoli dont le Palais Van Axel est voisin. Il est très beau, très vieux. C'est un ancien Palais Sanudo. Nous pénétrons dans la cour. A droite s'élève avec des arcades un très ancien bâtiment byzantin qui servait autrefois de magasins et d'écuries. Au fond de la cour, un grand escalier extérieur monte droit avec ses marches inégales et sa rampe de marbre où sont sculptées, de loin en loin, des têtes sans corps. C'est l'escalier le plus haut de Venise, la *Scala del Paradiso,* comme on l'appelle, par lequel on accède à l'étage noble du Palais qui communique avec un Palais Soranzo dont la façade donne sur les Miracoli. La porte ouverte, nous voici dans une suite de vastes pièces et de lon-

gues galeries, d'une solennité grave et d'une opulente sévérité. Il signor B... y a rassemblé maints objets curieux et précieux : des étoffes, des coffres gothiques, des armes, des modèles de navires, jusqu'à un jeu de bagues pour enfants. Nous arrivons ainsi à une chambre à coucher encore garnie de ses meubles. Le lit, dans l'alcôve, repose sous ses courtines. Dans la muraille sont pratiquées des ouvertures grillées par où les servantes qui logeaient au-dessus pouvaient voir ce qui se passait en bas, mais il n'y a plus ni maîtresses ni servantes dans cette demeure immense et compliquée. Il n'y a plus ni marchandises dans les magasins, ni chevaux dans les écuries. On ne monte plus guère les marches de la Scala del Paradiso. Les seuls hôtes de l'antique Palais sont la fille et le gendre du signor B... Ils y habitent un appartement situé tout au haut et qui y fut surajouté au XVIIIe siècle, un appartement tout décoré de stucs, en plein ciel et au niveau des cloches de

l'église des Miracoli, le plus aérien, le plus céleste des logis de Venise et que supporte la masse gothique qu'édifia, aux temps lointains de la Sérénissime République, l'orgueilleuse famille des Sanudo.

Toujours ce beau temps vénitien, mais on sent néanmoins qu'il est le masque lumineux et fragile de l'automne qui vient et qui s'approche dans la fraîcheur aiguë des matins, dans l'humidité des soirs. Quelque chose change peu à peu. Les premiers chrysanthèmes apparaissent aux devantures des fleuristes à côté des dernières tubéreuses, dont les tiges sont moins chargées et dont les pétales sont moins charnus, mais leur odeur ne s'en mêle pas moins, le soir, au sonore bouquet nocturne des cloches de la Salute qui sonnent la fin de la belle journée vénitienne.

Cela passe vite, un mois à Venise, mais je n'en partirai pas sans avoir tenté de visiter

le jardin du Palais Contarini, près de la Madonna dell'Orto. J'en ai jadis rencontré le propriétaire, M. J..., dans l'atelier de Whistler.

Voici les premières journées grises. Venise s'embrume. Les derniers touristes s'en vont. Quand je vais dîner à l'Antico Cavalletto, je constate la diminution du nombre des tables occupées. Au Florian, la banquette placée « sous le Chinois » est presque toujours vide. Le temps est moins propice aux longues promenades en gondole, mais il est toujours délicieux d'errer à travers les calli, et puis il y a encore des heures de soleil et de clairs après-midi où l'été réapparaît un instant, fait oublier que la saison s'avance et qu'il faudra bientôt songer au retour. Hier il y a eu quelques-unes de ces heures qui sont des heures de grâce. Le soleil tiédissait la vieille façade de San Giovanni e Paolo. La brique s'y creuse en alvéoles où nichent des pigeons. J'ai profité

de la lumière favorable pour revoir les tombeaux de Doges qui font de l'antique église un lieu commémoratif des gloires vénitiennes. Là reposent des Mocenigo et des Morosini, des Loredan et des Vendramin, des Marcello, des Steno. Bertuccio et Silvestre Valier y ont leur colossal tombeau de style baroque dont l'emphase funéraire rappelle celle du mausolée du Doge Pesaro, aux Frari, où des atlantes nègres prêtent leurs épaules robustes au faste mortuaire des marbres redondants. Je l'ai revu aussi, l'autre jour, ce monument du Doge Pesaro, mais j'ai cherché en vain auprès de lui les sépultures qu'y signale en ces termes le vieux guide publié à Venise en 1771 par Jean Albrizzi : « On lit encore, nous dit le bon Albrizzi en nous promenant dans l'église des Frari, on lit encore les inscriptions de Benoît Brugnolo, Véronais, homme de lettres célèbre, de Modeste du Puits, appelée Moderata Fonte, qui passait pour une femme savante de son temps, et de François

Bernard, jeune homme d'une vivacité d'esprit extraordinaire. »

Le célèbre Benoît Brugnolo et la savante Moderata Fonte sont bien oubliés aujourd'hui, et qui se souvient de « l'extraordinaire vivacité d'esprit » de ce jeune Bernard? Je pense avec une lointaine amitié à son ombre inconnue, à son ombre fragile et transparente comme du verre, à sa légère ombre vénitienne.

Que de fois, de la Lagune, je l'ai regardée, cette grande bâtisse carrée aux murs jaunes qui se dresse non loin de la Madonna dell'Orto et que l'on disait hantée, ce qui lui valait d'être appelée la Casa degli Spiriti! Jadis elle était inhabitée, à cause sans doute de son mauvais renom qui n'empêcha pas cependant M. J... de l'acquérir en même temps que le Palais Contarini dal Zaffo dont elle est séparée par un assez vaste jardin. Le jardin rétabli dans son ancien aspect, la Casa degli Spiriti restaurée et transfor-

mée en atelier et en salon d'été, M. J... possède avec le Palais Contarini une des plus curieuses et des plus pittoresques demeures de Venise, une des plus retirées et des plus silencieuses.

L'entrée du Palais Contarini dal Zaffo est à l'angle du rio della Madonna dell'Orto et de la Sacca della Misericordia, qui était autrefois le port où l'on débarquait les trains de bois venus du Frioul. Maintenant la Sacca étale son carré d'eau déserte et rien ne trouble plus la paix du vieux palais dont la haute porte s'est ouverte gracieusement devant moi, et où je trouvai un abri contre la fine pluie qui commençait à tomber et qui rendait presque froid cet après-midi d'automne. Ma carte remise au gondolier, j'ai été introduit dans un vaste et tiède salon plein de belles vieilles choses vénitiennes. Cependant, malgré l'agrément d'un accueil aimablement courtois et le plaisir d'une causerie où revenaient maints souvenirs de Whistler, dont le maître de la maison avait été l'ami

et le disciple, je ne renonçais pas au désir de parcourir le jardin. J'en avais si souvent aperçu, de la Lagune, les ombrages mystérieux! Certes, à cette promenade manqueraient le soleil et la lumière d'un beau jour, mais la Venise pluvieuse elle-même n'est pas sans charme, car il s'exhale des parterres humides et des feuillages mouillés de bien subtils et de bien mélancoliques parfums et il ne me déplaisait pas d'adoucir mon départ proche des tristesses d'adieu de l'octobre finissant.

Il ne pleut pas, mais l'air est comme cristallisé d'une pluie dissoute en bruine et pénétré d'une sorte de poussière d'eau. Nous marchons sur un sol pavé de briques moussues. Devant nous s'étend une longue allée. Elle aboutit au mur qui sépare le jardin de la Lagune et qui est percé d'une ouverture grillée par laquelle on aperçoit l'étendue de l'eau lointaine. Deux autres allées partent en éventail du point où nous sommes. Toutes trois s'enfoncent dans

du silence, reliées entre elles par des sentiers tournants. On est là à l'extrême pointe nord de Venise, dans la plus morte région de la Lagune morte. Aucun bruit ne trouble la paix de ce jardin que domine la bâtisse aux murs jaunes et aux tuiles rousses de la Casa degli Spiriti. Elle ne doit pas d'ailleurs son nom, cette Casa, aux gnomes, larves, fantômes, mais aux « beaux esprits » qui s'y réunissaient en doctes et galantes assemblées aux temps de la Sérénissime République. Elle ne devint maison hantée que par superstition populaire. Tout en causant de cette curieuse déviation, nous sommes revenus sur nos pas et nous sommes allés jusqu'à une porte d'eau donnant sur la Sacca della Misericordia. La pluie s'est mise à tomber; la surface de la Sacca est criblée de gouttelettes et tout le silence du grand jardin frémit d'un imperceptible murmure, d'un mystérieux chuchotement de feuilles trempées.

Aujourd'hui, vingt-huit octobre, je suis allé assister à la commémoration fasciste de la marche sur Rome. La cérémonie a lieu sur la place Saint-Marc et les spectateurs sont maintenus sous les galeries des Procuraties. Au pied du Campanile est dressée une tribune décorée de plantes vertes et de drapeaux. Tour à tour retentissent la marche royale et la marche fasciste. Discours. La voix des orateurs m'arrive par éclats. Puis le défilé commence. Rangs serrés des chemises noires, soldats, marins. Un porte-drapeau élève l'étendard de Saint-Marc. Le canon des salves tonne. Les vols des pigeons affolés tourbillonnent. C'est fini. La foule se disperse. Je suis entré dans Saint-Marc. Je n'y entrerai plus souvent. Que tu fus court, bel Octobre!

C'est aujourd'hui la Toussaint. Venise va visiter ses morts dans l'île des Sépultures qui dresse parmi le silence de la Lagune son mur rouge et ses cyprès. De tous les points de la ville, une foule incessante s'achemine

vers les Fondamente Nuove et l'île San Michele. Les calli sonores retentissent de ces pas pressés ou lents. On respire un air humide et froid, car le brouillard est épais, si épais que les vivants y semblent des ombres. Parfois l'éclat d'une voix plus haute, une odeur de fleurs. Nous atteignons ainsi les Fondamente Nuove. Un véritable marché y installe ses étalages de bouquets, ses bottes de chrysanthèmes. Devant nous, la Lagune n'est qu'un espace de vapeur grise, une ouate aérienne, à la fois molle et compacte, un voile de brume derrière lequel se dissimule l'île invisible. Au bord du quai, les vaporetti surchargés sifflent, puis démarrent et se perdent vite dans cette opacité inconsistante. Des gondoles s'offrent pour le passage, de lourdes barques garnies de chaises où les gens s'entassent et qui s'éloignent, vite absorbées par le brouillard, tandis que celles qui reviennent de l'île reparaissent, indécises d'abord comme des fantômes, et peu à peu, plus distinctes, s'approchent du

quai pour débarquer, puis recommencent leur monotone va et vient...

Il fait froid sur ce quai de marbre, devant cette Lagune enlinceulée, en face de cette île invisible. Jadis je l'ai vue, en un pareil jour, reliée à la terre par un long pont dont le plancher de bois reposait sur de grosses barques noires placées côte à côte. C'était aussi un brumeux après-midi de novembre et, de l'île à la terre, c'était alors un sourd et continu piétinement humain, le bruit de ces « pas sur la mer » qu'a évoqués Gérard d'Houville dans une page magnifique. Maintenant ce sonore pont de bateaux est remplacé par les vaporetti, les gondoles et les péottes qui mènent à leur pèlerinage de piété et de souvenir les Vénitiens d'aujourd'hui. Je les regarde, du petit café où je suis entré pour me réchauffer, accomplir leur rite traditionnel, tandis que, par une éclaircie, j'aperçois l'île rouge dresser, dans le tissu déchiré du brouillard, les fuseaux de Parques de ses cyprès.

Pour l'anniversaire de l'armistice qui se célèbre aujourd'hui, 4 novembre, on a décoré la place Saint-Marc de lés d'étoffe rouge ou jaune, qui pendent aux fenêtres des Procuraties, et de grands cierges de cire. Jour heureux, celui de cet armistice, commémoration de Venise sauvée! Pourquoi faut-il qu'il soit attristé pour moi par l'imminence d'un départ proche?

Je n'irai dire adieu ni au Palais Vendramin ai Carmini, ni au Palais Venier, ni à l'humble Casa Zuliani, ni au beau Palais Dario. Il y a des lieux que l'on ne quitte pas, même lorsque l'on s'en éloigne, de même que l'amour ne dépend ni du temps ni de l'espace.

C'est un beau vieux coffret. Son laque blanc a pris un ton jauni d'ivoire ancien. Sur les côtés, il est décoré de délicats feuillages noirs et de fines fleurs dorées. Le dessus porte en relief trois personnages qu'abrite

un arbre dont les fruits sont rouges. De ces trois personnages, l'un est vêtu de pourpre sombre et les deux autres sont habillés d'or. Ils sont rassemblés autour de jarres posées sur le sol. Celui qui porte un chapeau pointu est un Chinois, un de ces Chinois de Venise que j'aime tant, et je l'emmène retrouver ses congénères de Paris qui l'attendent, dans ma « Venise chez soi » sur les plateaux et sur les boîtes où ils sont peints, car je pars demain et c'est mon dernier soir de Venise. J'ai refermé le couvercle de mon beau coffret de laque ivoirin après y avoir glissé les fleurs d'une tige de tubéreuse dont l'odeur me rappelle tant de jours heureux. Tout à l'heure les cloches de la Salute sonneront dans le ciel de minuit et je recueillerai dans mon cœur le dernier pétale de leur invisible bouquet nocturne.

LA MAISON DU SOUVENIR

LORSQUE j'étais petit garçon, ma mère me conduisait souvent au jardin du Palais-Royal. En ce temps-là, c'est-à-dire dans les premières années qui suivirent la guerre de 1870, le Palais-Royal n'était pas dans l'état d'abandon où il est parvenu depuis. Sans être à la mode, ses restaurants étaient encore fréquentés. Véfour conservait bon renom et la devanture de Chevet exposait de séduisantes victuailles. Poissons et primeurs y voisinaient. Sous les galeries, les joailliers et les ma-

roquiniers offraient aux yeux de brillantes vitrines. Les diamants des Boucheron et des Fontana y étincelaient. On trouvait aussi là des marchands de décorations et des graveurs héraldistes. Quant au jardin, il n'était pas encore encombré de monuments disproportionnés et n'avait pour ornements que ses parterres fleuris, quelques statues et son bassin.

Ce bassin en constituait pour moi le principal attrait. J'y faisais voguer mon bateau, car, en ce temps, rien ne me semblait plus beau que la destinée des navigateurs. Le Musée de Marine, au Louvre, me ravissait, avec ses modèles de vaisseaux, ses plans de villes maritimes, ses instruments de mer. Grand lecteur de *Robinson Crusoé* et de *Robinson Suisse,* je ne rêvais que de traversées, de tempêtes, de récifs de corail, d'îles désertes, de sauvages. Les récits de voyages me passionnaient, mais je n'imaginais pas le voyage autrement que sur quelque voilier aux mâts élancés et aux vergues chargées de

toile. Le navire me semblait le seul moyen de transport enviable et la mer la seule route qui valût la peine d'être parcourue. Tout cela m'était représenté par ce mince bateau que je lançais sur le bassin et où je m'embarquais en pensée pour de magnifiques aventures marines. Je passais des heures à ce jeu nautique auquel je me livrais surtout dans la matinée jusqu'à ce que le canon solaire tonnât midi, faisant s'envoler les pigeons perchés sur l'épaule docile des statues ou picorant sur le gazon des parterres.

Ce coup de canon méridien, ces pigeons, ce vaste espace rectangulaire entouré d'architectures régulières et de galeries uniformes, je devais les retrouver plus tard dans ma chère Venise, qui devint le but aimé de mes voyages et où me ramena tant de fois une passion qui ne s'est jamais lassée. Bien souvent, je suis venu chercher sur l'esplanade architecturale du Palais-Royal la ressemblance de la place Saint-Marc. Un

lien de parenté les unit dans mon esprit. Bien souvent je suis venu rêver à Venise dans ce promenoir parisien. Bien souvent j'ai foulé le sable de ce jardin et le pavage de ces galeries du Palais-Royal en pensant aux arcades des Procuraties et aux dalles de la place Saint-Marc. Bien souvent aussi je suis venu évoquer les beaux souvenirs de Venise chez mes amis Jean-Louis Vaudoyer et Edmond Jaloux qui, tous deux, occupaient des appartements donnant sur le jardin.

On accédait au logis d'Edmond Jaloux par la rue de Valois et on l'y trouvait parmi ses livres, ses meubles de laque, maints objets de là-bas. Nous y revivions maintes heures proches ou déjà lointaines, les folles heures du Palais Carminati, les longues heures passées « sous le Chinois » du Florian. Presque en face, de l'autre côté du jardin, on apercevait les fenêtres de l'appartement de Jean-Louis Vaudoyer qui, lui, habite encore son charmant casino de

la rue Montpensier, tandis que Jaloux a émigré vers la rive gauche et a traversé la Seine comme il aurait traversé le Grand Canal, mais la Seine n'est pas le Léthé et on n'oublie plus Venise quand on a bu le philtre de sa beauté.

Ah! qu'elle est présente, notre Venise, dans l'aimable salon de la rue de Montpensier! J'y suis monté, l'autre jour, pour parler de l'absente en fumant un de ces longs virginia dont la fumée a un arome de souvenir. Nous étions accoudés à la balustrade du balcon qui, de ses deux beaux vases de pierre sculptée, domine le rectancle Saint-Marcien du jardin. En bas, le bassin luisait au soleil et étalait sous nos yeux sa minuscule imitation de Lagune. Au ciel se gonflait, çà et là, avec une douce mollesse, un nuage argenté qui semblait peint par Véronèse ou par Tiepolo. D'un vol lourd et paresseux, un pigeon a passé. Nos cigares fumés, Venise était toujours là!...

Elle était là, dans nos paroles et dans nos

pensées; elle était là dans maints objets qui nous la rappelaient et que Jean-Louis Vaudoyer a rapportés de ses nombreux séjours vénitiens. C'est de Venise que vient cette commode peinte, de Venise aussi ces chaises, ce miroir, ce coffret, ces dessins, ces gravures. Je sais chez quel antiquaire ils ont été achetés, et, dans notre amicale causerie, tout ce charmant passé renaissait en ses moindres détails, dans une constante communauté de souvenirs. Nous parlions comme dans une fable. « Nous fûmes là, telle chose nous advint. » Et c'est tel aspect de Venise que nous évoquions, telle flânerie à travers les calli, telle promenade en Lagune, telle visite de palais ou d'église, tel tableau de musée, telle fresque de coupole... Et des noms se mêlaient à cet échange d'impressions. Nous revoyions des visages, certains visages que nous ne reverrons plus que dans notre fidèle mémoire. Les heures ont passé ainsi, puis le soir est venu. Les nuages de Tiepolo et de Véronèse se sont effacés

au ciel assombri. Les pigeons du jardin ont regagné leurs nids des corniches. Les lumières se sont allumées et nous sommes sortis pour aller dans quelque restaurant italien nous attabler devant un plat de spaghetti et une fiasque de Chianti, à moins que nous ne nous fassions servir de ces truffes blanches du Piémont que l'on nomme *tartufi* avec une bouteille de Barbera stravecchio ou de mousseux Valpolicella.

Du Palais-Royal ma pensée se reporte souvent vers un autre quartier de Paris où m'attirent aussi des souvenirs vénitiens. Je les trouve rue Jouffroy où la comtesse de la Baume, lorsqu'elle n'était ni dans son chalet de Burgenstock près de Lucerne, ni dans son Palais du Grand Canal, habitait un petit hôtel où elle avait aménagé au premier étage une grande pièce, à la fois parloir, bibliothèque et salle de travail. Elle était ainsi à proximité de l'ave-

nue de Wagram, où demeurait son amie Mme Bulteau. Mme Bulteau tenait un salon justement réputé. On y causait en toute liberté d'esprit et de parole. Ecrivains, artistes, hommes de science et de politique s'y rencontraient à des réceptions familières, où se fondaient dans une entente momentanée les disparates les plus tranchées, sous l'intelligente autorité de la maîtresse de la maison, à qui tous témoignaient une unanime confiance et une unanime affection.

Ces réunions ont tenu une grande place dans ma vie. J'ai passé de bien douces heures dans le rez-de-chaussée de cet hôtel de l'avenue de Wagram. Il se composait d'un salon au plafond en treillage doré et dont les murs étaient ornés d'une collection d'instruments de musique. Plus d'un objet vénitien s'y mêlait aux meubles anciens et aux bibelots rares ou curieux. Communiquant avec le salon et le prolongeant, la salle à manger accueillait les visiteurs et les convives autour d'un goûter délicat ou

d'un dîner raffiné, mais le grand, le vrai plaisir du lieu était la conversation. J'y ai assisté à d'éloquentes, à de brillantes joutes de paroles. Parfois aussi, quand on souhaitait quelque entretien plus intime, Mme Bulteau vous recevait dans l'atelier situé au second étage. Là, elle était toute à vous, amicalement et savamment attentive aux confidences, en sa vigilance d'amie, en sa perspicacité de conseillère, jusqu'au moment où apparaissaient les familiers de chaque jour, les visiteurs privilégiés liés de plus près à sa vie : la digne et bonne Mme W..., amie maternelle de sa jeunesse, la princesse de C.-C..., Mme de la Baume, le peintre Maxime Dethomas, Henri Gonse, que lui avait fait connaître, à Rome, l'ami cher et vénéré que fut pour elle Mgr Duchesne.

Après la mort de Mme Bulteau, Henri Gonse, dépositaire de ses manuscrits, de ses lettres, de maints objets lui ayant ap-

partenu, a fait construire, à Jouy-en-Josas, pour conserver ces reliques d'amitié et ces témoignages d'un précieux passé, une maison à l'italienne ou plutôt à la vénitienne, comme on en voit sur les bords de la Brenta, et toute consacrée à la mémoire de l'amie disparue. Cette maison, je la nomme « la Maison du Souvenir ». La voici telle qu'elle m'apparut, le jour où j'y suis allé pour la première fois.

L'auto roule sur la route de Versailles. Dans la chaude lumière d'un après-midi d'été, le Château apparaît un instant et bientôt ce sont les premières maisons de Jouy, mais il nous faut, de la vallée, remonter vers la crête des Mets. C'est aux Mets que se trouve la maison où Victor Hugo, en villégiature chez les Bertin, visitait la belle Juliette Drouet. C'est aussi aux Mets qu'est située la « Maison du Souvenir ». L'auto s'arrête devant un jardin. Une allée tournante bordée de buis mène à la maison. Elle montre son toit de tuiles rousses, son

mur couvert d'un crépi rose délicatement fané, sa porte que surmonte un buste au visage mythologique, usé par le temps...

Avant d'entrer, nous sommes allés nous accouder au petit mur de pierre qui borne le jardin en terrasse. De là, on domine sa partie inférieure et la vue s'étend sur un horizon borné, mais charmant. De ce versant de la colline, on n'aperçoit que des arbres. Rien ne rompt l'unité de la verdure vivante qui protège la solitude de cette retraite. Des arbres, le ciel et du silence. D'en bas, monte la faible plainte d'un jet d'eau, qui, dans un bassin, retombe sur les épaules d'un Triton en brocatelle de Vérone, ruisselantes sous cette charge humide. Autour du bassin, des allées entre des plates-bandes fleuries. Au bout de cette esplanade se creuse un ravin profond dans une ombre sylvestre. Deux hautes statues de pierre semblent faire signe de venir à elles. Obéissons-leur. De la terrasse où nous sommes, un escalier permet de descendre parmi les fleurs et près de

l'eau. Le long du mur qui soutient cette terrasse sont placés des bustes anciens, l'un représentant la Vieillesse, l'autre la Jeunesse. Entre elles une vasque de pierre symbolise la Fontaine de la Vie. A l'angle de la terrasse, se dresse la maison. En son crépi rose, elle tiédit dans une chaleur tout italienne et elle semble chanter dans la lumière l'élégie du Souvenir.

Elle nous a accueillis en ses pièces fraîches, en son vestibule où des fragments de miroirs et des nacres de coquillages s'incrustent dans des enroulements de stuc élégamment contournés, en ses chambres faites pour des sommeils pleins de rêves du passé, d'un passé que rappellent maints objets où s'évoquent les longs séjours vénitiens de jadis, les longues heures de vie heureuse. C'est à ces heures que nous pensons en un silence réciproque. Des ombres amies nous accompagnent. Elles sont chez elles dans la « Maison du Souvenir » et nous savons si bien leurs noms que nous

ne les prononçons pas et nous continuons à nous taire, une fois redescendus dans la bibliothèque. Sur des rayons, je vois des livres que signa, du pseudonyme de Jacques Vontade et de Fœmina, l'auteur de la *Lueur sur la Cime* et de l'*Ame des Anglais*, mais son œuvre n'est pas toute là... Il s'y joindra un jour le recueil des nombreux articles où Mme Bulteau consigna le fruit de son expérience de femme et d'écrivain, de ses recherches dans le domaine du sentiment, de l'art et de la littérature, de ses impressions de voyage et de société, de tout ce qui fut l'occupation de son cœur et de son esprit. Un jour viendra où s'ouvriront les archives de la Maison du Souvenir. Des mains vigilantes et respectueuses en tiennent les clés.

Les heures passent. La lumière se fait plus douce, et le crépuscule approche. L'odeur des fleurs et la plainte de l'eau entrent par les fenêtres ouvertes. Le ciel s'assombrit sur

les verdures immobiles. Lentement dans ma pensée la maison couleur de rose séchée se confond avec le blanc palais de marbre qui mire dans le Grand Canal sa façade de tubéreuse. L'enchantement de Venise m'environne de son sortilège, et soudain m'apparaissent, en un raccourci mystérieux, les jours et les heures de ma vie vénitienne, et tous les visages aimés ou amis qui en furent la joie ou le plaisir. Je revois mon étroite chambre de l'hôtel Regina qu'emplissaient à minuit les cloches de la Salute; je revois le mezzanino aux beaux stucs du Palais Vendramin ai Carmini; je revois toute Venise, ses églises, ses palais, ses jardins, sa Lagune; je revois l'humble Casa Zuliani et le Palais Venier et la chambre des fièvres heureuses au cher Palais Dario, et ce clair de lune où, pour la première fois, je suis monté sur l'altana, toutes les heures et tous les jours d'où sont nés ces feuillets où j'ai tenté, en souvenir de ceux et de celles dont la présence me rendit chers ces temps heu-

reux, en l'honneur de Venise et en mémoire de moi-même, de fixer, comme dans un miroir, les reflets de ce passé dont les images vivantes survivent à la cendre des années mortes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

L'Altana ou la Vie vénitienne 7
I. — SUR L'ALTANA 16
II. — LA BELL'UVA 77
III. — D'UNE LETTRE 102
IV. — CASA ZULIANI 124
V. — VEDUTA DI VENEZIA 159
VI. — D'UN CARNET 182
VII. — SOUS LE CHINOIS 207
VIII. — LES FOLLES JOURNÉES DU PALAIS CARMINATI 243

TOME SECOND

I. — VENISE D'ÉTÉ 5
II. — PROMENADES TIÉPOLESQUES 43
III. — PALAZZO VENDRAMIN AI CARMINI 67
IV. — VENISE MENACÉE 98
V. — LES PALAIS ET LES JARDINS 122
VI. — VENISE CHEZ SOI 159
VII. — VENISE RETROUVÉE 211
VIII. — LA MAISON DU SOUVENIR 272

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt Janvier mil neuf cent vingt-huit

A POITIERS

PAR

MARC TEXIER

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE